



GIOVANNI BOTERO

DES CAUSES DE LA GRANDEUR DES VILLES

ÉDITION DE
ROMAIN DESCENDRE

Des causes de la grandeur des villes

COLLECTION VERSIONS FRANÇAISES

Giovanni Botero

*Des causes
de la grandeur des villes*

Édition, traduction, notes et postface
de Romain Descendre

ÉDITIONS RUED'ULM

Illustration de couverture :

El Greco, *Vue et plan de Tolède*, vers 1610.

© Casa y Museo del Greco, Tolède / The Bridgeman Art Library

© Éditions Rue d'Ulm/Presses de l'École normale supérieure, 2014
45, rue d'Ulm – 75230 Paris cedex 05
www.presses.ens.fr

ISBN 978-2-7288-0507-5

ISSN 1627-4040

Note sur l'édition¹

Giovanni Botero publie *Delle cause della grandezza delle città* à Rome, chez Giovanni Martinelli, en juin 1588. Dès l'année suivante, il reprend le texte en appendice au deuxième tirage de l'édition princeps de *Della ragion di Stato* (Venise, 1589). Bénéficiant du très grand succès du traité sur la raison d'État, le texte connaît huit éditions en dix ans.

Depuis sa première édition, le texte original n'a plus eu de circulation autonome : les *Causes* parurent toujours à la suite de la *Ragion di Stato*. Seul Mario De Bernardi reproduisit en 1930 l'édition de 1588².

Très vite ont été publiées des traductions en espagnol (1592), en allemand (1596), en latin (1602), en anglais (1606 et 1635)³. En français, aucune traduction n'avait paru jusqu'à présent.

Il n'existe pas d'édition critique. La dernière leçon à avoir vu le jour, celle que Luigi Firpo procura en 1948 en prenant appui sur l'impression vénitienne de 1598, est la plus fiable des éditions modernes mais reste fautive.

1. La traduction, l'appareil critique et la postface de ce livre doivent beaucoup aux collègues et amis qui ont accepté de les relire de près – Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, Patrick Boucheron et Christophe Brun –, et à ceux qui m'ont invité à en parler sur de lointains rivages – Eni Orlandi et Eduardo Guimarães. Je leur adresse ici mes remerciements les plus chaleureux.

2. G. Botero, *Delle cause della grandezza delle città. Ristampa dell'edizione del 1588*, Turin, Istituto giuridico dell'università di Torino, 1930. Comme l'a écrit Firpo, le texte a été édité par De Bernardi selon des critères relevant d'une « reproduction plus mécanique que critique ». Voir L. Firpo, « *Boteriana V. La fortuna di un piccolo capolavoro : il Delle cause della grandezza delle città* », p. 103.

3. Signalons que c'est en anglais et, un peu plus tard, en latin, que le texte a circulé de façon autonome : deux traductions anglaises différentes sont publiées à Londres en 1606 et en 1635 ; une version latine, à Helmstadt en 1665 (qui reproduit celle qui avait été publiée en 1602 à Strasbourg, à la suite de la *Raison d'État* latine, laquelle était en fait une traduction de la version allemande publiée en 1596).

La présente traduction s'appuie sur la version originale de 1588. Nous avons cependant collationné toutes les éditions parues du vivant de l'auteur. Celui-ci apporta des modifications à quatre reprises, en 1589 (Venise), 1590 (Rome), 1596 (Milan), 1598 (Venise)¹. Les variantes (corrections, coquilles, omissions, adjonctions) sont peu nombreuses mais la plupart du temps significatives. Je les ai toutes signalées et traduites en note.

C'est ici la première fois que l'opuscule de Botero est systématiquement annoté. Ces notes sont gouvernées principalement par cinq exigences :

- Signaler et éclaircir les multiples références littéraires, philosophiques et historiques qui le constellent, presque toujours implicites.
- Souligner et expliciter les faits linguistiques et conceptuels les plus significatifs et justifier certains choix de traduction.
- Apporter la traduction des variantes.
- Identifier le plus grand nombre possible de sources. Elles sont cependant trop nombreuses et variées pour que nous puissions prétendre à l'exhaustivité ; l'auteur n'aide pas l'éditeur en ne les mentionnant que très rarement.
- Apporter les informations biographiques, historiques, géographiques, littéraires et théoriques nécessaires à la compréhension du texte.

L'éditeur Martinelli publie simultanément un court recueil, conçu comme un complément à *Delle cause della grandezza delle città* : les *Tre discorsi appartenenti alla grandezza delle città. L'uno di M. Lodovico Guicciardini. L'altro di M. Claudio Tolomei. Il terzo di M. Giovanni Botero*. C'est le troisième de ces « discours », le *Discorso di M. Giovanni Botero che numero di gente facesse Roma nel colmo della sua grandezza*, dont nous donnons la traduction à la suite des *Causes*.

R. D.

1. Voir en bibliographie les références complètes de ces cinq éditions. Les autres impressions sont des reproductions des éditions précédentes : Ferrare 1589-1590 reproduit Venise 1589 ; Turin 1596 reproduit Milan 1596 ; Milan 1598 (mais 1597 pour les *Cause*) reproduit Milan 1596 ; Venise 1601 et Venise 1606 reproduisent Venise 1598. Quatre autres éditions ont paru au XVII^e siècle après la mort de Botero en 1617 (toutes à Venise : 1619, 1640, 1659 et 1671). Le texte italien a ensuite été édité trois fois au XIX^e siècle (Milan 1830 et 1839, Turin 1872) ; trois fois encore au XX^e siècle, par Carlo Morandi (Bologne 1930), Mario De Bernardi (Turin 1930) et Luigi Firpo (Turin 1948).

*Des causes de la grandeur des villes*¹

À l'illusterrissime et excellentissime dame,
madame Cornelia Orsini d'Altemps²,
duchesse de Gallese, etc.³

De même que, parmi les œuvres formées sous le ciel par Sa Divine Majesté, la plus noble et la plus digne est l'homme, de même, parmi les œuvres extérieures de l'homme, il n'en est aucune qui soit plus grande que les villes. En effet, l'homme étant naturellement sociable et enclin à communiquer ses biens, la conversation et la communication réciproque de tout ce qui appartient à la vie trouvent leur accomplissement dans les villes⁴. Ici, l'industrie, les arts⁵ et le commerce, ici la justice, la force⁶, la libéralité, la magnificence et les autres vertus ont leurs théâtres, où elles s'exercent pour le bien commun et resplendissent de leur plus grande gloire. Les villes sont, en définitive, comme de petits mondes formés par l'homme, dans le grand monde créé par Dieu⁷. Et de même que la contemplation de la nature conduit à la cognition des grandeurs de Dieu, de même la considération des villes apporte une certaine connaissance⁸ particulière de l'excellence de l'homme, qui rejoaillit aussi pour la louange et la gloire de Dieu, dont il est la créature. Voilà ce qui me conduisit naguère – à l'occasion des différents voyages qu'il m'a été donné de faire ces dernières années⁹ – à rechercher les causes qui font qu'une ville est plus grande qu'une autre, et ce qui me conduit, à présent que je veux confier mes discours aux presses, à les honorer du nom très illustre de Votre Excellence, puisque c'est à vous, à plusieurs égards, qu'ils conviennent particulièrement. Ils conviennent à la hauteur de votre lignage et de votre sang, parce qu'ils traitent de matières seigneuriales ; à la multitude de vos titres et états, parce qu'il s'agit de fonder et d'agrandir des villes ; à la noblesse de votre entendement, parce que l'on y discourt des choses les plus importantes qui puissent se présenter dans les conseils des princes.

Ils conviennent à la solitude dans laquelle Votre Excellence s'est trouvée, donnant grand exemple de constance et de vaillance dans un âge encore si jeune et si vert¹⁰, puisque, sans qu'il vous soit besoin de quitter votre maison, vous trouverez là, en un succinct abrégé, tout ce qu'il y a de grand et de magnifique sur Terre. Ils conviennent à votre religion et à votre piété, puisqu'ils ouvrent, pour ainsi dire, un vaste champ où l'on perçoit l'infinie providence de Dieu qui, tel un excellent pasteur, fait paître entre les murailles de villes immenses l'innombrable multitude de ses brebis douées de raison. Et la petitesse de la chose ne me retient pas, parce que plus elle sera faible et basse, plus elle sera propre et apte à découvrir et à rendre manifeste l'incomparable bonté de Votre Excellence. Y a-t-il chose plus grande que le soleil ? Et pourtant, il ne montre en nul lieu plus clairement que dans la concavité d'un petit miroir l'intensité de sa lumière et de son ardeur. Mais quand bien même tout manquerait à mon opuscule, je suis sûr qu'il sera accueilli par vous avec un oeil serein et un plaisir singulier, ne serait-ce que parce qu'il est issu de la maison de monsieur le Cardinal Borromée¹¹, sous la faveur de l'illusterrissime monsieur d'Altemps¹². Je supplie Dieu notre Seigneur pour la pleine félicité de Votre Excellence, et vous baise très humblement la main.

De notre maison¹³, le 10^e jour de juin¹⁴.

Le très dévoué serviteur de Votre Excellence,
Giovanni Botero

Livre premier

[1] Ce qu'est une grande ville

Ville désigne une assemblée d'hommes réunis pour vivre heureusement¹⁵, et grandeur de ville ne signifie pas l'étendue du site ou le pourtour des murailles, mais la multitude des habitants et leur puissance¹⁶. Or, les hommes se réunissent lorsqu'ils y sont poussés soit par l'autorité, soit par la force, soit par le plaisir, soit par l'utilité qui en procède.

[2] De l'autorité

Caïn fut le premier fondateur¹⁷ de ville, mais les poètes, suivis en cela par Cicéron¹⁸, racontent que dans les siècles anciens, les hommes, dispersés çà et là par les monts et les plaines, menaient une vie peu différente de celle des bêtes, sans lois, sans uniformité de mœurs et sans les manières de la civile conversation¹⁹. Il se trouva par la suite certains personnages qui, ayant acquis grâce à leur sagesse et à leur éloquence une autorité et une réputation merveilleuses auprès des autres, démontrèrent à la grossière multitude le grand nombre et la qualité des avantages dont tous jouiraient s'ils allaient en un lieu se réunir en un seul corps, parce qu'il en résulterait l'échange et la communication de toutes choses²⁰. Et c'est ainsi qu'ils commencèrent par fonder des hameaux et des villages, puis des bourgs et des villes ; aussi ces mêmes poètes imaginèrent-ils Orphée et Amphion entraînant derrière eux les bêtes, les bois et les pierres²¹, parce qu'ils voulaient sous ces dehors signifier la grossièreté des entendements et l'âpreté des mœurs de ces gens-là. Mais, au-delà de ces fables, on lit que lorsque Thésée tint le gouvernement des Athéniens, il mit tout son cœur à unir en une seule ville le peuple qui habitait dans ces contrées, dispersé entre plusieurs hameaux ; en démontrant

tout le bien qui pouvait en résulter, il parvint aisément à ses fins²². Une chose semblable est aujourd’hui continûment pratiquée au Brésil. Les peuples y sont épargnés ça et là et n’habitent pas dans des maisons, mais dans des grottes ou des cabanes composées de branchages et de feuilles de palmier ; et parce que cette manière de vivre ainsi dispersés fait que les esprits de ces gens-là restent dans la sauvagerie et leurs mœurs dans l’apréte, et crée de grandes difficultés pour la prédication de l’Évangile, pour la conversion des infidèles et pour l’instruction de ceux qui se convertissent petit à petit, ainsi que pour le gouvernement civil, les Portugais et les pères de la Compagnie de Jésus²³ usent d’une extrême diligence pour les réunir en des lieux plus opportuns où, vivant de façon civile, ils puissent être plus aisément endoctrinés dans la foi par ces pères²⁴ et gouvernés par les officiers du roi ; on a fait ainsi à Pernambouc, à Piratininga, à Saint-Sauveur, à Porto Seguro et en d’autres lieux²⁵. L’on peut aussi réunir sous ce chapitre les villes qui ont été édifiées par la puissance de grands princes ou de célèbres républiques, et peuplées grâce à leur autorité : les Grecs et les Phéniciens furent les fondateurs d’une quantité infinie de villes, Alexandre le Grand et d’autres rois en construisirent un très grand nombre, comme en témoignent les Alexandrie, les Ptolémaïs, les Antioche, les Lysimachie, les Philippopolis, les Démétrias, les Césarée, les Augusta, les Sébaste, les Agrippine, les Manfredonie²⁶ et, de nos jours, Cosmopolis²⁷ et la Cité du Soleil²⁸. Mais en la matière, après Alexandre le Grand qui édifica plus de soixante-dix villes, personne n’est plus digne de louanges que le roi Séleucus qui, en sus de toutes les villes qu’il édifica, en fonda trois en l’honneur de son épouse, les Apamées, cinq en mémoire de sa mère, les Laodicées, cinq en son honneur propre, les Séleucies, et en tout plus de trente²⁹.

[3] De la force

Par force et nécessité les hommes se rassemblent en un lieu lorsqu’ils y sont conduits par quelque danger imminent, danger de guerre surtout ou d’exterminations et de dévastations irréparables, afin de mettre leur vie

ou leurs richesses en sécurité ; et cette sécurité on la trouve en des lieux montagneux et escarpés, marécageux, isolés, ou en d'autres de même sorte, dont l'accès est malaisé. Après le Déluge, craignant qu'une autre catastrophe semblable ne survînt, les hommes voulurent s'en prémunir : certains construisirent leur habitation au sommet des montagnes, d'autres élevèrent des tours d'une incroyable hauteur, jusqu'au ciel ; c'est sans aucun doute pour cette raison que les villes de montagne sont très nobles, pour leur ancienneté, et que les tours comptent parmi les plus anciennes formes d'édifices qui jamais aient été en usage. Mais après que la peur d'un nouveau déluge fut dépassée, les hommes commencèrent à descendre dans les plaines pour édifier en bas leurs habitations, jusqu'à ce que la terreur des armes, les inondations et l'effroi que leur inspiraient des peuples féroces et cruels, les forcent à se sauver de nouveau sur les pentes des monts, ou dans les îles sur la mer, ou dans les marais et autres lieux semblables. Quand les Maures assaillirent l'Espagne et la réduisirent en une misérable servitude, ceux qui survécurent au massacre perpétré se retirèrent dans les très hautes montagnes de Biscaye et d'Aragon, et une partie d'entre eux, après s'être embarqués, trouvèrent leur salut dans l'Île des Sept Villes, ainsi nommée car sept évêques s'y installèrent avec leurs peuples³⁰. La ruine dont le grand Tamerlan³¹ était porteur poussa les peuples de Perse et des pays environnants à abandonner leur ancienne patrie, tels des oiseaux égarés, et à aller se réfugier, pour certains, sur les montagnes du Taurus ou de l'Anti-Taurus, pour d'autres, dans les îlots de la mer Caspienne. Et de même que, lors de l'arrivée des Esclavons, les peuples d'Istrie se retirèrent dans l'île de Caprea³² et y bâtirent Justinopolis, de même, lors de l'entrée des Lombards en Italie, les peuples de la Gaule transpadane se réfugièrent dans les marais où ils bâtirent Crema. Mais comme, le plus souvent, la force des lieux susdits n'était pas liée à un territoire et à un commerce très faciles, aptes à attirer ou à retenir les hommes, on n'y a jamais vu de ville très célèbre. Mais si les lieux où les hommes sont réunis par la nécessité possèdent, outre la sécurité, quelque autre avantage important, il sera chose aisée que le peuple, les richesses et les habitations y croissent. Ainsi, de

nombreuses villes du Levant et de Barbarie³³ sont devenues grandes grâce à la multitude des Juifs chassés par le roi d'Espagne Ferdinand et par le roi du Portugal Manuel³⁴, en particulier Salonique et Rhodes. De nos jours, de nombreuses villes d'Angleterre sont allées croissant et ont augmenté leur commerce grâce aux rebelles, ennemis du Roi Catholique, qui ont fui les Pays-Bas : c'est le cas surtout de Londres où des familles se sont retirées par milliers³⁵. Autour de l'an 900 de Notre Seigneur, alors que les Sarrasins mettaient Gênes à sac et le pays génois à feu et à sang, Pise s'accrut incroyablement, car à la force du lieu s'ajoutaient la fertilité de sa campagne³⁶ et la commodité de son commerce. Lorsqu'Attila vint en Italie, les gens de Lombardie, épouvantés par la ruine effroyable qu'il y apportait, se réfugièrent dans les petites îles de la mer Adriatique, où ils construisirent plusieurs petits bourgs et communes. Par la suite, lorsque Pépin leur fit la guerre, ils abandonnèrent les sites les moins sûrs, comme Equilio, Eraclea, Pelestina³⁷, Malamocco, et se retirèrent près de Rialto pour ne former qu'un seul corps : ainsi s'agrandit Venise.

[4] De la destruction des bourgs voisins³⁸

Les Romains, pour agrandir leur propre patrie de toutes les façons possibles, se servirent judicieusement de la force ; en effet, pour que les peuples voisins fussent dans la nécessité de se déplacer et de s'établir à Rome, ils détruisirent jusqu'aux fondations de leurs patries. Ainsi Tullus Hostilius mit à bas la très puissante ville d'Albe, Tarquin l'Ancien rasa Corniculum, un bourg fort riche, Servius Tullius extermina Pométia et, au temps de la liberté, ils écrasèrent Véies, ville si grande et si puissante qu'elle ne fut prise qu'à grand-peine, après dix années de siège, par l'artifice³⁹ plus que par la force. Or, comme ces peuples et d'autres encore n'avaient aucun lieu où se réunir pour habiter et conduire une vie sûre, ils étaient forcés de changer leur patrie pour Rome qui, ainsi, de façon admirable se peupla et vit croître ses richesses.

[5] De la conduite des peuples depuis leur patrie jusqu'à notre ville

Une façon semblable à la susdite, mais bien plus aimable, fut utilisée par les Romains pour peupler et agrandir leur ville ; et ce fut d'amener à Rome tous les peuples qu'ils avaient soumis par les armes, ou la plupart d'entre eux. Ainsi, Romulus y amena les Céniniens, les Antemnates, les Crustuminiens. Mais la ville ne s'élargit avec aucun peuple plus qu'avec les Sabins ; en effet, alors qu'il en était venu aux mains avec eux, Romulus fit la paix après une longue et dure lutte, à la condition que Tatius, le roi des Sabins, vînt avec son peuple habiter Rome ; ce qu'il fit, et on lui choisit pour demeure le Capitole et le mont Quirinal. Ancus Marcus suivit la même voie, en donnant le mont Aventin aux Latins que l'on avait amenés de Politorium, de Tellènes et de Ficana. Le grand Tamerlan, lui aussi, rendit plus vaste et encore plus grande Samarcande en y conduisant les personnes les plus prospères des villes qu'il avait prises⁴⁰. Et afin d'agrandir et d'enrichir Constantinople, les Ottomans y conduisirent des milliers de familles, surtout des artisans, depuis les villes qu'ils avaient assujetties ; c'est ce que firent Mahomet II⁴¹ depuis Trébizonde, Sélim I^{er}⁴² depuis Le Caire et Soliman⁴³ depuis Tauris⁴⁴.

[6] Du plaisir

Les hommes se regroupent aussi en raison de la délectation que leur procurent le site ou l'art. Le site, grâce à la fraîcheur de l'air, l'aménité des vallées, l'ombre des forêts, la commodité des chasses, l'abondance des eaux, autant de biens dont est dotée Antioche en Syrie, tout comme Damas, Bursa⁴⁵ en Bithynie, Cordoue et Séville en Espagne, et d'autres villes ailleurs. Appartiennent à l'art les rues droites, les édifices magnifiques par leur matière autant que par l'art, les théâtres, les amphithéâtres, les portiques, les cirques, les hippodromes, les fontaines, les statues, les peintures et autres choses de même sorte, toutes excellentes et merveilleuses. On se rendait dans la ville de Thespies pour l'excellence

de son effigie de Cupidon⁴⁶, à Samos pour la grandeur merveilleuse de son temple, à Alexandrie pour son phare, à Memphis pour ses pyramides, à Rhodes pour son colosse ; et on ne saurait imaginer tous ceux qui allaient à Babylone voir la merveille qu'étaient ses murailles⁴⁷. Les Romains allaient volontiers passer du temps à Syracuse, à Mytilène, à Smyrne, à Rhodes, à Pergame, attirés par la douceur de l'air et la beauté de ces villes. En définitive, tout ce qui repaît les yeux, délecte les sens et assouvit la curiosité, tout ce qui comporte du nouveau, de l'insolite, de l'extraordinaire et de l'admirable, du grand ou de l'art consommé⁴⁸, appartient à ce chapitre. Et de toutes les villes d'Europe, Rome et Venise sont parmi les plus fréquentées en raison du plaisir qu'elles offrent aux regards : celle-là pour les prodigieux vestiges de sa grandeur antique, celle-ci pour sa splendeur et sa magnificence présentes. Rome comble les esprits de stupeur et de délectation par la grandeur de ses aqueducs, de ses thermes, de ses colosses, par l'art de ses œuvres admirables, en marbre et en bronze, qui sont le produit d'excellents artisans⁴⁹, par la hauteur et la masse de ses obélisques, la multitude et la variété de ses colonnes, la diversité et la finesse de ses marbres rares, brocatelles, africains, porphyres, albâtres, marbres blancs, noirs, nobles, jaunes, mélangés, serpentines, brèches, *portasanta*⁵⁰, et tant d'autres sortes qu'il serait bien difficile de les compter et impossible de les différencier. Que dire des arcs de triomphe, des *septizonia*⁵¹, des temples et de tant d'autres merveilles ? Et comment imaginer ce qu'était cette ville lorsqu'elle fleurissait et triomphait, si aujourd'hui encore, alors qu'elle est gisante et n'est plus, pour ainsi dire, que sa propre sépulture, elle nous étourdit et repaît insatiablement nos yeux de ses ruines ? En revanche, Venise, grâce à la merveille de son site incomparable, qui semble fait par la nature pour donner aux eaux leur loi et mettre un frein à la mer, suscite en nous un émerveillement qui n'est pas moindre. La grandeur de son inestimable arsenal, la multitude des vaisseaux pour la guerre, le commerce et le transport des passagers, le nombre incroyable de ses machines, engins, munitions et appareils navals de toute sorte, la hauteur de ses tours, la richesse de ses églises, la

magnificence de ses palais, la beauté de ses places, la variété des arts qui y sont exercés, l'ordre de son gouvernement, la beauté de l'un et l'autre sexes, tout y éblouit les yeux de ceux qui la contemplent.

[7] De l'utilité

Cette cause a tant de pouvoir pour unir les hommes en un lieu que sans son concours les autres raisons ne suffisent pas à ce qu'aucune ville devienne grande. L'autorité ne suffit pas, parce que si dans le lieu où les hommes se rassemblent sous l'autorité d'autrui on ne trouve pas de commodité, ils ne s'y arrêteront pas. La nécessité non plus, parce que les rassemblements que forment les hommes mettent bien des années à croître et à se multiplier ; la nécessité comporte une certaine violence, et la violence ne peut pas produire d'effet durable. Aussi, non seulement les villes ne croissent-elles pas, mais les États et les seigneuries eux-mêmes, lorsqu'ils ont été acquis au moyen de la force pure et de la violence, ne se sont pas maintenus longtemps. Ils sont semblables à ces torrents qui n'ont pas, comme les rivières, une origine d'où proviendrait perpétuellement leur eau, mais tantôt croissent et tantôt diminuent, de façon fortuite et instantanée, tant et si bien qu'ils effraient les coursiers lorsqu'ils sont en crue, mais disparaissent ensuite de telle manière qu'on les franchit à pied sec. Il en fut ainsi des conquêtes des Tartares⁵², qui ont tant de fois mis l'Asie à sac, de celles d'Alexandre le Grand, d'Attila, du grand Tamerlan⁵³, et des rois de France Charles VIII et Louis XII⁵⁴, et la raison en est que notre nature aime et désire tellement la commodité qu'elle ne peut être apaisée ou contentée par ce qui n'est que nécessaire. Et tout comme les plantes qui sont bien fermement fichées en terre, mais ne peuvent pour autant durer et se conserver longuement sans la faveur du ciel et les bienfaits de la pluie, de même, les communautés humaines issues de la simple nécessité ne se maintiennent pas longtemps quand ne s'y ajoute pas quelque commodité. Le plaisir et la délectation sont de bien moindre valeur, car l'homme est né pour œuvrer, et la plupart des hommes

s'affairent aux négoces ; les oisifs sont peu nombreux et comptent peu, leur oisiveté se fonde sur l'œuvre et l'industrie de ceux qui sont aux affaires ; et il ne peut y avoir de plaisir sans la commodité, dont il est comme le fruit. Or, à supposer que l'utilité soit la cause principale d'où procède la grandeur des villes, puisque cette utilité n'est pas simple et d'une seule sorte mais comporte diverses formes et manières, il nous reste à présent à voir quelle est la sorte de commodité ou d'utilité la mieux adaptée à la fin dont nous discourrons. Disons donc que, pour qu'une ville devienne grande, fort profitables sont la commodité du site, la fécondité du terrain et la facilité du transport.

[8] De la commodité du site

J'appelle site commode celui qui, pour partie, est tel que de nombreux peuples en ont besoin pour leur commerce, pour expédier à l'extérieur les biens qu'ils ont en surcroît ou pour recevoir ceux dont ils manquent. De ce fait, ce site, se trouvant dans une position moyenne, participe des deux extrêmes et s'en enrichit. J'ai dit qu'il participe des extrêmes, car sinon il ne peut faire qu'une ville soit grande ; en effet, soit il restera désert, soit il ne servira que de simple passage. Derbent, un bourg des portes Caspiennes⁵⁵, se trouve sur un site qui est un passage très nécessaire pour aller de Perse en Tartarie ou de Tartarie en Perse ; et pourtant, cette ville n'a jamais été grande, et de nos jours on l'estime fort peu, pour la bonne raison qu'elle ne participe pas des extrêmes, mais sert seulement de passage pour ceux qui vont et viennent, non pas comme marchands ou gens de nôgoce, mais comme passagers et voyageurs : en définitive son site est nécessaire mais il n'est pas utile. Pour la même raison, dans les étroites vallées des Alpes qui entourent une bonne partie de l'Italie, on ne trouve pas de bourg médiocre, sans même parler de grande ville, et ce malgré le passage continu des Français, des Suisses, des Allemands et des Italiens. L'on peut dire la même chose de bien d'autres sites. Ainsi, Suez est nécessaire à ceux qui depuis les Indes rejoignent Le Caire par la

mer Rouge ; les îles de Saint-Jacques⁵⁶, Las Palmas⁵⁷ et Terceira⁵⁸ sont nécessaires aux Portugais et aux Espagnols pour la navigation vers les Indes, le Brésil et le Nouveau Monde⁵⁹, et néanmoins il n'y a pas et il n'y aura jamais dans les lieux susdits de ville importante, tout comme dans les îles situées entre le Danemark et la Suède⁶⁰ et entre l'océan Germanique⁶¹ et la mer Baltique ; et Flessingue⁶², qui est un lieu de passage nécessaire au plus haut point pour le commerce entre les Flamands, les Anglais et d'autres peuples, n'est pourtant qu'un tout petit bourg. En revanche, Gênes est une grande ville, tout comme Venise, car elles participent des extrêmes et servent non seulement de passage, mais plus encore de magasin et de dépôt, tout comme Lisbonne, Anvers et d'autres encore. Il ne suffit donc pas, pour qu'une ville soit grande, que son site soit nécessaire : encore faut-il qu'il soit utile aux voisins.

[9] De la fécondité du terrain

La deuxième cause de la grandeur d'une ville est la fertilité du pays ; en effet, l'homme ayant un besoin vital de nourritures et de vêtements, tirés les unes et les autres de ce que la terre produit, la fertilité de sa campagne ne peut qu'être fort profitable⁶³. Et elle sera d'autant plus à propos si elle est assez grande non seulement pour pourvoir à la subsistance des habitants mais encore pour secourir les peuples voisins. Et puisque tous les terrains ne permettent pas de tout produire, un territoire sera d'autant plus apte et suffisant pour faire une grande ville, qu'il sera fécond et abondant en maintes choses ; en effet il aura d'autant moins besoin de celles d'autrui (ce qui constraint à sortir de chez soi) et il pourra donner plus aux autres (ce qui attire chez nous les voisins). Mais la fécondité de la terre ne suffit pas à constituer la grandeur d'une ville, car nous voyons des provinces⁶⁴ abondantes en toutes choses n'avoir aucune grosse ville ; c'est le cas par exemple du Piémont⁶⁵, qui plus que tout autre pays en Italie possède en abondance blés, viandes, vins et fruits excellents de toute sorte, qui pendant tant d'années ont alimenté les armées et les forces d'Espagne et

de France. Et en Angleterre, un pays pourtant très opulent, aucune ville (excepté Londres) n'est digne d'être appelée grande. C'est aussi le cas en France, hormis Paris⁶⁶, qui toutefois ne se trouve pas dans le plus gras⁶⁷ pays de ce très vaste royaume ; car elle cède le pas à la Touraine pour ce qui est de l'aménité, à la Saintonge et au Poitou pour l'opulence, au Languedoc pour la variété des fruits, à la Normandie pour la commodité de la mer, à la Bourgogne pour la profusion des vins, à la Champagne pour l'abondance des blés, au comté d'Orléans pour l'une et l'autre choses, à la Bretagne et au territoire de Bourges pour les viandes. Il ne suffit donc pas que le territoire soit fertile pour faire une grande ville, pour la bonne raison que là où le pays est opulent et abondant en tout, les habitants, trouvant chez eux ce qui est nécessaire et utile, ne se soucient pas d'aller ailleurs et n'ont pas de raison de le faire, mais en jouissent sans effort là où tout cela naît. En effet, chacun aime que dans la commodité il y ait le moins de désagréments possibles. Or, si on la trouve facilement chez soi, à quoi bon se tourmenter pour l'avoir ailleurs ? Et cette raison vaut d'autant plus que les peuples se consacrent moins aux délices. L'abondance ne suffit donc pas à assembler beaucoup de gens ; il y faut en outre quelque forme permettant de les unir en un lieu, et il s'agit de l'aisance et de la commodité du transport.

[10] De la commodité du transport

Cette commodité nous est offerte en partie par la terre, en partie par l'eau. Par la terre, si elle est plane, car ainsi l'on y transporte facilement toute sorte de choses⁶⁸ et de marchandises sur des charrettes, des chevaux, des mulets et autres bêtes de somme ; et les hommes voyagent commodément à pied, à cheval, en voiture et d'autres manières. Les Portugais écrivent que dans certaines plaines très étendues de la Chine on utilise des chars à voile⁶⁹, ce que quelqu'un a aussi tenté de faire en Espagne il y a quelques années. Elle nous est offerte par l'eau, lorsque celle-ci est navigable, et cette commodité que l'eau présente est incomparblement plus grande que celle de la terre,

tant du point de vue de la facilité que de la rapidité ; en effet, en bien moins de temps que par la terre, avec bien moins de dépense et d'effort, l'eau permet de transporter des charges plus importantes depuis des pays très lointains. Or l'eau navigable peut être celle de la mer, d'un fleuve, d'un lac, qui sont des moyens naturels, ou celle des canaux, ou encore des retenues d'eau (comme le lac Moeris⁷⁰ en Égypte, d'un pourtour de quatre cent cinquante milles⁷¹) produits par l'art et l'effort de l'homme. Et en vérité, il semble bien que Dieu ait créé l'eau non seulement comme un élément nécessaire à la perfection de la nature, mais aussi en tant que moyen très opportun au transport de toute chose d'un pays à l'autre ; de la sorte, voulant que les hommes s'embrassent les uns les autres comme les membres d'un même corps, Sa Divine Majesté partagea ses biens de telle manière qu'elle ne donna pas tout au même pays, et elle fit en sorte que les uns aient besoin des biens des autres et réciproquement, afin que naisse ainsi la communication, et que de la communication naisse l'amour, et de l'amour l'union. Et pour faciliter la communication, Elle donna à l'eau une nature et une substance telles qu'elle puisse, grâce à sa densité, soutenir de très grosses charges et, grâce à sa liquidité, les conduire partout où on l'entend, aidée par les vents ou par les rames ; l'on joint par ce moyen le Levant au Ponant, le Midi au Septentrion, et l'on peut ainsi dire que ce qui naît en un lieu, puisqu'il est facile de l'obtenir, naît partout. Or, en raison de sa grandeur illimitée, ou presque, et de la densité de ses eaux, la mer est sans aucun doute d'une plus grande utilité que les lacs ou les fleuves. Mais la mer est de peu de profit si tu⁷² n'as pas un port de bonne capacité, et sûr ; de bonne capacité, dis-je, tant par sa grandeur que par sa profondeur à l'entrée, en son milieu et à ses extrémités ; sûr, dis-je, face à tous les vents, ou à bon nombre d'entre eux, ou du moins aux plus tempétueux. L'on estime que Borée est entre tous le plus tolérable et que la mer remuée par le vent grec⁷³ se calme dès qu'il cesse ; mais les austers l'agitent et la secouent de telle manière que, même après que le vent a cessé, elle reste longtemps encore agitée et démontée, comme en fait foi indubitablement le golfe de Venise⁷⁴. Or, soit un port sera rendu sûr par la nature, comme ceux de Messine et de Marseille, soit il le

sera par l'art, imitateur de la nature, comme ceux de Gênes et de Palerme. Les lacs sont comme de petites mers et sont donc aussi d'un grand profit pour le peuplement des lieux, en proportion de leur grandeur et de leurs autres commodités, comme on le voit en Nouvelle-Espagne, où le lac de Mexico, d'un pourtour de quatre-vingt-dix milles⁷⁵, est paré de cinquante gros bourgs, parmi lesquels se trouve la grande Tenochtitlan⁷⁶, métropole de ce très vaste royaume. Les fleuves ont aussi une grande importance, surtout ceux qui s'écoulent sur un espace plus grand, un pays plus riche et plus commerçant, tel le Pô en Italie, l'Escaut en Flandre, la Loire et la Seine en France, le Danube et le Rhin en Allemagne. Et de même que les lacs ont quelque petite ressemblance avec les baies et les golfes de la mer formés par la nature, les canaux où l'on détourne les eaux des lacs et des rivières sont un peu comme des imitations, des ébauches de ces rivières, faites par l'homme. Les anciens rois de l'Égypte firent un fossé qui depuis le Nil arrivait jusqu'à la cité des Héros⁷⁷, et ils tentèrent de tracer un canal de la mer Rouge à la Méditerranée, pour unir notre mer à l'océan Indien, faciliter ainsi le transport de toutes choses et par ce chemin enrichir leur royaume. Il est bien connu que l'on a fort souvent tenté de rompre l'isthme qui sépare la mer Ionienne et la mer Égée⁷⁸. En Flandre, à Gand et à Bruges ainsi qu'en d'autres lieux, l'on voit de nombreux canaux faits avec art et au prix d'une dépense inestimable, mais d'utilité bien plus grande encore pour l'aide qu'ils apportent aux marchandises et au commerce. Et en Lombardie, de nombreuses villes se sont judicieusement procuré cette aide, mais Milan plus que toute autre : grâce à un canal digne de la grandeur romaine elle capte les eaux du Tessin et du lac Majeur⁷⁹, et s'enrichit par ce moyen d'un nombre infini de marchandises ; et grâce à un autre canal elle se prévaut de la rivière Adda pour rapporter les fruits et les biens de son très opulent territoire⁸⁰ ; et elle gagnerait bien plus encore en commodités si les canaux de Pavie et d'Ivrée⁸¹ étaient nettoyés.

Or, pour faciliter le transport et le commerce par les canaux et les rivières, plusieurs choses sont d'une grande valeur, outre la longueur du

cours dont on a parlé : la profondeur, le calme, la consistance de l'eau et la largeur. La profondeur, parce que les eaux profondes soutiennent des charges plus lourdes et permettent à la navigation de s'effectuer sans péril. Le calme, parce qu'il rend aisée la navigation, en amont et en aval, et dans toutes les directions ; en cela, certains estiment que ceux qui ont dessiné le canal qui va du Tessin à Milan l'ont mal fait, puisque l'eau vient de si haut et si fort qu'elle s'écoule trop rapidement et que l'on navigue vers l'amont avec une difficulté et une perte de temps infinies. Quant aux rivières, la nature s'est montrée très bienveillante avec la Gaule celtique et la Gaule belgique. En effet, en Gaule celtique les rivières sont pour la plupart fort calmes et fort paisibles, aussi y navigue-t-on vers l'amont et l'aval avec une incroyable facilité ; en effet⁸², un bon nombre d'entre elles naissent dans des lieux presque plats, ce qui ne précipite pas leur cours, et elles ne s'écoulent pas parmi les montagnes ni sur un espace restreint, mais sur plusieurs centaines de milles dans de très vastes plaines où, comme pour passer le temps, tantôt elles s'étendent, tantôt elles se replient, tantôt vont de l'avant, tantôt reviennent en arrière, faisant profiter diverses villes et pays de leur eau et se mettant à leur service. Mais il n'est pas de pays en Europe qui jouisse mieux de la commodité des rivières que cette partie de la Belgique que l'on appelle vulgairement⁸³ la Flandre. Là, l'Escaut, la Meuse, la Moselle, la Niers, la Roer et le Rhin, divisé en trois très grands bras⁸⁴, s'écoulent placidement, parcourant en long et en large cette province, qu'ils enrichissent de trésors immenses grâce à la commodité de la navigation et du commerce. C'est certainement ce qui manque à l'Italie ; en effet, étant longue, étroite et divisée en son milieu par l'Apennin, ses rivières, en raison de la brièveté de leur cours, ne peuvent ni croître beaucoup, ni ralentir leur impétuosité. Presque toutes les rivières de Lombardie naissent soit des Alpes, comme le Tessin, l'Adda, le Lambro, le Serio et l'Adige, soit de l'Apennin, comme le Taro, la Lenza, le Panaro, le Reno ; et, après une courte distance – en quoi ils méritent bien mieux le nom de torrents que celui de rivières –, ils trouvent le Pô, qui voyage entre l'Apennin et les Alpes. Ainsi, lui seul reste navigable :

traversant cette province dans toute sa longueur, il a le temps de grossir et de s'enrichir, aidé de nombreuses rivières, et de modérer sa rapidité naturelle grâce au long chemin qu'il parcourt ; et malgré tout, comme les rivières susdites se jettent dans le Pô avec une très grande impétuosité, à cause de la brièveté de leur cours, elles le grossissent et précipitent parfois tant son allure qu'elles le rendent redoutable aux villes, même aux plus fortes d'entre elles, non moins qu'à leurs campagnes. Mais les rivières de Romagne et des autres parties d'Italie, tombant telles des torrents impétueux d'un côté et de l'autre de l'Apennin, trouvent aussitôt la mer Adriatique ou la mer Tyrrénienne⁸⁵ ; aussi la plupart n'ont-elles pas assez d'espace pour tempérer leur impétuosité, et aucune n'a le temps de grossir comme cela serait nécessaire à la navigation ; car le peu de l'Arno ou du Tibre qui soit navigable n'est rien ou presque.

La consistance de l'eau est aussi profitable, car l'on ne peut nier que l'eau de certaines rivières porte mieux que d'autres les charges. En particulier, lorsqu'on transporta à Rome l'obélisque que l'on voit aujourd'hui sur la place Saint-Pierre (où il a été dressé sous les auspices de Sixte Quint⁸⁶), on put constater par expérience que l'eau du Tibre avait plus de force et de fermeté que celle du Nil⁸⁷. Et un fleuve médiocre comme la Seine, en France, porte des bateaux si gros et soutient des charges si lourdes qu'il faut le voir pour le croire⁸⁸ ; et à proportions égales, aucune rivière au monde ne porte des poids équivalents, si bien que tout en n'excédant pas une taille médiocre, elle supplée pourtant admirablement aux nécessités et aux besoins de Paris, ville qui est, de très loin, la plus peuplée et la plus opulente de toute la Chrétienté.

L'on pourrait ici me demander ce qui fait qu'une eau porte mieux qu'une autre. D'aucuns estiment que cela proviendrait de la terre qui grossirait l'eau, la rendrait épaisse et, par conséquent, ferme et consistante. Il suffit d'opposer à cette raison l'exemple du Nil : son eau est si terreuse et si fangeuse que les Écritures l'appellent le fleuve trouble⁸⁹. Elle ne peut être bue qu'après avoir été très bien purgée dans des citernes, et non seulement elle irrigue et attendrit l'Égypte grâce à sa liquidité, mais elle la féconde et,

pour ainsi dire, l'engraisse de son fumier; et pourtant, comme le montra l'expérience susdite⁹⁰, elle n'est pas des plus vigoureuses pour porter les bateaux et les chargements⁹¹. Aussi penserais-je plutôt que la cause devrait moins être cherchée dans la densité terreuse de l'eau que dans une sorte de viscosité qui la rend à la fois plus compacte et plus condensée, et ainsi plus apte à porter et soutenir les poids. Mais d'où procède cette qualité? De deux choses : d'abord d'une naissance et d'un passage dans des pays tendres et gras, car les rivières participent de la nature des terrains dans lesquels elles font leur lit et ont leurs berges, et ainsi elles deviennent grasses elles aussi, et d'une qualité semblable à l'huile. Cela procède ensuite de la lenteur et de la brièveté de leur cours, puisque la longueur du voyage et la rapidité des rivières atténuent et affinent la substance, rompent et brisent la viscosité de l'eau. C'est ce qui advient au Nil, s'écoulant en effet sur une distance qui, en ligne droite, atteint presque deux mille milles⁹², et beaucoup plus encore en lignes obliques, et tombant de lieux extrêmement escarpés et abrupts (où, à cause de sa véhémence et de l'impétuosité de son cours, de la rapidité démesurée de sa chute, il se dissout entièrement, pour ainsi dire, en une pluie très fine), il amenuise et fatigue tant ses eaux qu'elles en perdent toute propriété visqueuse. Le contraire a lieu pour les fleuves d'Allemagne et de France, car ils naissent et avancent à travers des régions très amènes et très grasses, et ne sont généralement ni rapides ni impétueux. Or, que telle soit la vraie raison, l'eau de la Seine en fait foi : lorsqu'on l'utilise pour se laver les mains, elle colle tel un savon et te nettoie étonnamment de toute tache.

Mais passons à la largeur. Elle est nécessaire dans les rivières et les canaux dont nous parlons, afin que les bateaux puissent être commodément maniés et tournés de-ci de-là, et se laisser passer l'un l'autre. Mais la largeur des rivières sans la profondeur ne fait pas notre affaire, car elle répand et disperse l'eau, si bien qu'elle devient inutile à la navigation. C'est le cas du fleuve de La Plata⁹³ où, en raison d'une trop grande largeur, les eaux sont basses, le lit inégal, pleins d'écueils et d'îlots. Et pour la même raison

les rivières d'Espagne sont peu navigables, car leur canal, bien que large, est imprécis, inégal et incertain. Mais nous en avons assez dit des rivières.

Or, puisque pour la grandeur des villes les avantages que l'eau apporte sont si nombreux et si grands, très commodes sont les villes qui jouissent d'eaux navigables de plusieurs sortes, comme celles qui disposent d'un port maritime commode pour diverses navigations, d'une rivière et d'un lac.

D'aucuns croiront peut-être qu'avec l'aisance du transport on a trouvé le fondement, ou même l'accomplissement de la grandeur d'une ville, mais il n'en est rien. Il y faut en outre quelque chose qui attire les gens et les fasse tous accourir vers un lieu plus que vers un autre. Là où il n'y a pas commodité du transport, il ne peut y avoir de peuple qui grandisse, comme nous l'apprennent les montagnes, où l'on trouve bien des villages fortifiés et des bourgades en nombre, mais aucun lieu que nous puissions dire grandement peuplé⁹⁴; et la raison en est que, du fait de l'âpreté des sites, on ne peut, sans d'immenses efforts et de très grandes difficultés, y transporter les choses nécessaires et utiles à la vie civile. Et pour cette seule raison Fiesole a été désertée et Florence habitée, que celle-là se trouve en un site trop escarpé et celle-ci, à l'inverse, dans une plaine. Et à Rome, nous voyons que le peuple a abandonné l'Aventin et les autres collines pour aller s'établir dans la plaine et dans des lieux plus proches du Tibre, en raison des commodités qu'apportent la plaine et l'eau au transport de toutes choses et au commerce. Mais là où le transport est facile, une ville notable ne se crée pas incontinent. En effet, sans aucun doute, le port de Messine est, de loin, meilleur que celui de Naples ; et néanmoins, au regard de son peuple, Naples fait plus de deux fois Messine. Les qualités du port de Carthagène devancent en tout celles de Gênes et, à l'inverse, Gênes dépasse Carthagène en nombre de gens, en richesses et dans toutes les autres choses. Est-il port plus beau, plus sûr ou plus spacieux que le canal de Cattaro⁹⁵? Pourtant, on n'y vit jamais aucune ville digne de mémoire. Que dirons-nous des rivières ? Au Pérou se trouve le Marañon, dont on dit, chose admirable⁹⁶, qu'il a une longueur de six mille milles⁹⁷, et qu'à son embouchure sa largeur dépasse soixante milles⁹⁸. Le fleuve de La Plata n'a pas un aussi long cours,

mais il porte une bien plus grande quantité d'eau encore, et l'on dit qu'il a une largeur de cent cinquante milles à son embouchure⁹⁹. En Nouvelle-France se trouve le fleuve de Canada¹⁰⁰, large de trente-cinq milles¹⁰¹ à l'embouchure, profond de deux cents brasses¹⁰². Il y a en Afrique de très grandes rivières : le Sénégal, la Gambie et la Kwanza, récemment découverte dans le grand royaume d'Angola, dont on estime qu'elle mesure trente-cinq milles de large à l'embouchure¹⁰³, et sans lieu notamment peuplé¹⁰⁴; au contraire, les barbares des rives de la Kwanza habitent dans des grottes et dans les cavités des arbres, en compagnie d'écrevisses qui s'y sentent étonnamment en sécurité, au point de vivre en bonne entente avec eux. En Asie, si le Ménam – qui dans la langue de ces peuples veut dire Mère des eaux¹⁰⁵ –, le Mékong – navigable sur plus de deux mille milles¹⁰⁶ –, le Gange¹⁰⁷, l'Indus et les autres fleuves majeurs sont très habités, l'Ob n'a cependant aucune ville célèbre, alors qu'il est le plus grand de tous (puisque il est large de quatre-vingts milles¹⁰⁸ lorsqu'il se jette dans l'océan des Scythes¹⁰⁹, ce qui fait penser à certains que la mer Caspienne se déverse par cette voie dans l'Océan¹¹⁰). Par ailleurs, si la commodité du transport permet l'accomplissement de la grandeur de la ville, pourquoi donc, sur les rives d'un même fleuve, où le transport est partout facile, une ville est-elle plus grande qu'une autre ? Indubitablement, il ne suffit pas de transporter facilement toutes choses ; il faut en outre quelque vertu attractive, qui les tourne et les attire vers un lieu plutôt que vers un autre.

Livre deux

[1]

Jusqu'à présent nous avons trouvé pour notre ville l'opportunité du site, la fécondité du terrain et la facilité du transport ; cherchons à présent ce pourquoi le peuple, par nature indifférent au fait d'être ici ou là, se dirige vers un lieu plutôt que vers un autre et pourquoi toute chose y est apportée. Et disons d'abord quelles étaient les façons propres aux Romains, puis celles qui sont communes à ces derniers et à d'autres.

[2] De quatre façons propres aux romains¹¹¹

La première fut d'ouvrir un asile et de donner franchise : c'est ce que fit Romulus, afin que Rome se peuplât grâce aux bienfaits de la sécurité qui y régnait, tandis que les bourgs alentours étaient malmenés par les tyrans et le pays, de ce fait, rempli de bandits¹¹². Et il ne se trompa point, car y accoururent un grand nombre d'hommes qui se trouvaient soit hors de chez eux, soit peu en sécurité dans leur propre patrie. Ensuite, comme la ville manquait de femmes, nécessaires à la propagation¹¹³, Romulus, après avoir fait proclamer des fêtes où l'on faisait les choses en grand¹¹⁴, enleva la plupart des jeunes femmes qui y accoururent¹¹⁵. Aussi n'est-ce point merveille si des gens si farouches donnèrent naissance à des hommes de fer. De nos jours, Genève s'est accrue d'une façon semblable, mais bien plus licencieuse et en tout point détestable. En effet, après s'être rebellée contre son seigneur légitime et s'être séparée de l'Église catholique¹¹⁶ et du Christ lui-même, elle s'est transformée en repaire et en refuge pour les apostats et pour ceux qui, ne voulant pas vivre paisiblement dans leur patrie, viennent s'abriter et se nicher en cet asile. Il y a peu, Casimir, l'un

des comtes palatins du Rhin¹¹⁷, a lui aussi fondé un bourg fort grand en abritant toutes sortes de gens et d'hérésies, et c'est un ramassis de toutes les apostasies, un déluge d'impiétés¹¹⁸; à l'instar de Genève, c'est donc là une assemblée trop indigne pour que nous puissions la faire figurer au nombre des villes. Afin de peupler Portoferraio¹¹⁹, Côme, grand-duc de Toscane, y mettait les bandits à l'abri et y confinait bien des gens qui méritaient l'exil en raison de quelque méfait; son fils, le grand-duc François, l'imita ensuite afin de peupler Pise et Livourne¹²⁰. Cependant, comme nous l'avons dit plus haut, la force et la nécessité ne suffisent pas à ce qu'on habite dans une ville et qu'elle s'agrandisse, car les gens que l'on force à rester en un même lieu sont comme une graine que l'on jette dans le sable et qui ne donne jamais de racine. Mais revenons à l'asile. On ne peut nier qu'une liberté modérée et qu'une franchise légitime profitent grandement au peuplement d'un lieu, et d'ordinaire les villes libres sont donc, toutes choses étant égales par ailleurs, plus célèbres et plus habitées que les villes assujetties à des princes ou à des monarchies¹²¹.

La deuxième façon qui permit à Rome de s'agrandir consista à faire participer à la citoyenneté et aux magistratures les bourgs méritants, que les Romains appelaient municipes. Car l'honneur d'être citoyen de Rome, permettant de jouir des très amples priviléges afférents à la citoyenneté, amenait dans la ville tous ceux qui pouvaient avoir quelque espoir d'accéder aux offices ou aux magistratures, en vertu de leur adhésion, de leurs faveurs ou de services rendus à la République. Et ceux qui ne visaient pas si haut y accourraient tout au moins pour aider de leur ballotte¹²² le parent, l'ami ou le maître dont telle était la visée. Ainsi, Rome était de plus en plus habitée et riche grâce au concours d'un nombre infini de gens nobles et prospères qui, seuls ou en commun, étaient honorés de la citoyenneté romaine.

La troisième façon des Romains consista à repaître continûment la curiosité de tous, grâce à la grande multitude des choses admirables qu'ils faisaient dans Rome. Les triomphes des capitaines victorieux, les constructions merveilleuses, les naumachies, les combats de gladiateurs, les

chasses aux animaux d'ailleurs, les banquets publics, les jeux apollinaires, les séculaires et les autres¹²³, qui se faisaient avec un appareil et une pompe indicibles, et toutes les choses de même sorte conduisaient à Rome des gens curieux ; et comme ces divertissements étaient presque perpétuels, Rome était presque perpétuellement remplie d'hommes étrangers.

[3] Des colonies

Que dirons-nous des colonies ? Profitairent-elles ou non à la grandeur de Rome ? Qu'elles aient profité à l'augmentation de sa puissance, on ne peut en douter ; mais qu'elles aient aussi multiplié le nombre de ses habitants est chose fort douteuse. J'estime quand même, pour ma part, qu'elles furent d'un grand profit ; en effet, bien que d'aucuns puissent estimer que le fait de prendre des gens pour les envoyer dans les colonies doive diminuer la ville plutôt que l'accroître, peut-être est-ce néanmoins le contraire qui advient. Car, de même que les plantes ne peuvent croître ni se multiplier aussi bien dans la pépinière, où elles ont été semées, qu'à l'extérieur, où elles ont été transplantées, de même les hommes ne se propagent pas avec un même bonheur lorsqu'ils sont reclus dans l'enceinte de la ville où ils sont nés que lorsqu'ils sont envoyés en différents endroits ; parce que tantôt la peste ou un autre mal contagieux les consume, tantôt la disette et la faim les forcent à changer de demeure, tantôt les guerres étrangères soustraient au monde les plus courageux, tantôt les guerres civiles chassent de chez eux les plus paisibles. Nombreux sont ceux auxquels la pauvreté et la misère ôtent le courage et la faculté de prendre femme et de procréer. Or ceux qui à Rome seraient morts pour les causes susdites, ou seraient partis, ou n'auraient pas fondé de foyer ni laissé de postérité, ceux-là, conduits ailleurs, échappaient aux périls susdits et, ayant dans les colonies la commodité d'une maison et de terrains, ils étaient suffisamment sûrs pour prendre femme et faire des enfants ; ainsi, leur nombre s'accrut infiniment, et de dix ils passèrent à cent. Mais qu'importe tout cela, dirait-on ? À supposer que ceux que l'on envoie dans les colonies ne puissent

agrandir leur patrie en restant chez eux, comment pourront-ils le faire en la quittant ? En premier lieu, parce que les colonies font, avec leur mère, comme un seul corps. Ensuite, parce que l'amour de la patrie originaire, la dépendance (que l'on peut favoriser de plusieurs manières), le désir et l'espoir d'aller de l'avant dans les honneurs et les richesses, y attireront toujours les plus généreux¹²⁴ et les plus aisés, ce qui la rendra et plus populeuse et plus opulente. Qui niera que les trente colonies dont Albe la Longue fut pour ainsi dire la souche, ainsi que toutes celles que Rome implantà à l'extérieur, n'aient apporté magnificence et grandeur à l'une comme à l'autre ? Et que les Portugais, partis de Lisbonne pour cultiver et habiter les îles des Açores, du Cap-Vert, Madère et leurs autres îles, n'aient bien plus agrandi Lisbonne que s'ils ne s'étaient pas déplacés ? Il est bien vrai que pour renforcer leur ville matrice¹²⁵, les colonies doivent en être proches, sans quoi, en raison de l'éloignement, l'amour se refroidit et la communication¹²⁶ se rompt. C'est pourquoi durant six cents ans les Romains n'implantèrent aucune colonie hors d'Italie, et les premières furent Carthage et Narbonne¹²⁷. Voilà donc quelles étaient les façons avec lesquelles les Romains – seuls, ou mieux que les autres – attirèrent les gens dans leur ville. Disons à présent quelles furent aussi les façons communes aux autres peuples. Ce pour quoi il ne sera pas hors de propos de commencer par la religion, puisque c'est elle qui doit être au principe de toutes nos œuvres.

[4] De la religion

La religion et le culte de Dieu sont choses si nécessaires et d'une telle importance qu'elles attirent infailliblement bonne part des hommes et des négociés. Et les villes qui en cette matière ont autorité ou réputation au regard des autres, ont aussi l'avantage pour ce qui est de la grandeur. Jérusalem fut parmi les premières villes d'Orient (comme l'écrit Pline¹²⁸) principalement en raison de la religion, dont elle était la capitale non moins qu'elle l'était du royaume : c'est là qu'avaient leur résidence les

plus grands pontifes, les prêtres et les lévites, là que l'on immolait les victimes, que l'on célébrait les sacrifices et que l'on présentait ses vœux à Dieu, là que trois fois par an presque tout le peuple se présentait¹²⁹. Tant et si bien que Josèphe calcule qu'au temps où Titus Vespasien¹³⁰ en fit le siège, deux millions et demi d'hommes s'y trouvaient ; chose en vérité merveilleuse, pour ne pas dire incroyable, d'autant que le pourtour de la ville mesurait à peine plus de quatre milles¹³¹. Mais cela est écrit par une personne qui pouvait le savoir et n'avait pas de raison de mentir¹³². Après que Jéroboam fut élu roi d'Israël, considérant que ses sujets ne pouvaient vivre sans l'exercice de la religion et l'usage des sacrifices, et que s'ils allaient faire leurs sacrifices à Jérusalem il était aisément qu'ils s'unissent à la tribu de Juda et à la maison de David, le nouveau roi chassa la religion hors d'Israël et y introduisit l'idolâtrie ; il fit faire deux veaux d'or, qu'il plaça aux extrémités de son royaume, et dit au peuple : *Nolite ultra ascendere in Hierusalem ; ecce Dii tui, Israel, qui te eduxerunt de terra Ægypti*^a. La religion a tant de force pour faire croître les villes et pour élargir les seigneuries¹³³, elle a une vertu si attractive, que Jéroboam, de façon impie, introduisit l'idolâtrie à la place de la piété, pour ne pas moins attirer et retenir les peuplades que son concurrent¹³⁴. Et ce fut le premier qui, pour régner, foula aux pieds, au grand jour, la loi et le respect dû à Dieu, et montra ainsi l'exemple aux autres, chose en vérité aussi stupide qu'impie. Ceux qui font profession de prudence et de raison d'État, comme ils disent, pensent qu'afin de tenir les sujets dans l'obéissance des princes, la raison humaine a plus de pouvoir que la divine, les inventions de je ne sais quels vermisséaux plus de force que la faveur de Sa Majesté¹³⁵. Ceux-là sont la ruine des rois, la peste des royaumes, le scandale de la Chrétienté, des ennemis jurés de l'Église et même de Dieu contre qui ils fabriquent une nouvelle tour de Babel, à l'instar des antiques Géants, et qui n'engendrera finalement pour eux que la confusion et la ruine :

a. «Ne montez plus à Jérusalem ; voici tes Dieux, Israël, qui t'ont fait sortir de la terre d'Egypte.» (1 Rois, XII, 28)

Qui habitat in coelis irridebit eos et Dominus subsannabit eos^a. Oyez, princes, ce que dit Isaïe des conseillers de Pharaon : *Sapientes consiliarii Pharaonis dederunt consilium insipiens : deceperunt Aegyptum angulum popolorum eius. Dominus miscuit in medio eius spiritum vertiginis, et errare fecerunt Aegyptum in omni opere suo, sicut errat ebrius et vemens^b.* S'il y avait lieu ici d'en parler, je montrerais facilement que la plupart des pertes des États et des ruines des princes chrétiens ont procédé de cette malédiction, par laquelle nous nous sommes désarmés et privés de la protection et de la faveur de Dieu, et avons mis dans les mains des Turcs et des calvinistes les armes et les fléaux de la justice divine, à nos dépens¹³⁶. Mais il suffit, pour l'heure, d'informer¹³⁷ les princes qui suivent cette raison d'État, foulant aux pieds la loi divine ; qu'ils apprennent de leur maître Jéroboam, dont ils imitent les actes, quelle fut son issue, et qu'ils la craignent. Car, pour se venger de son impiété, Dieu souleva contre Nadab, fils de Jéroboam, le roi Basha, qui le tua, lui et tous ceux de sa lignée : *Non dimisit ne unam quidem animam de semine eius, donec deleret eum^c.* Mais revenons-en à nous.

Ce que valent, pour le peuplement d'un lieu, la religion et la possession de quelque célèbre relique, ou d'une preuve notable de l'assistance divine, ou de quelque autorité dans l'administration et le gouvernement des choses ecclésiastiques, c'est ce que démontrent Lorette en Italie, Saint-Michel en France, Guadalupe, Montserrat et Compostelle en Espagne, et tant d'autres lieux où, bien qu'ils soient solitaires et désertiques, bien qu'ils soient âpres et escarpés, la dévotion et la piété (malgré le démon et les huguenots, ses partisans¹³⁸) suffisent à ce qu'y accourent quotidiennement, depuis des pays très éloignés, un peuple infini. Et ce n'est pas merveille, car il n'est

a. « Celui qui habite dans les cieux se rira d'eux et le Seigneur se moquera d'eux. » (Psaumes, II, 4)

b. « Les sages conseillers de Pharaon donnèrent un conseil insensé : ils dupèrent l'Égypte, eux, la pierre angulaire de ses peuples. [...] Le Seigneur répandit au milieu d'eux un esprit d'étourdissement, et ils firent vaciller l'Égypte dans toutes ses œuvres, comme un homme ivre qui vacille et vomit. » (Isaïe, XIX, 11 et 13-14)

c. « Il ne laissa pas âme qui vive de sa lignée, jusqu'à ce qu'elle fût exterminée. » (1 Rois, XV, 29)

chose plus efficace que Dieu, le souverain bien, pour attirer et entraîner le cœur des hommes. Il est continûment convoité et recherché, comme fin ultime, par toutes les choses animées et inanimées : les choses légères le recherchent en hauteur, les lourdes au centre, les cieux le recherchent en tournant autour d'eux-mêmes, les herbes en fleurissant, les arbres en fructifiant, les animaux en engendant, l'homme en se procurant le contentement de l'esprit et la félicité. Mais, puisque la nature de Dieu est si cachée que nos sens ne l'atteignent pas, si lumineuse que l'intellect ne peut la supporter, chacun se tourne là où Dieu laisse quelque vestige de sa puissance ou montre quelque signe de son assistance, comme cela s'est vu et se voit d'ordinaire dans les montagnes ou dans les déserts. Rome elle-même n'est-elle pas débitrice de sa grandeur au sang des martyrs, aux reliques des saints, à la sainteté de ses lieux et à son autorité suprême sur les matières bénéficiales et sacrées¹³⁹ ? Ne serait-elle point que désert et solitude si la sainteté des lieux n'y attirait des gens innombrables depuis les parties les plus reculées de la Terre, si le siège apostolique et le pouvoir des Clefs n'y faisaient accourir la multitude démesurée des hommes qui en ont besoin ? Milan, cette ville si importante, attestera à jamais quelle splendeur et quel accroissement elle reçut de la piété et de la religion du grand cardinal Borromée¹⁴⁰ : les princes venaient des confins les plus reculés du Septentrion pour lui rendre visite, les évêques accourraient de partout pour prendre conseil de lui, les clercs et les religieux de toutes nations considéraient Milan comme leur patrie, la maison de ce saint homme¹⁴¹ comme un port, sa libéralité comme un soutien, sa vie comme le miroir le plus limpide de la discipline ecclésiastique. Il serait long de dire avec quelle splendeur il célébrait chaque année les synodes diocésains et avec quelle magnificence, tous les trois ans, les synodes provinciaux, combien d'églises nouvelles il édifa et combien d'anciennes il renouvela, combien il en décora, combien il en embellit, combien de congrégations d'hommes et de femmes il fonda, combien il institua de collèges bien ordonnés pour les jeunes gens et de séminaires pour les clercs, combien d'académies il rétablit et combien il en fonda pour le

bénéfice incommensurable des peuples, combien de mesures il prit afin d'entretenir les arts et les artisans. Et je n'en finirais jamais de conter toutes les façons grâce auxquelles, en développant le culte divin et la religion, il agrandissait aussi la ville et doublait le nombre des habitants de Milan.

[5] Des universités¹⁴²

Pour attirer les gens, surtout les plus jeunes, à la ville (puisque c'est de sa grandeur que nous parlons), la commodité des universités n'est pas sans grande efficacité. En effet, puisqu'il est deux façons, pour les personnes d'entendement et de valeur, de se hisser à un certain degré d'honneur et de réputation, l'une par les armes et l'autre par les livres, on recherche celle-là sur le champ de bataille, avec la lance et l'épée, et celle-ci dans les académies, avec les livres et la plume. Et parce que les hommes s'ébranlent surtout pour l'honneur ou pour l'utile, et qu'il est des sciences qui apportent à l'homme, pour certaines, de très sûres richesses, pour d'autres, de très hautes dignités, il n'est pas de peu d'importance qu'il y ait dans notre ville une académie, ou une université, et qu'elle soit telle que les jeunes gens désireux d'apprendre la vertu et la doctrine aient l'occasion d'aller là plutôt qu'ailleurs. Et ils auront cette occasion s'ils peuvent jouir non seulement de la commodité des écoles et des maîtres, mais encore de l'immunité et des priviléges qui conviennent, par lesquels leur sera concédée non point l'impunité et la licence de verser dans tous les vices, mais une honnête liberté, afin de pouvoir plus commodément et plus joyeusement se consacrer à leurs études. En effet – comme les études ne vont pas sans grande peine ni tourment de l'esprit et du corps, ce pourquoi les Anciens appellèrent la déesse des sciences Minerve, puisque la peine de la spéculation amoindrit les forces et les nerfs¹⁴³, et un corps affligé afflige aussi l'esprit et fait naître mélancolie et tristesse – il est en vérité raisonnable que l'on concède aux écoliers toutes les libertés décentes, afin qu'ils soient contents et joyeux, et non cette dissipation dont les académies d'Italie sont emplies. Les plumes y sont changées en

poignards, les encriers en flasques d'arquebuses, les disputes en rixes sanglantes, les écoles en lices et les écoliers en spadassins. L'honnêteté y est raillée et la pudeur tenue à déshonneur, si bien qu'un jeune homme qui veut bien faire ne fait pas peu en ne se perdant pas. Mais laissons là les querelles. Aucune académie ne peut fleurir là où ne sont point bannis le jeu et les armes. Afin que les écoliers de l'université de Paris, qui étaient alors en nombre infini, aient la commodité de prendre l'air et de se divertir honnêtement, François I^{er}, roi de France, leur attribua un grand pré, jouxtant la ville et le fleuve¹⁴⁴, où ils pussent, sans être dérangés, se distraire à leur façon : ils y pratiquent la lutte, les jeux de barrière, le jeu de balle, de ballon, de mail, le saut, la course, avec une telle allégresse, que ceux qui les regardent ne s'en délectent pas moins qu'eux-mêmes ; et cependant, cessent le fracas des armes et les jeux de cartes et de dés. Pour les raisons susdites, il importe beaucoup que dans les villes où tu¹⁴⁵ veux fonder une université l'air soit salubre et le site gai et charmant et qu'il y ait des rivières, des sources et des bois, car ce sont là choses qui d'elles-mêmes sont propres, sans aucun doute, à charmer les étudiants. Telles étaient, aux temps antiques, Athènes et Rhodes, où par excellence fleurirent les sciences. Galeazzo Visconti fut le premier qui, désirant au plus haut point illustrer et peupler Pavie, ne se contenta pas de ces attraits et interdit à ses sujets, sous peine de graves sanctions, d'aller ailleurs à l'université¹⁴⁶, ce qu'ont imité par la suite certains princes d'Italie¹⁴⁷. Mais ce sont là des moyens pleins de défiance. Les façons honorables et magnanimes de retenir ses vassaux dans son pays et d'y attirer aussi les étrangers consistent à leur donner la commodité d'honnêtes passe-temps, à leur garantir abondance de victuailles, à conserver leurs priviléges, à leur donner l'occasion de se faire honneur dans les exercices littéraires, à prendre en considération les beaux entendements et à instituer pour eux des récompenses, et surtout à faire venir des docteurs célèbres et réputés, à l'école desquels le grand Pompée ne dédaigna pas de se rendre, comme lorsqu'il alla dans les écoles de Rhodes après avoir vaincu tout l'Orient¹⁴⁸. Pour une cause plus haute, Sigismond, roi de Pologne¹⁴⁹, interdit à ses

vassaux d'aller à l'université hors de son royaume, et le Roi Catholique a fait de même il y a quelques années¹⁵⁰, et c'était afin que les sujets ne fussent point infectés par les hérésies qui commençaient à se développer au temps du roi Sigismond et qui sont au plus haut, de notre temps, dans toutes les provinces septentrionales.

[6] Des tribunaux de justice

Notre vie, notre honneur et nos richesses sont entre les mains des juges. En effet, l'amour¹⁵¹ et la charité faisant partout défaut, la violence et la cupidité des hommes mauvais ne cessant de croître, si les juges ne nous en défendent pas, nos affaires se porteront mal. Pour cette raison, les villes où sont les audiences royales, les sénats, les parlements¹⁵² ou d'autres sortes de tribunaux suprêmes, sont nécessairement peuplées, aussi bien par le concours de tous ceux qui savent avoir besoin de justice, qu'en raison du maniement même du droit, qui ne peut être administré sans beaucoup de gens, présidents, sénateurs, avocats, procureurs, solliciteurs, notaires et autres semblables. Et, ce qui importe plus encore, aujourd'hui la justice ne peut être rendue sans l'intervention d'argent comptant. Or rien n'est plus efficace, pour faire courir les gens, que le cours de l'argent¹⁵³ : l'aimant n'a pas autant de force pour attirer le fer à soi que n'en a l'or pour diriger ici ou là les yeux et les esprits des hommes, pour la bonne raison que l'or contient virtuellement toute grandeur, toute commodité, tout bien terrestre, et l'on peut dire que celui qui a de l'argent a tout ce qu'il est possible d'obtenir de ce monde. Or, du fait de la profusion d'argent que comporte l'administration de la justice, les villes métropolitaines se réservent au moins les causes les plus graves et les appels, lorsqu'elles ne peuvent avoir l'administration totale des causes civiles et criminelles. Cela est certes fait par raison d'État (dont l'un des membres principaux est l'autorité judiciaire, au moyen de laquelle on est maître de la vie et de l'avoir des sujets)¹⁵⁴ mais aussi au regard de l'utilité que nous avons évoquée. Ceci vaut partout, mais plus encore

là où l'on procède en matière judiciaire selon l'usage commun des lois romaines¹⁵⁵, parce que cette forme est plus longue et a besoin de plus de ministres¹⁵⁶ que les autres. En Angleterre, en Écosse et, plus qu'ailleurs, en Turquie, où l'on fait droit de façon sommaire et presque au pied levé, il ne sert pas à grand chose, pour agrandir une ville, que l'on y applique le droit¹⁵⁷. En effet, c'est à la fin d'un repas, avec force témoins, que les litiges y seront décidés et les causes les plus graves portées à leur terme ; n'ont point cours là-bas tous ces délais et prorogations, instruments et procès, officiers et intermédiaires : on en vient en quelques coups jusqu'à mi-lame¹⁵⁸, si bien que le temps, la dépense et le nombre des personnes sont inférieurs, et de très loin, à ce que requièrent les lois romaines. Je ne veux point dire, toutefois, qu'il faille pour autant renvoyer les sentences et éterniser les litiges : sans aucun doute sont-ils déjà bien trop longs, et le retard dans l'exécution de la justice, lorsqu'il n'est pas justifié par le soin et l'attention à ne pas commettre d'erreur, n'est pas sans provoquer quelque injustice. Il sera donc fort important pour notre ville que l'on y applique le droit et qu'elle ait un tribunal suprême.

[7] De l'industrie¹⁵⁹

Mais il n'est rien qui importe davantage, pour accroître une ville et pour qu'elle ait un grand nombre d'habitants et soit opulente en tout, que l'industrie des hommes et la multitude des arts¹⁶⁰, dont certains sont nécessaires, d'autres commodes pour la vie civile, d'autres désirés pour le faste et l'ornement, d'autres pour le raffinement et la distraction des oisifs. Il en résulte un afflux d'argent et de personnes qui travaillent, ou qui font négoce de ce qui est travaillé, qui distribuent des matériaux aux travailleurs, achètent, vendent, transportent d'un lieu à l'autre les fruits de l'ingéniosité et de l'artificieuse main de l'homme. Sélim I^{er}, empereur des Turcs¹⁶¹, afin de peupler et d'ennoblir Constantinople, fit venir quelques milliers d'excellents artisans, de la ville royale de Tauris¹⁶² d'abord, du grand Caire ensuite. Les Polonais ne s'y trompèrent point, lorsqu'ils

élurent Henri, duc d'Anjou, au trône royal¹⁶³; ils voulurent en effet, entre autres choses, qu'il amène avec lui en Pologne, cent familles d'artisans. Et parce que l'art rivalise avec la nature, certains me demanderont laquelle de ces deux choses importe le plus pour agrandir et peupler un lieu, de la fécondité du terrain ou de l'industrie de l'homme. C'est l'industrie, indubitablement, d'abord parce que les choses produites par l'artificieuse main de l'homme sont bien plus nombreuses et de plus grand prix que les choses nées de la nature, car la nature fournit la matière et le sujet, mais la subtilité et l'art des hommes créent l'inénarrable variété des formes. La laine est le fruit simple et brut de la nature : avec elle, combien de belles choses, si variées et multiformes, l'art ne fabrique-t-il pas ! Combien sont nombreux et variés les gains qu'en tire l'industrie de ceux qui la cardent, l'ourdisSENT, la filent, la tissent, la teignent, la coupent et la cousent, lui donnent forme de mille manières et la transportent d'un lieu à un autre ! La soie est le simple fruit de la nature ; avec elle, quelle variété de tissus splendides l'art ne forme-t-il pas ! Il fait que l'excrément d'un ver très vil est estimé par les princes, apprécié par les reines, et qu'en définitive tous veulent s'honorer d'en porter. De surcroît, l'industrie fait vivre un plus grand nombre de gens que les revenus de la terre, ce dont font foi bien des villes en Italie, et surtout Florence, Gênes et Venise¹⁶⁴, dont il n'y a pas lieu de dire la grandeur et la magnificence ; et les seuls métiers de la soie et de la laine y font vivre presque deux tiers des habitants¹⁶⁵. Mais qui ne le voit dans toutes les matières ? Les revenus que l'on tire des mines de fer ne sont pas très importants, mais les profits que l'on tire du travail et du trafic de ce même fer font vivre une infinité de personnes qui l'extraient, le purifient, le fondent, le vendent en gros et au détail, en fabriquent des machines de guerre, des armes de défense et d'attaque, d'innombrables outils pour l'agriculture, l'architecture et toutes sortes d'arts, pour répondre aux besoins quotidiens et aux innombrables nécessités de la vie, qui n'a pas moins besoin de fer que de pain. De la sorte, qui comparerait les rentes que les propriétaires tirent des mines de fer et le profit qu'en retirent, grâce à leur industrie, les artisans et les

marchands, qui enrichissent ainsi incroyablement les princes par le biais de l'octroi, trouverait que l'industrie dépasse la nature, et de très loin. Il suffit de comparer le marbre aux statues, aux colosses, aux colonnes, aux frises et à l'infinité d'autres œuvres qu'il permet de faire. Il suffit de comparer le bois aux galères, galions, nef et autres vaisseaux dans leur infinie variété, de guerre, de transport, de loisir, ainsi qu'aux statues, aux meubles de maison et aux autres choses sans nombre que l'on fabrique avec le rabot, le ciseau et le tour. Il suffit de comparer les couleurs aux peintures, et le prix des unes à la valeur des autres, pour comprendre que le travail vaut bien plus que le matériau (Zeuxis, excellent peintre, donnait ses œuvres pour rien, parce qu'avec noblesse, il disait à qui voulait les acheter qu'elles n'avaient pas de prix¹⁶⁶), et que beaucoup plus de gens vivent au moyen des arts que grâce au bénéfice immédiat qu'ils tirent de la nature. La force de l'industrie est si grande qu'il n'est mine d'argent ou d'or en Nouvelle-Espagne et au Pérou qui puisse l'égaler, et le produit de l'octroi sur les marchandises à Milan rapporte plus au Roi Catholique que les mines de Potosí ou de Jalisco¹⁶⁷. L'Italie est une province dans laquelle il n'est aucune mine importante, ni d'or, ni d'argent, et la France n'en a pas davantage ; et néanmoins, l'une et l'autre abondent de monnaie et de trésors grâce à l'industrie. La Flandre non plus n'a pas de veines de métaux et, néanmoins, tant qu'elle a été en paix, on y a fabriqué des ouvrages admirables, multiples et variés avec un art et une dextérité inestimables, et elle n'a rien eu à envier aux mines de Hongrie ou de Transylvanie ; et il n'y avait aucun pays d'Europe qui fût plus splendide, plus opulent, plus peuplé, ni aucune partie de l'Europe ni du monde où il y eût autant de villes, et si grandes, si fréquentées par les étrangers. C'est donc à juste titre que les incomparables trésors qu'en retirait l'empereur Charles Quint avaient valu à ce pays d'être appelé « les Indes de Sa Majesté ». La nature introduit dans la matière première ses formes et l'industrie humaine fabrique sans fin sur le composé naturel des formes artificielles, puisque la nature est à l'artisan ce que la matière première est à l'agent naturel¹⁶⁸.

Le prince doit donc, s'il veut rendre sa ville populeuse, y introduire toutes sortes d'industries et d'arts¹⁶⁹, ce qu'il fera en y amenant d'excellents artisans venus d'autres pays, en les y établissant à demeure et en leur donnant les commodités qui conviennent; en tenant compte des beaux entendements, en appréciant les inventions et les ouvrages qui ont quelque chose de singulier ou de rare, en récompensant la perfection et l'excellence. Mais il est surtout nécessaire qu'il ne permette pas que l'on emporte hors de son État les matières crues, telles que la laine, la soie, les bois, les métaux ou autres choses semblables, parce qu'avec les matières, s'en vont aussi les artisans. Il est plus juste et plus utile que les artisans viennent là où est la matière, plutôt que de porter la matière là où sont les artisans¹⁷⁰. Beaucoup plus de gens vivent du négoce de la matière travaillée que de la matière simple; et les revenus des princes sont rendus plus élevés, et de loin, quand ils font sortir des ouvrages plutôt que des matières, comme par exemple des velours plutôt que de la soie, des serges plutôt que de la laine, des toiles plutôt que du lin, des cordes plutôt que du chanvre. Les rois de France et d'Angleterre, qui s'en sont avisés ces dernières années, ont interdit de faire sortir les laines hors de leurs États, ce que par la suite a fait aussi le Roi Catholique. Mais ces ordres n'ont pu être entièrement observés d'emblée, parce que ces provinces abondaient d'une quantité incroyable de laines de très grande finesse, et qu'il n'y avait pas assez d'artisans capables de les travailler toutes; bien que les princes susdits eussent fait sans doute cela parce que le profit et l'octroi que l'on tire des draps de laine sont bien plus élevés que ce que l'on tire des laines brutes, néanmoins la chose vaut aussi pour peupler le pays. En effet, beaucoup plus de gens vivent des laines travaillées que des laines brutes, ce qui fait la richesse et la grandeur du roi. Parce que c'est la multitude des gens qui rend fertile le terrain et qui, par la main et par l'art, donne mille formes à la matière naturelle.

[8] De l'immunité

Les peuples sont, en ce siècle, si lourdement imposés par les princes, qui y sont poussés partie par cupidité, partie par nécessité, qu'ils se rendent avec grande avidité en tout lieu où se dévoile à eux le moindre espoir d'immunité ou de franchise ; ce dont les foires font foi, grâce à un très grand concours de marchands et de peuples, et ce pour nulle autre raison qu'elles sont libres et franches de gabelles et d'impôts. De notre temps, dans la ville royale de Naples le nombre d'édifices et d'habitants a crû très notablement, du fait des exemptions et des franchises qui ont été concédées à ses habitants ; et elle se serait accrue encore plus si le Roi Catholique n'avait sévèrement interdit de construire davantage, à cause des doléances et des protestations des barons dont les terres se dépeuplaient, ou pour toute autre raison¹⁷¹. Les villes de Flandre ont été les plus mercantiles et les plus peuplées d'Europe. Si tu¹⁷² en recherches la cause, tu trouveras, entre autres choses, qu'il y a eu la franchise de gabelle ; en effet, pour les marchandises qui y entraient et en sortaient (et il y entrait et en sortait une quantité infinie), on ne payait presque rien. Et puis tous ceux qui ont édifié de nouvelles villes ont nécessairement concédé, pour que les gens s'y rendent, de très amples immunités et priviléges, tout du moins aux premiers habitants ; et c'est aussi ce qu'ont fait ceux qui ont restauré les villes désolées par la peste, consumées par la guerre ou affligées par quelque autre fléau de Dieu. La peste que Boccace évoqua et qui affligea tant l'Italie pendant trois ans¹⁷³ fut si cruelle, qu'entre mars et juillet elle ravit au monde près de cent mille âmes à Florence¹⁷⁴ ; elle en tua autant à Venise, qu'elle rendit presque déserte¹⁷⁵, si bien qu'afin de la repeupler les Seigneurs vénitiens publièrent un ban proclamant que la citoyenneté serait attribuée à tous ceux qui viendraient s'y installer avec leurs familles durant deux ans¹⁷⁶ ; et ces mêmes Seigneurs se sont plus d'une fois délivré d'un besoin extrême de vivres en promettant la franchise à ceux qui en apporteraient.

[9] Avoir en sa possession¹⁷⁷ quelque marchandise d'importance

Il sera aussi fort profitable, pour attirer les gens dans notre ville, qu'elle ait en main quelque marchandise considérable. Ce qui peut advenir grâce aux bienfaits de la terre lorsqu'elle la fait naître uniquement, principalement ou excellemment en ce lieu : uniquement, comme les girofles aux Moluques, l'encens en Sabée¹⁷⁸, le baume en Palestine ou ailleurs encore ; principalement, comme le poivre à Calicut ou la cannelle à Ceylan ; excellemment, comme le sel à Chypre, le sucre à Madère, les laines dans certaines villes d'Espagne et d'Angleterre. L'excellence concerne aussi le travail des artisans lorsque, en raison de la qualité des eaux, de la dextérité des habitants, d'un secret occulte ou d'une autre cause semblable, il est mieux réussi en un lieu qu'en un autre, comme les armes à Damas et à Chiraz, les tapisseries à Arras, les étoffes de laine à Florence, les velours à Gênes, les brocarts à Milan, les écarlates à Venise. À ce propos, je ne veux pas omettre de dire qu'en Chine, les arts, pour la plupart, sont excellents entre tous, pour maintes raisons, mais singulièrement parce que les enfants sont obligés de faire le métier de leur père ; ainsi, leur esprit étant comme orienté dès la naissance vers l'art paternel, leur père ne leur cachant rien et délivrant son enseignement avec la plus grande affection, avec assiduité, diligence et sollicitude, leurs travaux parviennent au plus haut degré de la beauté et de la perfection qui puisse être désiré, comme on peut le voir dans ces quelques ouvrages que l'on porte de Chine aux Philippines, des Philippines au Mexique et du Mexique à Séville. Mais revenons à notre propos.

Certaines villes sont maîtresses de quelque commerce, non parce que la marchandise naîtrait dans leur campagne ou serait travaillée par leurs habitants, mais parce qu'elles ont la seigneurie soit sur un pays soit sur une mer proche : la seigneurie sur un pays, comme Séville où aboutissent les infinies richesses de la Nouvelle-Espagne et du Pérou ; la seigneurie sur une mer, comme Lisbonne qui par cette voie attire et le poivre de Cochin, et la cannelle de Ceylan, et les autres richesses

de l'Inde, qui ne peuvent être apportées sur des navires que par les Portugais ou avec un sauf-conduit de ces derniers. De façon semblable, il y a quatre-vingt-dix ans, Venise avait la maîtrise presque entière des épices ; en effet, avant que les Portugais n'occupent l'Inde, elles étaient transportées jusqu'à Suez par la mer Rouge, puis jusqu'au Caire à dos de chameau, et enfin sur le Nil jusqu'à la grande Alexandrie ; là, elles étaient achetées par les Vénitiens, qui y envoyoyaient leurs grandes galères, puis les distribuaient dans presque toute l'Europe, en tirant un incroyable revenu. À présent, presque tout ce commerce s'est tourné vers Lisbonne où, par une nouvelle route, les épices ôtées des mains des Maures et des Turcs sont chaque année transportées par les Portugais, puis vendues aux Espagnols, aux Français, aux Anglais et à tout le Septentrion. Ce commerce des Indes est d'une telle importance qu'à lui seul il suffit à enrichir le Portugal et fait qu'il est opulent en toute chose.

D'autres villes ont la maîtrise presque entière des marchandises et du commerce du fait de la commodité de leur site pour maintes nations, à qui elles servent d'entrepôts et de magasins, comme Malacca et Ormuz en Orient, Alexandrie, Constantinople, Messine et Gênes en Méditerranée, Anvers, Amsterdam, Dantzig et Narva sur l'océan Septentrional, Francfort et Nuremberg en Allemagne. Nombreux sont les grands marchands qui installent leurs entrepôts dans ces villes, où les peuples voisins vont se pourvoir de ce dont ils ont besoin, attirés par la commodité du transport. Et celle-ci consiste en des ports de grande taille et sûrs, en des golfes et des baies propices, en des fleuves navigables qui pénètrent au sein des villes ou s'écoulent à proximité, en des lacs et des canaux, que nous appelons aussi *navigli*¹⁷⁹, en des routes planes et sûres. Et à propos des routes, il ne faut pas omettre de dire que les rois de Cuzco (les Incas, comme on les appelle dans leur langue) construisirent à force de temps deux routes longues de deux mille milles¹⁸⁰, si amènes et si commodes, si planes et si droites qu'elles ne le cèdent en rien à la grandeur romaine. On voit, là-bas, de fort abruptes montagnes aplaniées, de très profondes vallées comblées, d'effrayantes roches

taillées ; des arbres, plantés en rangs de chaque côté de la route, offrent aux voyageurs le soulagement de leur ombrage et la délectation inénarrable du gazouillement des oiseaux qui jamais ne viennent à manquer. On y trouve à volonté des logis abondant de tout ce qui est nécessaire, des palais haut perchés qui, pour ainsi dire, rivalisent de splendeurs en en faisant un joyeux étalage, des villas délectables, des contrées amènes, et mille autres grâces qui repaissent les yeux par leur variété et émerveillent l'esprit par l'infinité de ce que fait, pour partie, la nature, pour partie, l'industrie des hommes.

Mais, pour revenir à notre propos, il sera très profitable que le prince connaisse la commodité naturelle du site, et que par l'art il l'augmente de façon judicieuse, par exemple en rendant un port plus sûr grâce à des môle, en facilitant le chargement et le déchargement des marchandises, en assurant la mer contre les corsaires, en rendant les rivières navigables, en bâtissant des magasins opportuns pouvant contenir toutes choses en grandes quantités, en restaurant et en réparant les routes, aussi bien en plaine qu'en montagne. En cela, les rois de Chine méritent tous les éloges, car au prix d'incroyables dépenses ils ont pavé toutes les routes de ce très illustre royaume, érigé des ponts de pierre au dessus de fleuves immenses, taillé des montagnes incroyablement élevées et escarpées, recouvert les plaines de pierres brutes de sorte que l'on s'y déplace aisément à pied et à cheval l'hiver comme l'été, et que l'on y transporte facilement les marchandises sur des charrettes et des bêtes de somme. Et en ce domaine, indubitablement, les princes italiens faillissent grandement, car en leurs pays, l'hiver, les chevaux se noient dans la boue et les charrettes s'y enfoncent, ce qui rend le transport de toutes choses fort malaisé, tant et si bien qu'un voyage que l'on pourrait effectuer en un jour se fait à grand peine en trois jours ou plus ; et les routes ne sont pas moins impraticables en maintes parties de France, comme en Poitou, en Saintonge, en Beauce, en Bourgogne. Mais ce n'est pas ici le lieu de censurer ces provinces si illustres, passons donc outre.

[10] De la seigneurie¹⁸¹

C'est chose très importante, pour rendre grand un lieu, que la seigneurie. En effet, elle est porteuse de dépendance ; et la dépendance, d'un concours de gens ; et le concours de gens, de la grandeur. Dans les villes qui ont sur les autres droits de seigneurs et de princes¹⁸², sont réunies, grâce aux différents arts, les richesses publiques et les fortunes privées. C'est là qu'affluent les ambassadeurs des princes et les représentants des communes, là que sont examinées les causes criminelles et civiles les plus importantes, là que sont renvoyés les appels, là que sont traités par des hommes qualifiés les affaires et les négocios des communes ou des grands personnages, là que les rentes de l'État sont amassées et dépensées, là que les premiers et les plus prospères parmi les citoyens des autres bourgs cherchent à s'implanter et à prendre pied. De toutes ces causes s'ensuit abondance d'argent, appât très efficace pour attirer les marchands et les faire accourir des pays les plus lointains, ainsi que toutes sortes d'artisans, de gens de labeur et de service. La ville croît ainsi, pas à pas, avec la magnificence des édifices, la multitude des hommes, l'opulence en tout ; et elle croît à proportion de la seigneurie, ce que démontrent toutes les villes qui ont ou qui ont eu quelque juridiction notable : Pise, Sienne, Gênes, Lucques, Florence, Brescia. Celle-ci possède une campagne¹⁸³ qui s'étend sur cent milles de long et quarante de large¹⁸⁴, contient, outre une plaine très fertile, de nombreuses vallées d'importance, maints bourgs et places dépassant les mille feux, et fait en tout près de trois cent quarante mille personnes. Telles sont en Allemagne de nombreuses villes franches et impériales, Nuremberg, Lubeck, Augsbourg ; telle était Gand en Flandre, qui réunissait cent mille combattants lorsque son grand gonfalon était déployé. Je ne dis rien ici de Sparte, de Carthage, d'Athènes, de Rome ou de Venise, dont la grandeur est allée croissante à la mesure de leur seigneurie ; tant et si bien que, pour ne parler que d'elles, Carthage, au faîte de sa grandeur, avait un pourtour de vingt-quatre milles¹⁸⁵, et Rome de cinquante¹⁸⁶ sans compter ses faubourgs, qui étaient immenses puisque d'un côté ils s'étendaient jusqu'à Ostie et que de l'autre ils allaient presque jusqu'à Otricoli¹⁸⁷, et

occupaient de toute part de très larges portions du pays. Mais passons outre, parce que ce chapitre concerne aussi tout ce qui se dira plus bas sur la résidence du prince.

[11] De la résidence de la noblesse

Parmi les raisons qui rendent d'ordinaire les villes d'Italie plus grandes que les villes de France ou d'autres parties de l'Europe, celle-ci n'est pas sans importance : en Italie les gentilshommes habitent dans les villes, et en France, dans leurs châteaux, qui sont, pour la plupart, des palais ceints de fossés remplis d'eau, pourvus de murailles et de tours qui suffisent à résister à un assaut soudain. Bien que les seigneurs italiens puissent aussi vivre magnifiquement dans leurs villas, comme on peut le voir dans les campagnes de Florence, de Venise et de Gênes, pleines d'édifices qui, tant par la noblesse des matériaux que par l'excellence de l'art, peuvent faire honneur non seulement à une ville mais à un royaume, néanmoins, en France, ces édifices sont partout plus seigneuriaux et plus habités qu'en Italie ; en effet, l'Italien partage ses dépenses et son attention entre la ville et la campagne, et les consacre plus à la première qu'à la seconde ; le Français, en revanche, use de tout son pouvoir à la campagne¹⁸⁸ et ne se préoccupe pour ainsi dire pas de la ville, et en toutes circonstances l'auberge lui suffit. Or, la résidence des nobles dans les villes rend celles-ci plus illustres et plus peuplées, non seulement parce que s'ajoutent les personnes qui forment leur suite, mais surtout parce qu'un baron dépense bien plus largement en ville, en raison de la concurrence et de l'émulation avec les personnes honorables qu'il voit et qui le voient continûment, qu'à la campagne, où il vit parmi les bêtes sauvages, converse avec les vilains et va vêtu de drap grossier ou de toile ; le nombre des édifices croît ensuite nécessairement et les arts se multiplient. Pour cette raison, afin d'ennoblir et d'agrandir sa ville royale de Cuzco, l'Inca du Pérou voulut non seulement que les caciques et ses barons y habitassent, mais il ordonna aussi que chacun d'eux y fabriquât son palais ; ceux-ci ayant tous rivalisé pour le

faire, cette ville s'accrut grandement en peu de temps. Certains ducs de Lombardie ont tenté de faire une chose semblable de notre temps¹⁸⁹. Le roi d'Arménie Tigrane, lorsqu'il édifia la grande Tigranocerte¹⁹⁰, força un grand nombre de gentilshommes et de personnes honorables et prospères à aller s'y établir avec tous leurs biens, et fit aussi promulguer que toutes les richesses qui n'y auraient pas été apportées fussent confisquées si on les retrouvait en un autre lieu. Et telle est la cause qui fit que Venise crû notablement, dès ses débuts, et en peu de temps. En effet, ceux qui, depuis les alentours, venaient se réfugier sur les îlots où elle est miraculeusement située, étaient des personnes nobles et riches, qui apportèrent toutes leurs possessions avec elles et purent s'adonner, grâce à ce golfe opportun, à la navigation et au commerce, devenant ainsi bien vite les maîtres des villes et des îles voisines ; et avec leurs richesses, ils ennoblirent facilement leur patrie de magnifiques édifices et de trésors inestimables, et ils l'ont enfin menée à la grandeur et à la puissance que l'on voit aujourd'hui et qui font notre admiration.

[12] De la résidence du prince

Pour des raisons identiques à celles que nous avons présentées dans notre chapitre consacré à la seigneurie, la résidence du prince, qui croît conformément à la grandeur de son empire¹⁹¹, est d'une infinie valeur pour magnifier et agrandir les villes. En effet, là où il réside, résident aussi les parlements, ou, si l'on préfère, les sénats, les tribunaux suprêmes de la justice, les conseils secrets et les conseils d'État ; c'est là qu'affluent toutes les affaires d'importance, tous les princes, tous les personnages de poids, les ambassadeurs des républiques et des rois et les représentants des villes sujettes ; c'est là que se disputent offices et honneurs tous ceux qui y aspirent, là que sont apportées les rentes de l'État et là qu'elles sont distribuées, ce que l'on peut aisément comprendre à l'aide de presque toutes les villes importantes et renommées. Dans l'ancestral royaume d'Égypte, les princes installèrent leur siège pour partie à Thèbes, pour

partie à Memphis ; aussi ces deux villes atteignirent-elles une grandeur et une beauté considérables. En effet, Thèbes (qu'Homère, en poète, appelle la ville aux cent portes¹⁹²) mesurait, comme Diodore l'écrit, jusqu'à dix-sept milles de pourtour¹⁹³, était agrémentée de superbes édifices, tant publics que privés, et regorgeait d'habitants ; Memphis était à peine plus petite. Dans les siècles suivants, les Ptolémées établirent leur siège à Alexandrie, ce qui en accrut le nombre d'édifices, le peuple, la réputation et ses inestimables richesses ; et les deux autres villes¹⁹⁴ furent presque entièrement désertées, après avoir été considérablement réduites à cause de la ruine du royaume, sous les Chaldéens d'abord puis sous les Perses. Par la suite, les sultans abandonnèrent Alexandrie et s'installèrent au Caire, qui, de ce fait, devint en quelques siècles si peuplé qu'on en vint à l'appeler à bon droit le Grand Caire. Parce que les sultans estimaient ne pas être en sécurité, à cause de cette multitude innombrable, si par un coup du sort elle devait se soulever contre eux, ils divisèrent la ville au moyen de fossés remplis d'eau, larges et profonds, si bien qu'elle ressemblait moins à une ville unique qu'à l'assemblage de nombreux petits bourgs. Elle est à présent divisée en trois parties principales, que presque un mille sépare les unes des autres, appelées Boulaq, Vieux-Caire et Nouveau-Caire¹⁹⁵. On dit qu'elle compte seize mille ou (comme l'écrit l'Arioste) dix-huit mille grands quartiers¹⁹⁶, que l'on ferme la nuit par des portes en fer. Elle mesure bien huit milles de pourtour¹⁹⁷, à l'intérieur desquels se trouve une multitude infinie, car ces gens n'ont pas, pour se loger, autant d'espace ni autant de commodités que nous, et la plupart d'entre eux vivent à même la terre, entassés, comme agglutinés les uns aux autres. La peste n'abandonne presque jamais la ville, elle se fait lourdement sentir tous les sept ans et lorsqu'elle n'élimine pas plus de trois cent mille personnes, ce n'est qu'un jeu. Au temps des sultans, on estimait que la ville était saine lorsque n'y mourraient pas plus de mille personnes par jour. Mais nous en avons assez dit du Caire, aujourd'hui si célèbre par le monde : passons outre.

En Assyrie, les rois choisirent de résider à Ninive ; aussi avait-elle un pourtour de quatre cent quatre-vingts stades, à savoir soixante milles, et une

longueur de cent cinquante stades, comme l'écrit Diodore¹⁹⁸. Elle devait en outre avoir de très grands faubourgs, puisque les Écritures affirment que la grandeur de Ninive équivalait à trois jours de marche¹⁹⁹. Les rois chaldéens avaient leur résidence à Babylone ; le pourtour de cette ville mesurait quatre cent quatre-vingts stades, selon Hérodote²⁰⁰, ses murailles mesuraient cinquante coudées de largeur et plus de deux cents de hauteur²⁰¹ ; Aristote la voit plus grande encore, car l'on disait, écrit-il, que lorsque Babylone fut prise, une partie de la ville ne l'apprit qu'au bout de trois jours²⁰² ; elle avait cent portes, toutes en bronze ; elle avait une citadelle, ou plutôt une forteresse, dont le pourtour mesurait vingt stades²⁰³ ; son peuple était si nombreux qu'il eut assez de hardiesse pour livrer bataille face à Cyrus, le très puissant roi de Perse. Sémiramis construisit la ville, mais Nabuchodonosor l'agrandit incroyablement. Détruite ensuite durant le déferlement des Scythes et d'autres peuples de ces contrées, elle fut réédifiée par un certain Aboujafar²⁰⁴, calife des Sarrasins, qui dépensa pour ce faire dix-huit millions d'écus. Jove écrit qu'aujourd'hui encore elle est plus grande que Rome, si tu²⁰⁵ considères le pourtour de ses murs antiques, et qu'on y trouve des bois pour la chasse et des champs pour le labour, ainsi que des potagers et des jardins spacieux²⁰⁶. Les rois de Médie demeuraient à Ecbatane. Ceux de Perse à Persépolis, dont la grandeur ne peut être montrée que par des conjectures. De notre temps, les rois de Perse ont élu résidence à Tauris²⁰⁷, et de même que leur empire ne s'étend pas aussi loin qu'autrefois, de même en va-t-il de leur ville capitale. Elle a néanmoins un pourtour d'à peu près seize milles²⁰⁸, et certains disent même plus ; elle est très longue, a de nombreux jardins et n'a pas de murailles, chose commune à presque toutes les villes de Perse.

En Tartarie et en Asie orientale, en raison de la puissance de ces très grands princes, les villes sont plus vastes que dans le reste de l'univers. Les Tartares²⁰⁹ ont aujourd'hui deux grands empires : le premier est celui des Tartares moghols, l'autre celui des Cathayens. De notre temps, les Moghols ont incroyablement étendu leur seigneurie, car leur prince Mohammed²¹⁰, mécontent des anciennes frontières, occupa il y a quelques années tout

ce qui est compris entre le Gange et l'Indus. La ville royale des Moghols est Samarcande²¹¹, que le grand Tamerlan enrichit incroyablement grâce à ses rapines dans toute l'Asie où, tel une tempête effroyable ou une crue dévastatrice, il rasa les villes les plus anciennes et les plus nobles et s'empara de leurs richesses ; et, pour ne rien dire des autres, il soutira à la seule Damas huit mille chameaux chargés de butin et de meubles choisis. Cette ville a été d'une telle grandeur et d'une telle puissance que, dans certaines relations anciennes, on peut lire qu'elle comptait soixante mille cavaliers ; elle n'a plus aujourd'hui une telle grandeur ni une telle magnificence, en raison de l'affaiblissement de l'empire²¹² : de même qu'après la mort du grand Tamerlan il fut tout de suite divisé en plusieurs parties par ses fils, de même, de notre temps, il a été semblablement partagé entre les fils de Mohammed, qui avait il y a peu placé Cambay sous son joug.

Mais puisque j'ai fait mention de Cambay, il y a en ce royaume deux villes mémorables, l'une est Cambay²¹³, l'autre Chittor²¹⁴. Cambay est si grande qu'elle a donné son nom à la province. D'aucuns écrivent qu'elle contient cent cinquante mille feux, ce qui correspondrait – si, comme il est d'usage, on compte cinq personnes par feu – à un peu moins de huit cent mille habitants. D'autres disent qu'elle est beaucoup plus petite ; mais quoi qu'il en soit, c'est une ville très illustre, la capitale d'un royaume très riche et le siège d'un roi très puissant²¹⁵, qui, lors de sa campagne contre Mohammed, le roi des Moghols, dirigea cinq cent mille fantassins et cent cinquante mille cavaliers, dont trente mille étaient armés à la manière de nos hommes d'armes²¹⁶. Chittor, qui mesure douze milles de pourtour²¹⁷, est une ville si magnifique pour ses édifices, si belle pour ses rues, si pleine de délices, que peu d'autres l'égalent, et c'est pourquoi les peuples de ces régions l'appellent l'« ombrelle du ciel²¹⁸ ». Ce fut, de notre temps, la ville où résidait la reine Crementina, qui en fut dépouillée par la force en 1536, après qu'elle se fut rebellée contre le susdit roi de Cambay²¹⁹.

L'empereur des Tartares cathayens²²⁰ (appelé vulgairement le grand Khan du Cathay) tient son origine du grand Gengis²²¹ : sorti de la Scythie

asiatique, celui-ci est le premier qui illustra le nom des Tartares (il y a près de trois cents ans déjà), grâce à la grandeur de ses entreprises et à la valeur de ses armes, car il subjuga la Chine, fit d'une large partie de l'Inde une terre tributaire, dévasta la Perse, fit trembler l'Asie. Les successeurs de ce grand prince ont leur résidence à Cambalu²²², une ville aussi magnifique que grande ; en effet, on dit qu'elle a un pourtour de vingt-huit milles²²³, sans compter ses faubourgs, et que le commerce y est si important que chaque année, outre bien d'autres marchandises, on y introduit près de mille charretées de soie provenant de Chine ; ce qui nous permet de comprendre la grandeur de ses négocios, la richesse de ses marchandises, la variété de ses artisans, la multitude, la pompe, la magnificence, la délicatesse de ses habitants.

Entrons maintenant en Chine. Jamais royaume (je parle des royaumes unis et, pour ainsi dire, d'un seul tenant) ne fut plus grand, plus peuplé, plus riche ou plus opulent en tout, jamais royaume ne se maintint un plus grand nombre de siècles que la Chine ; de là vient que les villes où ses rois ont choisi de résider sont parmi les plus grandes qui aient jamais été au monde. Elles sont au nombre de trois, Suntien²²⁴, Nankin²²⁵ et Pékin²²⁶. Suntien est la plus ancienne (d'après ce que je peux comprendre) et la capitale d'une province qui s'appelle le Quinsai, qui est aussi le nom que l'on donne vulgairement à cette ville²²⁷. Mais l'on ne se trompe pas seulement en cela, mais beaucoup plus en disant que Quinsai veut dire « la ville du ciel », car c'est là le sens de Suntien, et non de Quinsai²²⁸. Elle est située presque à l'extrême de l'Orient, sur une très grande lagune²²⁹ créée par quatre fleuves royaux qui s'y jettent et dont le plus célèbre est appelé Pulisanghin²³⁰. Parsemée d'îlots, cette lagune est rendue extrêmement délectable par l'aménité du site, la fraîcheur de l'air, la perspective des édifices et la beauté des jardins ; ses rives sont tapissées de verdure et recouvertes d'arbres, baignées de ruisseaux limpides et de multiples fontaines, ornées de magnifiques palais ; l'embouchure est large de quatre lieues²³¹ dans sa plus grande étendue, mais ne dépasse pas deux lieues en certains endroits. La ville est située à vingt-huit milles²³² à peu près des

embouchures des fleuves, elle mesure environ cent milles de pourtour²³³ et possède de larges voies, et de terre et d'eau. Les voies de terre sont toutes pavées et ornées de très beaux bancs sur lesquels s'asseoir²³⁴. Les canaux les plus célèbres, qui sont peut-être une quinzaine, ont de superbes ponts, sous lesquels les bateaux peuvent passer toutes voiles dehors ; le canal principal, qui coupe la ville presque en son milieu, a une largeur d'à peu près un mille et possède jusqu'à quatre-vingts ponts, les plus beaux et les plus commodes qu'il soit donné de voir. Il serait trop long de rapporter ici tout ce qui peut être dit de cette ville : la grandeur de ses places, la magnificence de ses palais, la beauté de ses rues, la multitude innombrable de ses habitants, le concours infini de ses marchands, le nombre inestimable de ses vaisseaux, décorés d'ébène et d'ivoire, pour partie dorés et pour partie argentés, les richesses incomparables qui y entrent et en sortent continûment, et enfin les délices dont elle est si pleine qu'elle mérite bien le nom superbe de Suntien²³⁵ ; et pourtant, Pékin et Nankin sont plus grandes encore²³⁶. Celle-ci est si grande, qu'un homme à cheval, allant à l'amble, réussit à peine à la traverser en une journée de porte à porte, sans compter ses faubourgs ; on dit de l'autre qu'elle mesure soixante lieues de pourtour²³⁷.

Mais puisque nous avons fait mention de la Chine, il n'est pas hors de propos de célébrer la grandeur de quelques autres villes, suivant les relations qui en ont été données jusqu'à présent²³⁸. Les Portugais avouent ainsi que Canton²³⁹ (qui est la plus connue mais n'est pas au nombre des plus grandes), avec laquelle ils ont grand commerce depuis de nombreuses années²⁴⁰, est plus grande que Lisbonne, qui est pourtant la plus grande ville d'Europe après Constantinople et Paris. On dit que Suzhou²⁴¹ est trois fois plus grande que Séville, ce qui devrait lui donner un pourtour de dix-huit milles²⁴² puisque celui de Séville mesure six milles. On dit aussi que Hankou²⁴³ est encore plus grande. Changshu²⁴⁴, pourtant de taille médiocre, contiendrait soixante-dix mille feux, selon les Pères augustins qui la virent²⁴⁵. Et ces choses ne doivent pas être tenues pour incroyables : sans compter que Marco Polo en affirmait de plus grandes

encore, elles sont aujourd’hui rendues si manifestes, par les nouvelles²⁴⁶ qui continûment nous arrivent des personnes laïques et religieuses, et de toute la nation portugaise, que les nier serait se montrer stupide et vraiment peu judicieux. Mais pour le divertissement et la satisfaction des lecteurs, il ne me sera pas fait grief de rechercher par vives raisons²⁴⁷ ce qui fait de la Chine un pays si peuplé et rempli de villes si stupéfiantes.

Supposons donc que grâce à la faveur du ciel, ou à des influences stellaires occultes qui nous sont inconnues, ou pour toute autre raison encore, cette partie du monde qui, par rapport à nous, est située à l’orient²⁴⁸, possède, pour la production des choses, je ne sais quelle vertu supérieure aux autres. De ce fait, bien des choses excellentes naissent dans ces heureuses contrées, dont les autres sont en tout point privées. Il en est ainsi de la cannelle, de la noix de muscade, des clous de girofle, du poivre, du camphre, du santal, de l’encens, de l’aloès, de la noix d’Inde²⁴⁹ et d’autres choses semblables. Qui plus est, les choses communes au Levant et au Ponant sont universellement d’une bien plus grande perfection là-bas qu’ici²⁵⁰, comme en font foi les perles, l’or, les diamants, les émeraudes, la pierre de bézoard ; en effet, en comparaison, les perles du Ponant sont aux perles orientales ce que le plomb est à l’argent, ou presque, et semblablement, le bézoard qui vient de l’Inde est meilleur, et de très loin, que celui que l’on rapporte du Pérou. Or la Chine est la partie la plus orientale que l’on connaisse sur Terre, et jouit donc de toutes les perfections que l’on attribue à l’Orient. L’air, tout d’abord, chose plus que toute autre nécessaire à la vie, y est généralement tempéré, en raison du voisinage de la mer (qui, pour une large part, ceint cette province, la couve pour ainsi dire du regard, et par mille anses et golfes pénètre profondément à l’intérieur). En outre, le pays est généralement plat et d’une nature fort propice à la production de toutes sortes de choses délicates, non moins que de celles qui sont nécessaires à l’usage et au maintien de la vie. Les monts et les collines sont perpétuellement recouverts de toutes sortes d’arbres, sauvages ou fruitiers, la plaine de riz, d’orge, de froment, de légumineuses. En sus des espèces fruitières que nous connaissons, les

jardins fournissent des melons très savoureux, des prunes très délicates, des figues d'une grande perfection, des cédrats et des oranges aux formes variées et au goût excellent²⁵¹. Ils ont aussi une herbe dont ils tirent un jus délicat, qu'ils utilisent à la place du vin mais qui les laissent sains et exempts des maux que provoque chez nous l'usage immoderé du vin²⁵². Ils ont en abondance troupeaux et cheptels, oiseaux et gibier, laines et peaux précieuses, coton, lin et une quantité infinie de soie. Il y a là-bas d'excellentes mines d'or, d'argent et de fer. On y trouve des perles d'une grande finesse. Le sucre, le miel, la rhubarbe, le camphre, le cinabre²⁵³, la guède²⁵⁴, le musc, l'aloès, la squine²⁵⁵ y abondent, et les porcelaines ne sont point faites ailleurs. En outre, fleuves et cours d'eau de toutes sortes parcourent ces contrées pour la plus grande commodité de la navigation et de l'agriculture. Et l'eau n'est pas moins féconde de poissons que la terre ne l'est de fruits, car les rivières et la mer en procurent une quantité infinie. À cette grande fertilité de la terre et de l'eau s'ajoute la culture incroyable qui est faite de l'un et l'autre de ces éléments, permettant d'en extraire tout le possible. Cela procède de deux causes : d'une part, la multitude innombrable des habitants, car on estime qu'il y a en Chine plus de soixante millions d'âmes ; d'autre part, la diligence extrême dont usent autant les particuliers pour cultiver et faire fructifier leurs terrains que les magistrats pour interdire à quiconque de rester oisif et désœuvré, tant et si bien qu'il n'est pas un seul empan de terre qui ne soit très bien cultivé. Quant aux arts, il n'est pas nécessaire d'en parler : aucun pays n'en voit fleurir de telle variété ni de telle excellence, et ce pour deux raisons. La première, à laquelle nous avons déjà fait allusion, est que tout le monde est constraint de faire quelque chose, même les aveugles, même les manchots et les estropiés lorsqu'ils ne sont pas totalement impotents ; et les femmes, en vertu d'une loi du roi de Chine Vitei²⁵⁶, sont obligées de pratiquer l'art de leur père ou du moins (toutes nobles et grandes qu'elles soient) de se consacrer au maniement de la quenouille et de l'aiguille. L'autre raison est que les enfants doivent nécessairement apprendre le métier de leur père. De là provient que les artisans sont en nombre infini,

que les petits garçons et même les petites filles, à peine nés, savent déjà travailler, et que les arts sont portés à la plus haute perfection. Ils ne laissent rien se dégrader : des excréments des buffles, des bœufs et d'autres animaux ils nourrissent les poissons ; des os des chiens et d'autres bêtes ils font des sculptures, comme nous de l'ivoire ; des loques et des chiffons ils font du papier. Enfin, la profusion et la variété des fruits de la terre et de l'industrie des hommes sont telles qu'ils n'ont aucun besoin de ceux des autres, et qu'ils donnent aux pays étrangers une très grande quantité de ce qu'ils possèdent. Pour ne rien dire du reste, la quantité de soie que l'on extrait de Chine n'est pas croyable : chaque année on en extrait trois mille quintaux pour l'Inde portugaise, on en charge quinze navires pour les Philippines, on en porte des chargements inestimables au Japon, et on imagine bien la quantité de soie qui entre au Cathay, d'après ce que nous avons dit plus haut au sujet de ce qui chaque année est porté à Cambalu. Et ils vendent leurs ouvrages et leurs travaux à si bon marché (en raison de leur infinie multitude), que les négociants de la Nouvelle-Espagne en restent tout émerveillés lorsqu'ils vont les acheter aux îles Philippines (où ces Chinois trafiquent). Aussi le commerce des Philippines en devient-il plus dommageable qu'utile au Roi Catholique, car la bonté de ces denrées incite les peuples du Mexique à se procurer aux Philippines les marchandises qu'ils faisaient auparavant venir d'Espagne. Mais Sa Majesté n'a cure d'un tel dommage, qui désire, par cette voie, apprivoiser ces peuples plongés dans les effroyables ténèbres de l'idolâtrie et les conduire vers notre Sainte Foi, dans le giron de l'Église catholique. Les choses susdites font apparaître que la Chine a les moyens, pour partie grâce à la nature, pour partie grâce à l'industrie des hommes, de sustenter un peuple infini, et c'est ce qui fait qu'on est fondé à croire qu'elle est aussi peuplée qu'on le dit. Or, j'ajoute, pour ma part, qu'il en est nécessairement ainsi, pour deux raisons : la première est que le roi de Chine n'est pas autorisé à faire la guerre pour acquérir de nouveaux pays, mais uniquement pour défendre le sien, d'où il s'ensuit qu'il jouit d'une paix presque perpétuelle, et rien n'est plus fécond que la paix ; l'autre raison est qu'il n'est pas loisible

aux Chinois de sortir de leur pays sans l'autorisation des magistrats : ainsi, puisque le nombre des personnes s'accroît continûment et qu'elles ne sortent pas, il devient nécessairement incalculable et, en conséquence, les villes sont immenses, les bourgs infinis ; mieux, la Chine est presque tout entière une ville.

En vérité, nous autres Italiens nous sommes trop amis de nous-mêmes et sommes des admirateurs trop intéressés de ce qui est nôtre lorsque nous préférerons l'Italie et ses villes à tout le reste du monde. La figure de l'Italie, longue et étroite, et qui plus est divisée en son milieu par l'Apennin, ainsi que la rareté de ses fleuves navigables, ne permettent pas que puisse y trouver place une très grande ville. J'omets de dire que ses fleuves sont des rigoles, comparés au Gange, au Ménam, au Mékong²⁵⁷ et à d'autres encore, et que la mer Tyrrhénienne et l'Adriatique sont des ruisseaux au regard de l'Océan ; et par conséquent notre commerce est misérable en comparaison des marchés de Canton, de Malacca, de Calicut, d'Ormuz, de Lisbonne, de Séville et des autres villes situées sur l'Océan. Ajoutons aux choses susdites que l'hostilité qui nous oppose aux Mahométans nous prive presque entièrement du commerce de l'Afrique et d'une grande part du trafic du Levant. Enfin, les meilleurs morceaux de l'Italie, c'est-à-dire le royaume de Naples et le duché de Milan, sont soumis au Roi Catholique. Les autres États sont médiocres et médiocres aussi les villes capitales. Mais il est temps de revenir désormais à notre point de départ.

La résidence des princes a une telle efficacité et une telle force qu'à elle seule elle suffit à instituer des villes et à leur donner forme en un instant. En Éthiopie, écrit Francisco Álvarez²⁵⁸, aucun bourg ne dépasse mille six cents feux (bien que le pays soit immensément vaste), et rares sont ceux de cette grandeur. Cependant, leur roi (qu'ils appellent eux le Grand Négus et nous, faussement, le Prêtre Jean²⁵⁹), qui n'a pas de résidence fixe, donne à voir, par sa seule cour, une très grosse ville ; en effet, partout où il se trouve, il occupe le pays sur plusieurs milles avec une multitude innombrable de tentes et de pavillons. En Asie, les villes de quelque importance ont toutes été le siège de princes : Damas, Antioche, Angora²⁶⁰, Trébizonde,

Bursa²⁶¹, Jérusalem. Mais passons dans notre Europe. Le transfert du siège impérial diminua Rome et fit grande Constantinople, qui a maintenu sa grandeur et sa majesté grâce à la résidence du Grand Turc. Cette ville est dans le site le plus beau et le plus commode qui soit au monde : elle se trouve en Europe, mais n'est qu'à quatre cents pas de l'Asie ; elle exerce sa domination sur deux mers, le Pont-Euxin et la Propontide ; la première a un pourtour de deux mille sept cents milles²⁶², la seconde s'étire sur plus de deux cents milles²⁶³ et finit par déboucher sur l'Archipel²⁶⁴ ; le temps ne peut y être si troublé et agité qu'il empêche tout à fait la navigation et le transport des marchandises depuis l'une ou l'autre de ces deux mers jusqu'à cette ville très magnifique. Si elle possédait un grand fleuve royal et navigable, rien ne lui ferait défaut. Mesurant treize milles de pourtour²⁶⁵, elle contient à peu près sept cent mille personnes. Mais tous les trois ans, la peste y provoque un grand carnage et ne la quitte pour ainsi dire jamais. C'est chose digne de considération que de se demander d'où il vient que le mal susdit la frappe aussi manifestement tous les trois ans (comme il le fait au Caire tous les sept ans), telle une fièvre tierce, d'autant plus que cette ville est dans un site fort salubre. Mais renvoyons cette spéculation à un autre temps ou laissons-la à un plus grand entendement que le nôtre. Constantinople contient sept collines ; du côté du Levant, en bord de mer, se trouve le séraïl du Grand Seigneur, dont les murs ont trois milles de pourtour²⁶⁶ ; et l'arsenal comprend plus de cent trente arches. C'est enfin une ville qui, parmi toutes celles de l'Europe, mérite sans aucun doute le premier rang pour la beauté de son site, pour les avantages de son port, pour la commodité qu'offre la mer, pour la multitude des habitants, pour la grandeur de son commerce, pour la résidence du Turc ; car à elle seule, la cour de ce prince ne compte pas moins de trente mille personnes en armes, à pied ou à cheval²⁶⁷.

Parmi les royaumes de la Chrétienté (je parle de ceux qui sont unis et ne forment qu'un seul corps), le plus grand, le plus peuplé et le plus riche est la France ; en effet, elle compte vingt-sept mille paroisses (et je compte Paris comme une seule paroisse)²⁶⁸, repaît plus de quinze millions

d'âmes, et elle est rendue si fertile grâce aux bienfaits de la nature, si riche du fait de l'industrie des peuples, qu'elle n'a rien à envier à aucun autre pays. Depuis fort longtemps, c'est à Paris que les rois d'un si grand royaume ont élu résidence. De là vient que Paris est la plus grande ville de la Chrétienté : mesurant douze milles de pourtour²⁶⁹, elle contient à peu près quatre cent cinquante mille personnes²⁷⁰, et elle les repaît d'une telle profusion de victuailles, parmi lesquelles affluent tant de choses délicates et tant de bontés, que celui qui ne les a pas vues ne peut les imaginer²⁷¹. Les royaumes d'Angleterre, de Naples, de Portugal, de Bohême, le comté de Flandre et le duché de Milan sont des États qui ont une taille et une puissance presque équivalente. Presque équivalentes sont donc aussi les villes où les princes des pays susdits ont élu résidence : Londres, Naples, Lisbonne, Prague, Milan, Gand, qui ont plus ou moins cent soixante mille âmes chacune²⁷². Il est vrai que le commerce avec l'Éthiopie, l'Inde et le Brésil rend Lisbonne sensiblement plus grande que les autres ; et, du fait des révolutions des Pays-Bas²⁷³, il en va de même pour Londres²⁷⁴. En Espagne il n'est aucune ville d'une telle grandeur, en partie parce qu'elle a été jusqu'à présent divisée en petits royaumes ; et parce que le pays manque de fleuves et de voies d'eau, on ne peut transporter une telle quantité de victuailles en un lieu qu'elle puisse entretenir une quantité extraordinaire de gens. Aussi, les villes de plus grande réputation et magnificence sont celles où les rois et princes anciens ont eu leur siège : Barcelone, Saragosse, Valence, Cordoue, Tolède, Burgos, León, toutes villes honorables et fort populeuses, mais qui ne dépassent pas le deuxième rang des villes italiennes. Il faut ajouter encore Grenade, où les Maures ont régné durant fort longtemps, et qu'ils ont ornée d'un grand nombre de riches édifices ; elle se partage entre la montagne et la plaine ; sa partie montagneuse est composée de trois collines séparées les unes des autres ; elle abonde en eaux de toutes sortes, dont est irriguée une large partie de sa campagne très amène, si bien que celle-ci est mieux habitée et cultivée qu'aucune autre. Séville s'est grandement accrue depuis la découverte du Nouveau Monde, car c'est là que les flottes font escale, là qu'elles rapportent chaque

année un trésor si grand qu'on ne peut l'estimer ; elle mesure à peu près six milles de pourtour²⁷⁵ et compte plus de quatre-vingt mille habitants²⁷⁶ ; située sur la rive gauche du Bétis, ou plutôt du Guadalquivir²⁷⁷, elle est ornée de très belles églises et de palais magnifiques, et sa campagne est aussi fertile qu'amène. Valladolid ne fait pas partie des plus nobles villes d'Espagne, mais peut leur être comparée, car pendant fort longtemps le Roi Catholique en fit sa résidence²⁷⁸ ; comme Madrid aujourd'hui, qui s'est accrue et continue de s'accroître grâce à la cour du roi Philippe²⁷⁹, laquelle est d'une telle efficacité qu'elle a fait de Madrid, dont le pays n'est pas abondant, dont la campagne n'a rien d'amène et qui n'était qu'un village, l'un des lieux les plus peuplés²⁸⁰ d'Espagne. Cracovie et Vilnius sont les villes les plus peuplées des Polonais ; la raison en est que la première fut le siège des ducs de Pologne et la seconde celui des grands-ducs de Lituanie. L'empire des Moscovites possède trois villes très grandes : Vladimir²⁸¹, la grande Novgorod²⁸² et Moscou, car toutes trois ont été le siège de grands-ducés et la capitale de grandes seigneuries ; aujourd'hui Moscou est la plus célèbre, car c'est là que réside le grand-duc. D'une longueur atteignant peut-être cinq milles²⁸³, mais de moindre largeur, elle contient un très grand château qui sert de cour et de palais pour ce prince, lequel y tient, pour sa garde, peut-être vingt mille soldats²⁸⁴, et elle est si peuplée que certains la placent parmi les quatre villes de premier rang en Europe²⁸⁵, qui selon eux sont Moscou, Constantinople, Paris et Lisbonne. Dans les temps anciens, la plus grosse ville de Sicile fut Syracuse, qui était composée, comme l'écrit Cicéron²⁸⁶, de quatre parties séparées, dont l'on pouvait dire qu'il s'agissait de quatre villes de bonnes dimensions ; et la raison de sa grandeur était que les rois, ou les tyrans, y avaient élu résidence. Mais après que les Infidèles eurent submergé l'île et que le commerce avec l'Afrique en fut venu à manquer, le siège royal fut transféré à Palerme ; depuis, celle-ci n'a pas cessé de croître et l'autre de décliner. Palerme est de la taille des villes italiennes de deuxième rang, ornée de riches églises, de magnifiques palais, de diverses reliques et d'édifices construits par les Sarrasins ; mais deux choses modernes sont plus dignes

d'être rappelées : la première est une rue qui traverse la ville de bout en bout, et qui est si droite, si large, si longue et ornée de si beaux bâtiments qu'elle n'a pas, je crois, sa pareille en Italie²⁸⁷ ; la seconde est le môle, fruit d'une énorme dépense, qui procure au port de la ville une très forte capacité, et c'est là une construction digne de la magnanimité²⁸⁸ romaine²⁸⁹.

Mais que nous vaut d'aller vagabonder dans les autres parties du monde, pour démontrer ce qu'importent à la grandeur d'une ville la demeure et la résidence du prince ? Rome, capitale du monde²⁹⁰, ne ressemblerait-elle pas à un désert, plus qu'à une ville, si le Souverain Pontife n'y résidait pas, et s'il ne l'augmentait par la grandeur de sa cour où affluent les ambassadeurs, les prélat, les princes ? S'il ne la peuplait du nombre infini de ces personnes de toutes nations qui ont besoin de son autorité et de ses ministres ? S'il ne l'ornait, avec magnificence, d'édifices, d'aqueducs, de fontaines et de rues²⁹¹ ? Si pour tant d'illustres ouvrages, appartenant pour partie au culte divin, pour partie aux affaires civiles, il n'y dépensait une grande part des rentes de l'Église ? Et si enfin, grâce à tout cela, il n'y attirait et n'y retenait tant de marchands et de boutiquiers, d'artisans et d'ouvriers, et une telle multitude de gens de labeur et de service ?

Livre trois

[1]

Les antiques fondateurs des villes, considérant que les lois et la discipline civile ne peuvent être facilement conservées là où il y a grande multitude d'hommes, parce que la multitude engendre la confusion, fixèrent une limite au nombre des citoyens, au-delà de laquelle ils estimaient que l'ordre et la forme qu'ils désiraient donner à leur ville ne pouvaient plus être maintenus. Tels furent Lycurgue, Solon, Aristote²⁹². Mais les Romains, estimant que la puissance (sans laquelle une ville ne peut être longuement maintenue) consiste en grande partie dans la multitude des gens, firent tout pour agrandir et peupler leur patrie, comme nous l'avons montré plus haut²⁹³, et comme nous le montrons plus amplement dans nos livres de la raison d'État²⁹⁴. Si le monde se gouvernait selon le droit²⁹⁵ et si chacun se contentait de ce qui lui appartient légitimement, le jugement des antiques législateurs serait sans doute digne d'être adopté ; mais l'expérience, qui nous enseigne que la corruption de la nature humaine a fait prévaloir la force sur le droit et les armes sur les lois, nous enseigne aussi que l'avis des Romains doit être préféré à celui des Grecs²⁹⁶. D'autant plus que, comme nous pouvons le constater, les Athéniens et les Lacédémoniens (sans même parler des autres républiques de Grèce) furent menés à la ruine par une petite infortune et par la perte de mille sept cents citoyens, ou à peine plus. À l'inverse, les Romains vainquirent, tout en perdant dans la plupart de leurs guerres et de leurs entreprises : il est clair en effet que lors des guerres de Pyrrhus et des Carthaginois, de Numance, de Viriathe, de Sertorius²⁹⁷ et d'autres encore, les Romains moururent en nombre incomparablement plus grand que leurs ennemis. Mais ils prirent le dessus, malgré tout, du fait de leur multitude inépuisable :

grâce à elle, au moins autant qu'à leur vaillance, survivant aux déroutes, ils surpassaient leurs adversaires, pourtant courageux et farouches. Dans les livres précédents, nous avons montré par quels moyens on peut conduire une ville jusqu'au plus haut degré de grandeur que l'on puisse désirer. Si bien qu'il ne nous reste plus rien à dire concernant ce que nous nous étions proposé. À présent, non point parce que la matière le nécessite mais pour l'ornement de l'œuvre, nous considérerons :

[2] D'où il vient que les villes ne croissent pas à proportion

Que personne n'aille croire que les moyens susdits, ou d'autres encore que l'on pourrait trouver, puissent permettre qu'une ville croisse sans fin. Au vrai, c'est chose digne de considération que de savoir d'où il naît que les villes, une fois parvenues à un certain niveau de grandeur et de puissance, ne le dépassent plus, mais soit s'arrêtent à ce niveau, soit reviennent en arrière. Prenons Rome, par exemple. À ses débuts, lorsqu'elle fut fondée par Romulus, elle comptait, selon ce qu'écrivit Denys d'Halicarnasse, trois mille trois cents hommes aptes aux armes²⁹⁸. Romulus régna trente-sept ans, durant lesquels la ville s'accrut jusqu'à atteindre quarante-sept mille hommes d'épée. Sous Servius Tullius, quelque cent cinquante ans après la mort de Romulus, on recensa à Rome quatre-vingt mille personnes aptes aux armes²⁹⁹; peu à peu, on atteignit enfin la somme de quatre cent cinquante mille hommes³⁰⁰. Je demande donc : comment se fait-il que le peuple romain, de trois mille trois cents hommes de guerre, passa à quatre cent cinquante mille, et qu'une fois atteint les quatre cent cinquante mille il ne dépassa plus ce nombre ? Semblablement, il y a quatre cents ans, Milan et Venise avaient le même nombre d'habitants qu'aujourd'hui : d'où vient que la multiplication ne se poursuit pas ? D'aucuns répondent qu'il faut attribuer ce fait à la peste, aux guerres, aux disettes et à d'autres causes semblables ; mais ce n'est pas satisfaisant, parce qu'il y a toujours eu des pestes et que, dans les siècles passés, les guerres étaient bien plus fréquentes et plus sanglantes qu'en notre temps. Alors, en effet, en un

instant on en venait aux mains, on se défiait sur le champ de bataille, où en trois ou quatre heures mourraient plus de gens qu'il n'en meurt aujourd'hui en plusieurs années, car la guerre a quitté les champs pour les remparts et on y emploie beaucoup plus la pioche que l'épée³⁰¹. De plus, le monde a toujours connu les vicissitudes de l'abondance et de la pénurie, de la salubrité et de la peste, et il ne m'est point nécessaire d'alléguer des exemples à ce sujet, car les histoires en sont pleines. Or, si en dépit de tous ces accidents, des villes peu peuplées à leurs débuts atteignent un grand nombre d'habitants, pourquoi ne continuent-elles pas de croître à proportion ? D'aucuns disent que cela vient de ce que Dieu, modérateur de toutes choses, en dispose ainsi. Nul n'en doute ; mais puisque l'infinie sagesse de Dieu, dans l'administration et le gouvernement de la nature, adopte des causes secondes, je demande par quels moyens cette éternelle providence fait multiplier le petit nombre et fixe un terme au grand nombre³⁰². Or, pour répondre à la question proposée, disons que l'on peut aussi bien la poser pour tout le genre humain : en effet, s'étant multiplié à partir d'un homme et d'une femme, jusqu'à remplir, il y a déjà trois mille ans, les provinces de terre ferme ainsi que les îles de la mer, comment se fait-il que, depuis trois mille ans jusqu'à aujourd'hui, cette multiplication ne s'est pas poursuivie ?

Mais résolvons le doute pour les villes, car cela le résoudra aussi pour l'univers. Disons donc que l'augmentation des villes procède pour partie de la vertu génératrice des hommes, pour partie de la vertu nutritive de ces villes. La vertu génératrice reste, sans aucun doute, toujours la même, au moins depuis trois mille ans : en effet, les hommes sont aujourd'hui aussi aptes à la génération qu'ils l'étaient aux temps de David et de Moïse. C'est pourquoi, si ne se présentait aucun autre empêchement, la propagation des hommes augmenterait sans fin et la croissance des villes n'aurait pas de limite. Et si celle-ci ne se poursuit pas, il faut bien dire que cela procède d'un défaut de nourriture et de subsistance. Or, soit la nourriture provient de la campagne de notre ville, soit elle provient des autres pays ; et si la ville doit croître, il faut que les victuailles soient apportées de

loin. Pour faire en sorte que la nourriture nous arrive des pays lointains, il est nécessaire que la vertu attractive³⁰³ soit si grande qu'elle surpassé l'âpreté des lieux, la hauteur des montagnes, la profondeur des vallées, la rapidité des rivières, les périls de la mer, les embuscades des corsaires, l'instabilité des vents, la grandeur de la dépense, le mauvais état des routes, l'envie des voisins, la haine des ennemis, la concurrence des rivaux, la longueur du temps qu'il faut pour le transport, les disettes et les nécessités dans les lieux par lesquels on doit transporter toutes choses, les haines naturelles entre les nations, l'opposition des sectes à notre religion³⁰⁴, et d'autres choses semblables, qui vont croissant à mesure que croissent le peuple et les besoins de la ville ; elles deviennent enfin si nombreuses et si importantes, qu'elles surpassent toute forme de diligence et d'industrie humaine. Car comment les marchands pourront-ils jamais trouver leur compte à faire venir à Rome du blé de l'Inde ou du Cathay, par exemple ? Ou les Romains à attendre qu'il arrive de là-bas ? Et quand bien même les uns et les autres pourraient faire cela, qui pourra leur assurer que les récoltes seront toujours bonnes, que les peuples seront en paix, que les cols seront ouverts et les routes sûres ? Et quelle forme de transport trouverait-on pour que ceux qui transportent les victuailles puissent résister à la fatigue sur un si long trajet, jusqu'à Rome, et supporter la dépense ? Or, il suffit que l'on rencontre une des difficultés susdites, et une seule, pour que se disperse le peuple d'une ville qui a besoin d'aide, sujette à bien des accidents et à bien des hasards : disette, famine, guerre, interruption des négocios et des commerces, faillite de marchands ou toute autre chose de la sorte qui poussera les peuples (comme le fait l'hiver pour les hirondelles) à chercher un autre pays.

D'ordinaire la grandeur des villes s'arrête au niveau qui lui³⁰⁵ permet d'être conservée le plus commodément ; mais la grandeur qui dépend de causes lointaines et de moyens malaisés dure peu, car chacun recherche la commodité et l'aisance. Il s'ajoute aux choses susdites que les grandes villes sont, bien plus que les petites, sujettes aux disettes, parce qu'elles ont besoin d'une plus grande quantité de victuailles, et à la peste, parce que

la contagion les frappe plus facilement et y fait de plus grands carnages, et bien plus sujettes à toutes les difficultés dont nous avons parlé, parce qu'elles ont besoin de plus de choses. Aussi, bien que les hommes eussent autant d'aptitude à la génération lorsque la grandeur romaine était à son comble que lorsqu'elle était à son commencement, le peuple néanmoins ne se multiplia pas à proportion, parce que la vertu nutritive de la ville n'avait plus assez de force pour aller au-delà. En effet, au fil du temps, les habitants ne pouvant plus s'approvisionner commodément en victuailles, soit ils ne fondaient plus de foyer, soit, s'ils le faisaient, leurs enfants, par gêne ou par nécessité, n'aboutissaient à rien et cherchaient hors de la patrie un meilleur sort; voulant y remédier, les Romains choisissaient leurs citoyens les plus pauvres et les envoyoyaient dans les colonies, afin qu'ils se multipliasSENT, tels des arbres transplantés, grâce à une condition meilleure et à plus de commodités.

Pour la même raison, après avoir crû et atteint une certaine multitude, le genre humain n'est pas passé au-delà; et il y a plus de trois mille ans, le monde contenait autant d'hommes qu'à présent, parce que les fruits de la terre et la quantité des aliments ne permettent pas qu'il y en ait en plus grand nombre. Les hommes commencèrent à se propager en Mésopotamie, puis, leur nombre croissant de jour en jour, ils se répandirent ça et là; après avoir rempli la terre ferme, ils firent la traversée jusqu'aux îles de la mer³⁰⁶ et, depuis nos pays, arrivèrent petit à petit aux terres que nous appelons, nous, le Nouveau Monde³⁰⁷. Et il n'est chose pour laquelle on combatte avec plus de cruauté que la terre, la nourriture et la commodité de son habitation. Les Suèves se faisaient grande gloire de laisser déserts leurs confins sur plusieurs centaines de milles³⁰⁸. Au Nouveau Monde, les peuples de la Dominique et des îles avoisinantes partent chasser les hommes, comme nous les cerfs ou les lièvres, et ils se nourrissent de leur chair³⁰⁹; bien des peuples du Brésil font la même chose, surtout ceux que l'on appelle les Aymorés³¹⁰, qui démembrrent et dévorent encore vivants jeunes garçons et jeunes filles, ouvrent le ventre des femmes enceintes, en extraient les petits et, en présence des parents eux-mêmes, les mangent

rôtis sur la braise : choses horribles à voir comme à entendre. Les peuples de Guinée, en raison de leur pauvreté, vendent quotidiennement leurs propres enfants, pour un prix dérisoire, aux Maures, qui les conduisent en Barbarie, et aux Portugais, qui les emmènent dans leurs îles ou les vendent aux Castillans pour le Nouveau Monde. Les gens du Pegu³¹¹ font la même chose qui, pour presque rien, donnent leurs enfants à qui veut ; cela procède de leur misère et de leur impuissance à les élever et à les entretenir. Les Tartares et les Arabes vivent de rapine ; les Nasamons et les Cafres, peuples très barbares d'Éthiopie³¹², vivent des dépouilles des naufrages, comme l'ont éprouvé³¹³ plus d'une fois les Portugais. Il est bien connu, enfin, que les Gaulois, les Teutons, les Goths, les Huns, les Avars, les Tartares et divers autres peuples, ne pouvant vivre dans leur patrie à cause de leur infinie multitude, sont bien des fois sortis de leurs confins pour occuper le pays d'autrui en exterminant ses habitants ; aussi, en quelques siècles seulement, presque toutes les provinces d'Europe et d'Asie ont-elles été occupées par des peuples étrangers, partis de chez eux en raison de l'excessive multitude ou par désir de vivre plus commodément et dans une plus grande abondance. La multitude des voleurs et des assassins, d'où vient-elle si ce n'est de l'indigence³¹⁴ ? Les différends et les litiges, d'où procèdent-ils si ce n'est de l'étroitesse des confins ? Les bornes, les fossés, les haies et toutes les autres clôtures que l'on érige autour des propriétés, les gardiens des vignes et des champs de fruits mûrs, les portes des maisons, les mâtins que l'on y place, que veut dire tout cela, si ce n'est que le monde est contraint soit par la nécessité, soit par notre cupidité ? Et que dirons-nous des armes de tant de sortes et si cruelles ? Des guerres perpétuelles, sur mer comme sur terre, des forteresses en haut des cols, et que dire des murailles ? À toutes les causes susdites s'ajoutent encore la stérilité, les disettes, les influences malignes, les maladies contagieuses, les épidémies de peste, les tremblements de terre, les inondations – et par la mer et par les rivières – et tous les autres accidents de cet ordre qui, en détruisant tantôt une ville tantôt un royaume, tantôt un peuple tantôt un autre, empêchent le nombre des hommes de croître immodérément.

[3] Des causes qui conservent la grandeur des villes

Il ne reste plus qu'à veiller à conserver et maintenir notre ville, maintenant que nous l'avons conduite à la grandeur permise par la condition du site et les autres circonstances rappelées plus haut; ce à quoi servent la justice, la paix et l'abondance. Parce que la justice assure à chacun le sien; avec la paix, l'agriculture, le commerce et les arts sont florissants; avec l'abondance de la nourriture sont facilitées la subsistance et la vie, et rien ne rend le peuple plus joyeux que le pain à bon marché. Toutes ces choses, en définitive, qui causent la grandeur, sont aussi aptes à la conserver, parce que les causes de la production des choses et celles de leur conservation sont identiques.

Notes du traducteur

1. Je choisis de conserver le titre original – *Delle cause della grandezza delle città* – que Botero a adopté aussi bien dans l'édition *princeps* (Giovanni Martinelli, Rome, 1588) que dans l'édition définitive (Gioliti, Venise, 1598), et non pas le titre augmenté « Des causes de la grandeur et *magnificence* des villes » (contrairement à Luigi Firpo dans son édition de 1948). Sur les dix éditions parues du vivant de l'auteur, entre 1588 et 1606 (la première en volume autonome, les neuf autres en appendice à *Della ragion di Stato*), deux seulement comportent sur leur frontispice le titre *Delle cause della grandezza e magnificenza delle città* (Gioliti, Venise, 1589 et Baldini, Ferrare, 1589-1590, qui reproduit la précédente). L'ajout du terme *magnificenza* est probablement une initiative de l'éditeur en 1589. De fait, si la notion typiquement humaniste de magnificence n'est pas absente du livre, elle y reste dans l'ombre d'une idée de grandeur tout à fait différente : il ne s'agit plus, comme cela avait pu être théorisé au xv^e siècle, de magnifier le pouvoir du prince par la splendeur des réalisations architecturales, mais d'assurer la croissance démographique, économique et politique de villes qui aspirent à un statut de métropole ou de capitale. Il convient par ailleurs de relever l'usage particulier du nombre dans ce titre : seule la *grandeur* est au singulier, grandeur commune à la pluralité des *villes* – autant de réalités géographiques et historiques précises qui ne sont pas réduites à une idée abstraite de la ville (il n'en va pas de même du concept d'État dans *De la raison d'État*) –, et c'est la multiplicité de ses *causes* qui est l'objet premier du discours.
2. Cette épître dédicatoire est publiée dans l'édition *princeps* de 1588, et n'est reprise que dans l'édition romaine de 1590, amputée des formules finales de congé. Alors précepteur et conseiller du jeune Frédéric Borromée, Botero avait été accueilli avec lui, lors de leur installation à Rome en 1586, au palais Altemps, la demeure du richissime cardinal allemand Mark Sittich von Hohenems – de son nom italien Marco Sittico Altemps –, qui était apparenté aux Borromée et, par ailleurs, le neveu par sa mère du pape Pie IV Médicis. C'est à la bru du cardinal Altemps que Botero dédie son opuscule : Cornelia, de la prestigieuse famille romaine des Orsini, est la jeune veuve du fils naturel (mais légitimé) du cardinal, Roberto Altemps (élevé au rang de duc de Gallese depuis 1585).
3. L'abréviation etc. suppléant la multitude des titres nobiliaires est relativement fréquente dans les imprimés italiens de la fin du xvi^e siècle.
4. Tout ce passage a une inspiration aristotélicienne évidente (voir *Politique*, I, 2), mais son lexique est parfaitement contemporain. Communiquer et communication (*communicare*, *communicatione*) doivent être entendus dans un double sens : échanger, mais surtout, dans une acceptation forte, mettre en commun ; quoi qu'il en soit, la communication telle que la

conçoit Botero a une forte connotation économique. La « conversation » (*conversatione*) conserve encore son sens latin ici : la vie avec autrui, la fréquentation d'autrui, autant que l'échange de paroles ou l'entretien. Cette richesse sémantique est déjà au fondement d'un dialogue célèbre consacré à la « conversation civile » – c'est-à-dire à la conversation dans les villes –, souvent présenté comme l'un des principaux « traités de comportement » du xvi^e siècle, *La Civil conversatione* de Stefano Guazzo, publié en 1574 à Brescia (et en 1579 à Lyon dans la traduction de Gabriel Chappuys – lequel traduira aussi *Della ragion di Stato* en 1598 – ainsi qu'à Paris dans une autre traduction, due à François de Belleforest, l'une et l'autre sous le titre *La Civile Conversation*). Le syntagme tenant lieu de titre au dialogue de Guazzo est d'ailleurs employé par Botero plus loin, p. 11 (voir note 19).

5. Dans le texte : *artifizi*; *artifizio* a souvent le même sens qu'*arte*, qui renvoie généralement à tout métier manuel conduisant à la création d'un objet à partir d'un ou de plusieurs matériaux. *Arte* a cependant une plus large polysémie (et peut d'ailleurs signifier ce que nous désignerions plus par « artifice » que par « art »); voir la note 39.
6. Dans le texte : *fortezza*, qui correspond à la *fortitudo* chrétienne, l'une des quatre vertus cardinales dont cette série constitue en quelque sorte une adaptation dans le contexte spécifique des villes.
7. Écho du principe analogique et harmonique, remontant aux Pères de l'Église, entre macrocosme et microcosme. La singularité consiste ici à étendre à la ville un principe plus traditionnellement appliqué à l'homme ; du même coup, l'homme occupe pleinement la place du *créateur* de la ville, comme Dieu a créé le monde – un concept en plein accord avec la plupart des théories esthétiques de l'époque.
8. Le parallélisme entre Dieu et l'homme implique une hiérarchisation qui se reflète dans le choix des termes disant la connaissance : le terme propre à la langue philosophique et théologique *cognitione* est en cela supérieur à la plus commune *notitia*, que je traduis ici par « connaissance » mais qui relève aussi du champ sémantique de l'« information ».
9. C'est ici à la fois un lieu commun de la littérature géographique et des récits de voyage – ces différents voyages sont avant tout des lectures – et une allusion possible aux villes d'Italie et de France dans lesquelles l'auteur a séjourné : Turin, Rome, Palerme, Milan, Paris.
10. L'époux de Cornelia Orsini était mort un an et demi plus tôt dans des conditions tragiques : Roberto Altemps avait été condamné à mort en 1586 pour adultère après avoir enlevé une jeune fille ; le pape Sixte Quint refusa au cardinal Altemps d'accorder sa clémence à son fils, et Roberto fut décapité le 3 novembre 1586 ; il avait vingt ans à peine. Il n'est pas impossible que l'attitude impitoyable de Sixte Quint ait eu pour cause sa violente hostilité à la famille Orsini.
11. Frédéric Borromée, nommé cardinal six mois plus tôt, le 18 décembre 1587. Voir note 2.
12. Le cardinal Mark Sittich von Hohenems (Altemps). Voir note 2.

13. Dans le texte : *Di casa*. Tout comme Cornelia Orsini, l'auteur se trouve au palais Altemps, situé à proximité de la place Navone, position on ne peut plus centrale, à mi-chemin entre Saint-Pierre et le Capitole.
14. Suppléer : 1588.
15. Aristote, *Politique*, I, 2, 1252 b 29-30.
16. Dans le texte : *possanza*. À ce sujet, voir la postface, *infra*, p. 121.
17. Dans le texte : *autore* (latinisme).
18. Cicéron, *De l'invention*, I, 2.
19. Dans le texte : *civile conversatione*. Voir note 4.
20. Voir note 4.
21. Horace, *Art poétique*, v. 391-399. Selon le mythe, Orphée entraînait les animaux par son chant, et Amphion, le fondateur de Thèbes, avait le même pouvoir sur les pierres.
22. Il s'agit du récit de la fondation d'Athènes par Plutarque, *Thésée*, XXIV, 1-3.
23. Après avoir effectué toute sa carrière dans les collèges jésuites, Botero avait été contraint de quitter la compagnie en 1580. Parmi les causes des différends qui l'avaient opposé à sa hiérarchie, figurait en bonne place le refus de l'envoyer en mission outre-mer.
24. Cette politique de concentration des populations indigènes dans des villages afin de faciliter leur évangélisation fut très tôt adoptée par les missionnaires jésuites au Brésil (et fut par la suite systématisé dans les *reducciones* au Paraguay et au sud du Brésil). Parmi les sources de Botero ici, figure l'œuvre toute récente du jésuite Giovanni Pietro Maffei, *Historiarum Indicarum libri XVI*, Florence, Filippo Giunti, 1588 (qui paraîtra en traduction italienne dès l'année suivante chez le même éditeur : *Le istorie delle Indie orientali*), notamment ce passage, p. 321 C : « vagique Brasili, quo commodius erudiri possent, paulatim in vicis aut oppida contributi ».
25. « ainsi on a fait... d'autres lieux » : ce passage n'apparaît plus à partir de 1596. Pernambouc, siège de la capitainerie du même nom, désigne le port d'Olinda (jouxtant Recife au nord). Piratininga est le lieu de première implantation de São Paulo : le collège jésuite de Piratininga, fondé le 25 janvier 1554, jour de la Saint-Paul. Saint-Sauveur (São Salvador) est le nom historique de Salvador de Bahia, fondée en 1549 par Tomé de Sousa, accompagné des premiers pères jésuites arrivés au Brésil. C'est à Porto Seguro, un peu plus au sud, que Pedro Alvares Cabral avait accosté en avril 1500.
26. Toutes ces villes de l'Antiquité, dont il existe à chaque fois plusieurs exemples, ont reçu le nom de leur fondateur.
27. Ville fondée dans l'île d'Elbe par le duc de Toscane Côme I^{er} (d'où le nom *Cosmopoli*) en 1548, aujourd'hui Portoferraio (appelée ainsi plus loin, p. 30).

28. Ville militaire voulue par Côme I^{er}, *Città del Sole* (aussi nommée *Eliopoli*, ou encore *Terra del Sole*) fut fondée en 1564, dans l'enclave romagnole du duché de Toscane (elle n'a donc rien à voir avec la « cité du Soleil » imaginée par Tommaso Campanella une dizaine d'années après la publication des *Cause della grandeza delle città*).
29. Séleucos I^{er} Nicator, roi séleucide de 305 à 281 av. J.-C., fonda Apamée de Syrie et Apamée de l'Euphrate, du nom de sa femme, le port de Laodicée de Syrie, du nom de sa mère Laodicé, Séleucie du Tigre, le port de Séleucie de Piérie, Séleucie de l'Euphrate et Séleucie de Calycadnus.
30. Il s'agit de l'île mythique d'Antilia, dans l'océan Atlantique, où sept évêques auraient conduit leurs ouailles en 734.
31. Timur-Lang, dit Tamerlan. Né en 1336 près de Samarcande d'un père d'origine turque, roi de Transoxiane en 1370, il détruit la domination mongole et multiplie, jusqu'à sa mort en 1405, des expéditions militaires dans toutes les directions : Turkestan, Inde, Afghanistan, Perse, Anatolie, Syrie, Irak, etc.
32. Je corrige ici *Capraria*, présent dans toutes les éditions : il s'agit de la confusion du nom ancien de l'île tyrrhénienne Capraia (située entre la Toscane et le Cap Corse) avec Caprea (ou Caprista, ou encore Capris), nom latin de l'île adriatique sur laquelle, en 568, fut fondée Justinopolis (aujourd'hui Capodistria, ou Koper) par les habitants de la région de Tergeste (Trieste), qui fuyaient les invasions barbares.
33. «Barbarie» : le Maghreb.
34. Ferdinand II le Catholique, roi d'Aragon, et Manuel I^{er}, roi du Portugal, expulsent les Juifs de leur royaume, respectivement en 1492 et en 1496-1497.
35. Les soulèvements contre l'Espagne ont secoué les Pays-Bas sous le règne de Philippe II dès 1566 : cette « guerre de Quatre-Vingts ans » (1568-1648) a conduit à la formation puis à la consolidation de la nouvelle République des Provinces-Unies des Pays-Bas. La population de Londres a connu une croissance démographique spectaculaire à l'époque, commencée bien avant l'immigration religieuse en provenance des Pays-Bas : elle quadruple en un siècle et atteint près de 200 000 habitants à la mort de la reine Élisabeth (1603).
36. Ici, et dans tous les cas, «campagne» traduit *contado*, le territoire qui, autour de la ville communale ou seigneuriale, est directement soumis à sa juridiction. Botero emploie souvent le terme dans un sens autant géographique et économique que juridique.
37. Je corrige ici *Palestina*, présent dans toutes les éditions. Comme Malamocco, Pelestina – aujourd'hui Pellestrina – était située sur le cordon littoral séparant la lagune de l'Adriatique.
38. Dans ce chapitre et dans le suivant, l'essentiel des informations concernant les commencements de l'histoire romaine proviennent du premier livre de Tite-Live. Mais elles conservent aussi la mémoire du chapitre 3 du livre II des *Discours* de Machiavel, «Rome devint une grande ville en détruisant les villes voisines, et en admettant facilement

les étrangers aux honneurs», qui se présente tout entier comme un commentaire de la phrase de Tite-Live « Cependant, Rome s'agrandit grâce à la destruction d'Albe » (Tite-Live, I, 30).

39. Dans le texte : *arte*. Afin de conserver la cohérence du champ sémantique, j'ai choisi de traduire *arte* par « art » – en vertu d'acceptations du mot qui certes ont été marginalisées dans la langue contemporaine, mais dont le français garde la mémoire – ou, dans ce cas précis, par « artifice ». L'*arte* telle que la conçoit Botero hérite directement de la *technè* aristotélicienne. Deux acceptations légèrement distinctes priment dans sa langue : l'art comme métier, comportant des connaissances, des techniques et un apprentissage propres; l'art travaillant la nature, l'activité transformatrice de l'homme qui ajoute quelque chose à la nature et/ou la modifie ; mais souvent les deux sens se confondent (voir le livre I, chap. 6, où l'art est opposé aux aspects naturels propre à un site, mais désigne explicitement l'architecture, la peinture et la sculpture). Ici, il s'agit de l'usage de la ruse et de moyens visant à tromper, opposé à celui de la force, d'où « artifice » (voir note 5).

40. Voir note 31.

41. Dans le texte, *Maumetto II* : Mehmed II, sultan ottoman de 1444 à 1446 et de 1451 à 1481, il conquiert Constantinople en 1453 et prit Trébizonde, sur la mer Noire, en 1461.

42. Sélim I^{er}, sultan ottoman de 1512 à 1520. Après ses victoires sur les Mamelouks en 1516, il entre au Caire en 1517 et intègre l'Égypte dans le giron de l'Empire ottoman.

43. Suleyman I^{er}, sultan ottoman de 1520 à 1565 (Soliman le Magnifique).

44. Ville de Perse, aujourd'hui Tabriz.

45. Ou Brousse (dans le texte : *Bursia*). Il s'agit de l'antique Pruse (*Prusa ad Olympum*) du royaume de Bithynie, au nord-ouest de l'Anatolie.

46. Dans le texte : *simulacro di Cupidine*. Cicéron, *Seconde action contre Verrès*, IV, 2, 4, qui précise que la statue de Cupidon à Thespies (en Béotie), un marbre de Praxitèle, était la seule raison de visiter cette ville.

47. Comme le phare d'Alexandrie, les pyramides d'Égypte et le colosse de Rhodes, les murailles de Babylone étaient au nombre des « sept merveilles du monde ».

48. Dans le texte : *dell'artificioso*. Voir notes 5 et 39.

49. Le mot *artefice* (qui est aussi celui qu'utilise Vasari) désigne toute personne exerçant un métier manuel requérant l'intervention de l'esprit et donnant lieu à une création. Il recouvre à la fois le sens d'artisan et celui d'artiste.

50. Le marbre *portasanta* est une brèche rouge qui doit son nom à son utilisation pour le chambranle de la Porte sainte de la basilique Saint-Pierre à Rome (ainsi appelée parce qu'elle n'est ouverte, depuis l'« Année sainte » 1500, qu'à l'occasion du Jubilé).

51. Monuments romains élevés en l'honneur des sept astres principaux. Le plus célèbre *septizonium* était celui de Septime Sévère, au pied du Palatin. Ses vestiges furent définitivement détruits par les aménagements urbains voulu par Sixte Quint et mis en

œuvre par Domenico Fontana, en 1588, l'année même de la publication des *Cause della grandeza delle città*.

52. Au Moyen Âge, les Européens appelaient Tartares l'ensemble des populations nomades turco-mongoles d'Asie centrale, en particulier depuis l'époque de Gengis Khan (début du XIII^e siècle).

53. Voir note 31.

54. Les deux rois de France qui « fondirent » sur la péninsule, en 1494, pour le premier, à plusieurs reprises à partir de 1499, pour le second, et déclenchèrent ainsi les guerres d'Italie.

55. Entre la mer Caspienne et le piémont septentrional du Caucase (aujourd'hui au Daghestan).

56. Santiago, dans les îles du Cap-Vert.

57. Dans l'archipel des Canaries.

58. Dans l'archipel des Açores.

59. Cette distinction entre le Brésil et le *Mondo Nuovo* reproduit celle que l'auteur vient d'opérer entre les Portugais et les Espagnols (bien que les uns et les autres soient soumis à Philippe II) et est de nature à la fois géographique, politique et juridictionnelle : les Indes et le Brésil sont les destinations d'une même navigation, celle des Portugais ; le « Nouveau Monde » désigne l'ensemble des territoires insulaires et continentaux conquis par les Espagnols en Amérique.

60. L'auteur semble sous-estimer la capacité de croissance de Copenhague ; il est vrai que la capitale danoise n'a alors qu'une taille moyenne (moins de 40 000 habitants), et ne connaîtra un agrandissement décisif qu'avec le tournant du siècle, sous le règne de Christian IV.

61. La mer du Nord.

62. Port de Zélande (Pays-Bas), à l'embouchure de l'Escaut occidental (dans le texte : *Vulisinga*).

63. Sur la question de la fertilité du site, Botero poursuit ici les réflexions de plusieurs auteurs, tout en se distinguant d'eux : Aristote, qui fait de la fertilité une condition de l'autarcie (*Politique*, VII, 4) ; Machiavel, qui en fait un facteur de puissance (*Discours*, I, 1) ; Bodin, qui fait de l'infertilité un facteur favorisant le travail et le commerce (*République*, V, 1).

64. *Provincie* : dans l'acception vieillie de pays (latinisme).

65. Lui-même Piémontais, l'auteur savait bien que Turin (autour de 20 000 habitants à l'époque) n'était pas encore ce qu'il pouvait appeler une « grosse ville ».

66. Effectivement, Paris, qui est alors la plus grande ville d'Europe (autour de 300 000 habitants), a depuis longtemps une taille sans commune mesure avec les autres villes françaises ; la deuxième ville la plus peuplée, Tours, compte alors à peu près 65 000 habitants.

67. Dans le texte : *grasso* (la leçon *grossso* de l'édition de 1598 présente une coquille).

68. *La robba d'ogni ragione*. La leçon d'*ogni regione* (Firpo) est erronée.
69. L'information provient de João de Barros, *Terceira decada da Asia*, livre II, chap. 7. Voir aussi G. P. Maffei, *Historiarum Indicarum libri XVI*, cit., VI, p. 113 C.
70. Dans le texte : *il Mireo*.
71. Hérodote, *Histoires*, II, 149, suivi par Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, I, 51. 450 milles romains équivalent à 670 km.
72. L'usage du pronom personnel de la deuxième personne du singulier est rare dans le texte et il convient de le garder en français. Plus qu'une forme impersonnelle, il est une adresse qui fait du lecteur un interlocuteur et, dans certains cas, l'identifie au prince que l'auteur conseille ; il participe de la rhétorique de la conviction et est l'une des formes de l'oralité du discours.
73. Vent du nord-est en Méditerranée.
74. La mer Adriatique.
75. 130 km.
76. Dans le texte : *Temistian*, nom que Botero, à la suite de Cortés puis de Ramusio (*Temistitan*), donne à Tenochtitlan, l'ancienne capitale de l'empire aztèque, sur l'emplacement de laquelle fut édifiée Mexico, et qui compta sans doute jusqu'à plus de 200 000 habitants.
77. Ce canal (dit « des rois » ou « des pharaons », connu par les Romains sous le nom de « fleuve de Trajan »), reliait le Nil à la mer Rouge, par Héroopolis (cette « cité des Héros » évoquée par Strabon, Pline l'Ancien et Ptolémée, appelée aussi Pithom, en égyptien), près du golfe de Suez.
78. Ajout, à partir de 1589 : « Un sultan du Caire traça un canal de l'Euphrate à la cité d'Alep. »
79. Il s'agit du *Naviglio Grande*, creusé aux XII^e-XIII^e siècles.
80. Le *naviglio* de la Martesana, creusé au XV^e siècle.
81. Contrairement à ce que laisse penser l'auteur, le *naviglio* d'Ivrée (seconde partie du XV^e siècle), à la différence des trois autres, n'a jamais relié Milan : son tracé, au Piémont, s'arrête à Vercceil.
82. Cette répétition peu heureuse figure en italien (*conciosiaché*) ; elle constitue l'un des nombreux résidus, dans ce texte, d'une dimension orale du discours.
83. Dans le texte : *volgarmente*. Ici le terme a tout à la fois le sens de « communément » et de « en langue vulgaire » (par opposition à la dénomination latine « Gaule belgique »).
84. Les trois bras principaux du delta du Rhin : le Waal, l'IJssel et le Lek.
85. Ajout à partir de 1590 : « ou la mer Ionienne ».

86. En 1586. L'opération, immédiatement célébrée comme un miracle de technique, fut confiée à Domenico Fontana et menée à bien le 10 septembre 1586, quelques jours avant que Botero ne s'installe à Rome. Voir D. Fontana, *Della Trasportatione dell'obelisco Vaticano et delle fabbriche di nostro signore papa Sisto V*, 1590.
87. Le transport fut voulu par l'empereur Caligula. Cf. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, XXXVI, 70. Pline dit en fait que cette expérience permit de constater que le Tibre n'a pas moins d'eau que le Nil.
88. Botero avait séjourné plusieurs fois à Paris ; de 1567 à 1569, il y avait enseigné au collège de la Compagnie de Jésus, rue Saint-Jacques (l'ancien collège de Clermont, devenu aujourd'hui le lycée Louis-le-Grand) ; plus récemment, en 1585, il y avait résidé une grande partie de l'année, en mission pour le compte du duc de Piémont, Charles-Emmanuel I^e de Savoie.
89. Josué, 13, 3 : *a fluvio turbido qui inrigat Aegyptum*.
90. « comme le montra l'expérience susdite » (*come mostrò l'esperienza sudetta*) : incise supprimée en 1589 et 1598 mais présente en 1590 et 1596.
91. Ajout dans l'édition de 1589, supprimé dès 1590 : « comme l'indique Pline lorsqu'il parle de l'obélisque conduit à Rome sous Caius » (*come accenna Plinio dove parla dell'obelisco condotto a Roma sotto Caio*). Caius est Caligula (Caius Julius Caesar Germanicus). Voir note 87.
92. 3 000 km.
93. Il s'agit du Río de La Plata, que l'auteur identifie à un fleuve (en réalité l'estuaire dans lequel se déversent les fleuves Paraná et Uruguay).
94. Dans le texte : *nessuna popolazione che si possa dir da noi grande* (où *popolazione* est un hispanisme, de *población*).
95. Cattaro (aujourd'hui Kotor), au Monténégro, était alors une possession de la république de Venise.
96. À partir de l'édition de 1596, l'adjectif *mirabile* (admirable) est remplacé par *meravigliosa* (merveilleuse, étonnante).
97. 9 000 km. Botero désigne en fait l'Amazone – par le nom de l'une de ses sources péruviennes, le Marañon –, découverte et descendue pour la première fois par Francisco de Orellana en 1542. L'évaluation est exagérée : la longueur totale du fleuve correspond à un peu plus des 2/3 de celle qui est ici donnée.
98. 90 km.
99. Évaluation exacte de la plus grande largeur du Río de la Plata (220 km).
100. Canada est à l'origine le nom du Saint-Laurent.
101. 50 km.

102. 370 m.
103. 52 km.
104. Dans le texte : *senza notabile popolazione*. Voir note 94.
105. En langue thaïe ; par extension, *maenam* signifie « rivière ». Il s'agit du Chao Phraya, le principal fleuve thaïlandais.
106. 3000 km.
107. Le « Gange » n'apparaît plus à partir de l'édition de 1590.
108. 120 km.
109. L'océan Arctique.
110. Ce qui est impossible puisque le cours de l'Ob est situé 2 000 km à l'est de la mer Caspienne. On croyait sans doute à l'époque que le fleuve Oural (qui se jette dans la Caspienne) et l'Ob ne formaient qu'un seul et même fleuve.
111. Dans la seule édition *princeps* (1588), ce chapitre est intitulé « De cinq façons propres aux Romains » (*sic*), amendé dans l'erratum en « De quatre façons propres aux Romains » (*Di quattro modi proprii de' Romani*), titre reproduit dans l'édition 1589. Or le chapitre n'en propose que trois, la quatrième – les colonies – étant présentée dans le chapitre suivant ; d'où, dès 1590, un nouveau titre : « Façons propres aux Romains ». La source première de ces deux chapitres est de nouveau Tite-Live ; Botero peut cependant s'appuyer sur la tradition des auteurs qui, aux xv^e et xvi^e siècles, ont redécouvert le lien entre l'expansion de la Rome antique et une politique d'intégration dynamique des populations étrangères, accueillies, vaincues ou assujetties. Il s'agit de Flavio Biondo (*Roma Triumphans*), de Francesco Patrizi da Siena (*De institutione reipublicae*) et surtout de Machiavel qui, dès les premiers chapitres des *Discours sur la première décade de Tite-Live*, défendit vigoureusement le modèle romain. Voir G. Pedullà, « 'Concedere la civilità a' forestieri'. Roma, Venezia e la crisi del modello municipale di *res publica* nei *Discorsi* di Machiavelli ».
112. Tite-Live, I, 8, 5-6.
113. Dans le texte : *per la propagatione*. Il était d'usage, dans la langue classique, d'employer « propagation » sans complément.
114. Dans le texte : *certe feste molto alla grande*.
115. L'enlèvement des Sabines. Tite-Live, I, 9.
116. Par la voix de son Conseil général, Genève se proclama autonome vis-à-vis du duc de Savoie en 1526. La ville passa officiellement à la Réforme dix ans plus tard, en mai 1536.
117. Jean Casimir, de confession calviniste, comte palatin du Rhin, régent de l'Électorat du Palatinat de 1583 à 1592.
118. L'auteur fait sans doute allusion ici au *Collegium Casimirianum*, fondé par Jean Casimir en 1578 à Neustadt-an-der-Haardt (Neustadt signifie « ville nouvelle » en allemand,

d’où peut-être une confusion entre la fondation de cette université et celle d’une nouvelle ville), qui accueillit de nombreux calvinistes alors obligés de quitter l’université luthérienne de Heidelberg.

119. Voir note 27.

120. Côme I^{er} de Médicis régna sur Florence de 1537 à 1574 (mais ne reçut le titre de grand-duc de Toscane qu’à partir de 1569), François I^{er} de Médicis de 1574 à 1587.

121. Thème cher à Machiavel. Voir notamment *Discours I, 1* : « Parce que l’origine de ces villes [édifiées par un prince] n’est pas libre, il est rare qu’elles fassent de grands progrès et que l’on puisse les compter parmi les capitales des royaumes. »

122. De leur vote. La ballotte était une petite balle qui servait à donner son suffrage dans les assemblées et les collèges.

123. Il s’agit des multiples manifestations spectaculaires de l’évergétisme romain. Parmi celles-ci, les jeux apollinaires, créés en 212 av. J.-C., étaient annuellement célébrés en l’honneur d’Apollon (voir Tite-Live, XXV, 12) ; les jeux séculaires, bien plus rares, étaient censés être célébrés à chaque centenaire de la fondation de Rome, mais n’eurent lieu que très irrégulièrement.

124. Au sens étymologique : nobles.

125. Leur métropole (ville mère).

126. Ici encore est présent le double sens de la relation et de la communauté.

127. À partir de l’édition de 1598 est inséré ici le renvoi suivant : « comme nous l’avons déjà souligné dans le livre six de la *Raison d’État* au chapitre des colonies » (voir *De la raison d’État*, livre VI, chap. 4).

128. Pline l’Ancien, *Histoire naturelle*, V, 70, qui écrit en fait que Jérusalem était de loin la ville la plus illustre de l’Orient.

129. Les Juifs devaient se rendre en pèlerinage à Jérusalem trois fois par an : Deutéronome, XVI, 16.

130. Titus, fils de l’empereur Vespasien. Le siège de Jérusalem eut lieu en 70 apr. J.-C. Titus devint ensuite empereur de 79 à 81.

131. Flavius Josèphe, *La Guerre des Juifs*, VI, 9, 3 ; le chiffre donné par Josèphe (exactement deux millions sept cent mille personnes) était effectivement très surestimé. 4 milles équivalent à 6 km.

132. Originaire de Jérusalem, Flavius Josèphe fut en 70 le témoin oculaire de la prise de sa ville par Titus, à qui il servait d’interprète et de médiateur.

133. Dans le texte : *domini*. Voir note 181.

134. Le rival de Jéroboam était Roboam, fils de Salomon, qui régnait toujours à Jérusalem sur la tribu de Juda (1 Rois, XII).

135. Lorsque Botero écrit ces lignes, il n'a pas encore publié son traité qui définira la «raison d'État» de telle sorte qu'elle puisse être compatible avec l'orthodoxie catholique (mais on peut remarquer que l'expression «raison d'État» a un tout autre sens plus loin, p. 39 ; voir note 154). L'incise «comme ils disent» vise ceux que l'on nomme alors les «Politiques» – et plus largement les princes qu'ils conseillent – qui suivent la doctrine de Jean Bodin et sont favorables à la liberté de conscience en matière de cultes. Tout le passage consacré à Jéroboam avait fait l'objet d'une première version dans la traduction française de *Del dispregio del mondo*, parue en 1585. Ajoutant un chapitre à la traduction de René de Lucinge, avec lequel il se trouvait alors en France, Botero faisait déjà de Jéroboam «le premier maître des Politiques», «le premier lequel par raison d'Estat conculta la Loy et vraie adoration de Dieu». Voir René de Lucinge, *Le premier Loysir, avec De l'humilité et du mespris du monde : contenant la traduction françoise du Mespris du monde de l'italien du docteur J. Botere Piedmontois*, p. 60-61.

136. Au vrai, Botero avait déjà développé une «démonstration» de ce type dans son *De regia sapientia*, publié à Milan en 1583.

137. *avvisare* : verbe qui appartient à l'époque au lexique de l'information et des nouvelles écrites (les *avvisi*).

138. L'allusion aux huguenots s'explique par la nécessité de traverser la France pour se rendre dans ces différents lieux de pèlerinage.

139. Les bénéfices ecclésiastiques et les sacrements, deux points cruciaux dans l'opposition entre Rome et les réformés.

140. En 1582, le cardinal archevêque de Milan Charles Borromée avait intégré Botero à sa *familia* et fait de lui son «premier secrétaire», jusqu'à sa mort en 1584.

141. Charles Borromée sera canonisé dès 1610.

142. *Degli studii* : le terme *studio* désigne autant l'étude que le lieu où l'on poursuit des études supérieures, l'université (le *studium*, devenu *studio* en langue vulgaire). Ici, presque toujours, l'emploi de ce mot comporte les deux acceptations à la fois ; seules les nécessités de la traduction me conduisent à trancher.

143. Cette étymologie fantaisiste – *Minerva minuit nervos* – a peut-être sa source chez Cicéron, *De natura deorum* (*De la nature des dieux*), II, 66 et III, 62. On la retrouve dans plusieurs textes du XVI^e siècle : voir *Il legno della vita*, traité d'alchimie en forme de dialogue de Giovanni Brancesco (1542), ou, à la fin du siècle, *La Monarchie d'Espagne* de Tommaso Campanella, chap. 30.

144. Allusion, sans doute, au Pré-aux-clercs, à Saint-Germain-des-Prés (situé entre l'abbaye et le fleuve, et jouxtant l'enceinte de Philippe Auguste), qui était cependant une propriété de l'Université de Paris depuis ses origines, donc bien avant François I^r.

145. Voir note 72.

146. Galeazzo Visconti fonda le *Studium* de Pavie en 1361 ; dès l'année suivante, il imposa à tous les écoliers originaires de son État d'y poursuivre leurs études.
147. Ce type de mesures s'est effectivement étendu à bon nombre d'universités italiennes ; c'était encore le cas à Ferrare en 1485, où le duc Hercule I^{er} d'Este publia un décret interdisant à ses sujets de fréquenter tout autre *studium* que celui de Ferrare.
148. Dans les *Tusculanes* (II, 25), Cicéron raconte qu'à son retour de Syrie, Pompée se rendit à Rhodes pour y écouter le savant stoïcien Posidonius.
149. Sigismond I^{er} Jagellon, roi de Pologne de 1506 à 1548.
150. Philippe II interdit à ses sujets espagnols d'étudier à l'étranger, par la pragmatique du 20 novembre 1559, confirmée en 1568.
151. Dans le texte : *amorevolezza*. Il s'agit de l'amour bienveillant et doux (qui est opposé ici à la violence).
152. Les trois désignations des tribunaux suprêmes en Espagne (*Audiencia real*), en Italie antique ou contemporaine (le sénat étant ici un mot générique ne renvoyant pas à une forme spécifique de tribunal supérieur), en France (les parlements).
153. Au sens originel : la *circulation* de l'argent (dans le texte : *il corso del danaro*).
154. Contrairement à la précédente occurrence de la locution (voir *supra*, p. 33, et note 135), *ragion di stato* a ici le sens large et axiologiquement neutre que lui donne le titre du traité publié un an plus tard. Les questions de l'autorité judiciaire et de l'administration de la justice comme parties principales de la raison d'État y sont traitées aux chapitres 12 à 18 du premier livre.
155. Là où l'administration de la justice se conforme au *Corpus iuris civilis* et à la tradition des glossateurs et commentateurs du droit romain.
156. Ministre : celui qui a une charge ou un office dans l'administration de la justice.
157. Dans ce chapitre, l'auteur emploie à la fois les expressions *far ragione* (faire droit), *tener ragione* (appliquer le droit) et *far giustizia* (exécuter la justice) ; toutes renvoient à l'administration de la justice mais, conformément à l'usage de l'époque consistant à traduire le latin *ius* par *ragione*, il convient de rendre ce terme par « droit ». Ce qui en revanche ne peut être traduit est l'ambiguïté que cet usage fait porter sur l'expression *ragione di Stato*, employée quelques lignes plus haut, où les sens de « raison » et de « droit » se confondent (voir à ce propos l'introduction de notre édition de *De la raison d'État*).
158. Le différend est vite tranché (*si viene in pochi colpi a meza lama*).
159. En 1589, ce chapitre est repris tel quel dans le livre VIII de la *Ragion di Stato* (chap. 3). En 1590, Botero se contente de remplacer la première occurrence du mot *città* par *stato*. Dans l'édition de 1589 puis, définitivement, à partir de 1598, dans les *Cause della grandezza delle città*, sous le titre « De l'industrie » n'apparaît plus que le renvoi suivant : « Parce que nous avons suffisamment traité de l'industrie là où nous parlons de

l'accroissement des États, au livre huitième de la *Raison d'État*, nous renvoyons le lecteur à tout ce chapitre.» En revanche, dans les éditions de 1590 et 1596, le chapitre est publié deux fois, dans chacune des deux œuvres composant le volume.

160. *arti* : dans tout ce chapitre, le mot est à entendre dans le sens de «métiers».

161. Voir note 42.

162. Voir note 44.

163. Henri de Valois fut élu roi de Pologne en 1573 ; il quitta le trône l'année suivante pour devenir roi de France (Henri III).

164. «Florence, Gênes et Venise» : en 1598, la liste deviendra «Venise, Florence, Gênes et Milan». Au tournant du siècle, Venise comptait à peu près 150 000 habitants, Florence 75 000, Gênes 63 000 et Milan 120 000.

165. En 1598, ajout du passage suivant : «Pour passer des villes aux provinces, ceux qui ont su dresser un compte détaillé des forces de la France, disent que les fruits de ce royaume s'élèvent à quinze millions d'écus par an. Et les mêmes affirment qu'il comprend plus de quinze millions d'âmes ; mettons qu'il n'y en ait pas plus de quinze : cela signifie qu'il assure une rente d'un écu par tête ; donc tout le reste dérive de l'industrie.»

166. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, XXXV, 62.

167. La ville de Potosí, en Bolivie, a été fondée en 1545 pour exploiter ses mines d'argent, à plus de 4 000 mètres d'altitude ; lorsque Botero écrit ces lignes, c'est la ville la plus peuplée du continent américain (150 000 habitants au tournant du siècle). Le Jalisco (dans le texte : *Salixco ou Zalixco*) est une région de la côte occidentale du Mexique, connue pour ses mines d'or. À partir de 1596, l'auteur ne mentionne plus Potosí, qu'il remplace par Zacatecas, un centre minier important des hauts plateaux du centre du Mexique : les richesses provenant des mines andines durent entre-temps lui sembler supérieures à celles de l'octroi milanais.

168. L'auteur traduit et condense en langage thomiste sa thèse sur l'apport de l'industrie des hommes à la nature. L'artisan informe les objets de la nature, pour créer ses œuvres, de la même façon que l'agent naturel (c'est-à-dire ce qui agit dans la nature de façon déterminée, par opposition à l'agent volontaire) informe la matière première (c'est-à-dire le matériau ontologique encore indéterminé, pure puissance), pour produire les choses de la nature.

169. Dans le texte : *ogni sorte d'industria e d'artificio*. *L'artificio* désigne ici le métier manuel, «artificiel» en ceci qu'il transforme les produits de la nature, comme l'*industria*.

170. «Il est plus juste... où sont les artisans» (*Più giusta cosa è, e più utile, che gli artefici venghino dove [sic] la materia, che la materia dove sono gli artefici*) : cette phrase disparaît lorsque le chapitre est déplacé dans la *Ragion di Stato* (1589 puis 1598).

171. Entre la fin du xv^e et le début du xvi^e siècle, la population napolitaine a triplé, passant de 100 000 à presque 300 000 habitants. L'une des causes de cette croissance exceptionnelle

résida effectivement dans la politique fiscale pratiquée par les Espagnols : le peuple des campagnes s'installait massivement à Naples à la fois en raison de la misère des terres seigneuriales et parce qu'on y était exempté d'impôts directs. S'ajoutaient à cela d'autres priviléges, d'ordre judiciaire notamment. Plus que les requêtes des barons du royaume, dont l'affaiblissement ne déplaisait pas au pouvoir espagnol, ce sont, à partir de 1566, les difficultés provoquées par la surpopulation en matière d'ordre public qui ont conduit à interdire l'édition de nouveaux bâtiments dans les faubourgs. Voir G. Galasso, *Alla periferia dell'impero* et C. Vallat, B. Marin et G. Biondi, *Naples. Démystifier la ville*, p. 59-83.

172. Voir note 72.

173. La grande épidémie de peste noire de 1348, toile de fond historique du *Décaméron* de Boccace.

174. Boccace, *Le Décaméron*, Première journée, Introduction (p. 47 dans la trad. de G. Clerico).

175. Les historiens estiment aujourd'hui que la peste de 1348 emporta, au bas mot, les trois cinquièmes de la population de Venise.

176. À la suite de la peste de 1348, et pendant une dizaine d'années, la magistrature vénitienne des *Provveditori di comun* accorda à tous les immigrés la citoyenneté *de intus*, sans aucun réquisit, et la citoyenneté *de extra* à tous ceux qui résidaient dans la cité depuis au moins dix ans (contrairement à la seconde, la première n'accordait pas la plénitude des droits de citoyenneté mais permettait d'accéder à des charges mineures et de pratiquer le commerce à l'échelle locale).

177. Dans le texte : *possanza*. Le terme recouvre à la fois le sens de possession et celui de puissance. Voir la postface, *infra*, p. 121.

178. Région de l'antique royaume de Saba (le Yémen, au sud-ouest de la péninsule Arabique).

179. Cette précision du mot *canale* par celui de *naviglio* est une référence implicite à la ville de Milan et à son réseau de *navigli*, alimentés par le *Naviglio grande* reliant Milan au Tessin depuis le XIII^e siècle. Voir *supra*, p. 22.

180. 3 000 km.

181. *Del dominio*. Il ne serait pas impossible de traduire, dans ce chapitre du moins, *dominio* par « domaine » (l'ensemble territorial appartenant à un seigneur), ce qui permettrait de garder seigneurie pour *signoria* (voir note suivante) ; ce n'est pas mon choix dans la mesure où je privilégie la cohérence de la traduction de *dominio* par « seigneurie » (pouvoir du seigneur) dans l'ensemble du texte. Dans *De la raison d'État* (I, 1), *dominio* définit pour Botero ce qu'est l'État : « L'État est une seigneurie [*dominio*] solide sur les peuples ». Quoi qu'il en soit, il convient de ne pas surdéterminer la cohérence du lexique de l'époque, la frontière entre les mots de *dominio* et de *signoria* restant mobile.

182. Dans le texte : *che hanno signoria e principato sopra l'altre*.

183. Comme toujours, je traduis par « campagne » le mot *contado*, qui a ici un sens juridictionnel précis : voir note 36.
184. 150 km et 60 km.
185. 35 km.
186. 75 km.
187. L'exagération est patente, Otricoli se trouvant déjà en Ombrie, à 80 km au nord de Rome.
188. Botero utilise ici aussi, pour le contexte français, la notion de *contado*, ce qui se justifie puisque le terme avait bien pour sens premier la seigneurie d'un comte (comme le français *comté*).
189. Allusion au projet d'un *quartiere sforzesco* qui réunirait à Milan la noblesse fidèle aux Sforza autour de Santa Maria delle Grazie, voulu par Ludovic le More dans la dernière décennie du xv^e siècle. Entre la fin du xv^e et le début du xvi^e siècle, plusieurs princes italiens encourageront ce développement de nouveaux quartiers nobles, sur le modèle, notamment, de l'*Addizione erculea* conçue par Hercule d'Este à Ferrare. Voir M. Tafuri, *Ricerca del Rinascimento. Principi, città, architetti*, p. 123-127 ; P. Boucheron, *Le Pouvoir de bâtir. Urbanisme et politique édilitaire à Milan (xive-xve siècles)*, p. 596-598 ; M. Folin, *Rinascimento estense. Politica, cultura, istituzioni di un antico Stato italiano*, p. 261-267.
190. Tigrane II le Grand, roi d'Arménie de 95 à 54 av. J.-C., fit construire une nouvelle capitale, Tigranocerte, vers 77 av. J.-C.
191. Dans le texte : *grandezza d'imperio*. Grandeur dans le sens d'extension et de puissance, empire dans le sens de commandement, pouvoir juridiquement fondé (*imperium*).
192. *Iliade*, IX, 381-383.
193. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, I, 45, 4, qui indique cent quarante stades, c'est-à-dire exactement dix-sept milles et demi (17 milles équivalent à 25 km).
194. Thèbes et Memphis.
195. « Elle est à présent divisée... et Nouveau-Caire » (*Hora ella è divisa in tre parti principali, delle quali l'una è lontana dall'altra quasi un miglio, e si chiamano Bulacco, Cairo vecchio e Cairo nuovo*) : phrase qui n'apparaît plus dans les éditions à partir de 1590.
196. Arioste, *Roland furieux*, XV, 63, 1-6 : *Non era grande il Cairo così allora, / come se ne ragiona a nostra etade : / che 'l populo capir, che vi dimora / non puon diciottomila gran contrade ; / e che le case hanno tre palchi, e ancora / ne dormono infiniti in su le strade* (« Le Caire n'était pas aussi grand alors / qu'il ne l'est, à ce qu'on dit, en notre temps ; / car dix-huit mille grands quartiers ne peuvent / contenir le peuple qui y demeure ; / les maisons ont trois étages, et pourtant / infinis sont ceux qui dorment dans les rues »). Chez Botero encore, il n'est pas anormal de considérer qu'un poème épico-chevaleresque, tel celui de l'Arioste, constitue une source de plein droit : la doctrine juridique et politique médiévale

a longtemps traité les auteurs d'œuvres littéraires, au même titre que les historiens ou les juristes, comme des *auctoritates*.

197. 12 km.

198. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, II, 3, 2-3. Cela équivaut à 90 km de pourtour et à une longueur de presque 30 km.

199. Jonas, III, 3.

200. Hérodote, *Histoires*, I, 178. Un pourtour équivalant à 90 km.

201. 25 mètres de large et 100 mètres de haut.

202. Aristote, *Politique*, III, 3, 1276 a 27-29.

203. 3 700 m.

204. Abu Ja'far al-Mansur, deuxième calife abbasside (754-775) ; il fonda en 762 une nouvelle capitale pour le califat, Bagdad. En Europe, on confondit depuis lors Bagdad avec l'antique Babylone.

205. Voir note 72.

206. Paolo Giovio, *La seconda parte dell'istorie del suo tempo*, trad. ital. L. Domenichi, Venise, 1560 (éd. orig. en latin Florence, 1552; 1^{re} éd. en ital. Florence, 1553), chap. 33, p. 342. Contrairement à Botero, qui est ici ambigu, Paolo Giovio précisait bien que les potagers et les jardins se trouvaient à l'intérieur de la ville de Bagdad, mais les forêts et les champs à l'extérieur.

207. Voir note 44.

208. 25 km.

209. Voir note 52.

210. Dans le texte : *Mahamud*. Botero évoque ici Zàhir-ad-dîn Mohammed, communément appelé Bâbur. Depuis l'Afghanistan, ce descendant de Tamerlan avait conquis le nord de l'Inde et y avait fondé l'empire moghol en 1526.

211. L'auteur confond ici les Moghols et leurs ancêtres Timurides, dont le plus célèbre représentant, Tamerlan, régna à Samarcande de 1369 à 1405 et envahit l'Inde en 1398. Voir note 31.

212. Dans le texte : *la diminutione dell'imperio*.

213. Aujourd'hui Khambhat, dans le Gujarat.

214. Aujourd'hui Chittorgarh, dans le Rajasthan. La source principale de tout ce passage est G. P. Maffei, *Historiarum Indicarum libri*, notamment le livre XI.

215. Il s'agit ici du Gujarat et de son sultan, Bahadur Shah, au pouvoir entre 1526 et 1537.

216. Entendre : cuirassés et armés de toutes pièces. Voir G. P. Maffei, *op. cit.*, XI, p. 211 A.

217. 18 km. *Ibid.*, p. 211 B.

218. Dans le texte : *ombrella del Cielo*. Botero fait ici un *lapsus calami* dans son report du texte de Maffei, *loc. cit.* : «*itaque propter maiestatem ac pulchritudinem, quamquam arroganti vocabulo, Mundi umbella (id enim Citor gentis lingua significat) appellatur*» ; Chittor serait donc en fait le «parasol du monde», «celle qui fait de l'ombre au monde».
219. Dans le texte : *Reina Crementina*. La source est toujours Maffei, *op. cit.*, p. 210-211, qui évoque cette reine veuve de *Sanga*, qui dut plier sous l'assaut de *Badur* (c'est-à-dire Bahadur Shah). Il s'agit en fait de Rani Karnavati, l'épouse du roi du Mewar, Rana Sangram Singh (ou Rana Sanga), lequel avait pris la tête de la confédération des clans Rajput contre l'empereur moghol Bâbur. Devenue la régente du royaume de Mewar après la mort de Rana Sanga en 1527, Rani Karnavati fut vaincue par le sultan du Gujarat (Cambay), Bahadur Shah, en 1535 (et non en 1536).
220. On appelait Cathay la Mongolie et une grande partie de la Chine septentrionale.
221. Dans le texte : *gran Chingi*, selon le nom qui lui était donné chez Marco Polo : Gengis Khan, ou Temudjin (vers 1160-1227), khan des Mongols.
222. Selon le nom que Marco Polo donna à Khanbaliq (résidence du Khan), le Pékin des Mongols (dans le texte de Botero : *Ciambalu*). Dans la version publiée par Giovanni Battista Ramusio, *Secondo volume delle Navigationi e viaggi*, 1559, encore réédité en 1583 (3^e éd.), Marco Polo reste à l'époque de Botero une source importante concernant la Chine.
223. 40 km.
224. *Suntien* : Botero veut parler en fait de Hangzhou, que Marco Polo appelaient aussi Quinsai.
225. Dans le texte : *Anchin*.
226. Dans le texte : *Panchin*. Botero ne s'est pas avisé que la *Ciambalu* évoquée quelques lignes plus haut et cette *Panchin* ne sont en fait qu'une seule et même ville, Pékin.
227. L'auteur vise ici très directement, de façon polémique, le texte de Marco Polo édité par Giovanni Battista Ramusio, *Secondo volume delle Navigationi*, 1583, f. 45r.-v.
228. «Et l'on ne se trompe... de Quinsai» (*Ma s'ingannano non solamente in questo, ma molto più con dire che Quinsai vol dire città del cielo, conciosia che questo è significato di Suntien, e non di Quinsai*). Cette phrase disparaît dès l'édition de 1589. Pour ce sens attribué à «Quinsai» par Marco Polo, voir G. B. Ramusio, *Secondo volume delle Navigationi*, f. 45r.
229. Dans le texte : *Iago*.
230. Dans le texte : *Polisango*. Là encore, un toponyme de Marco Polo, qui avait attribué au fleuve le nom de son plus célèbre pont. Il semble qu'il s'agisse du fleuve Qiantang.
231. Presque 9 km.
232. 40 km.
233. 150 km.
234. Dans le texte : *bellissimi poggiuoli da sedere*.

235. « de Suntien » : à partir de 1590, corrigé en « de Cité du Ciel ».
236. « sont plus grandes encore » : à partir de 1590, corrigé en « ne sont pas plus petites ». Nankin et Pékin, successivement capitales de l'empire Ming entre le xiv^e et le xvi^e siècles, avaient pour l'une approché et pour l'autre dépassé le million d'habitants.
237. 130 km. « Celle-ci est si grande... soixante lieues de pourtour » (*questa è tanto grande, che un huomo a cavallo di portante a pena la traversa in un giorno da porta a porta; e vi sono oltre di ciò i borghi; quella si dice girare sessanta leghe*) : ce passage disparaît à partir de 1590.
238. Conduit par l'intérêt particulier qu'il porte à la Chine et aux sources les plus récentes qui lui sont consacrées – les récits de voyage, les lettres des missionnaires et les grandes synthèses de Juan González de Mendoza et Giovanni Pietro Maffei (voir notes 24 et 245) – l'auteur entame ici une longue digression ; il ne retrouve le sujet du chapitre, les villes capitales, qu'à la page 58.
239. Dans le texte : *Cantan*.
240. En raison de la proximité de Macao avec Canton, les Portugais ont entretenu tout au long du xvi^e siècle de nombreux échanges commerciaux avec cette ville.
241. Dans le texte : *Sauchieo*. Suzhou est située à une centaine de kilomètres à l'ouest de Shanghai.
242. 25 km.
243. Dans le texte : *Ucchieo*. Hankou, aujourd'hui englobée dans la ville de Wuhan, est située à la confluence du Yangzi et de la rivière Han.
244. Dans le texte : *Chinchieo*.
245. L'une des sources de Botero est ici la toute récente *Historia de las cosas mas notables, ritos y costumbres del gran reyno de la China* du père augustin Juan González de Mendoza (publiée en 1585 à Rome en castillan), dans la traduction italienne de Francesco Avanzo : Juan González de Mendoza, *Dell'istoria della China*, Rome, 1586 (édité aussi la même année à Venise et à Gênes, réédité à Venise en 1587). Les informations portant sur Changshu (*Chinchieo*) sont données au chap. 16 de la deuxième partie.
246. *avvisi* : voir note 137.
247. Dans le texte : *vive ragioni*. En français classique, « vives raisons » est une expression du lexique théologique et métaphysique qui désigne le raisonnement appuyé sur les faits (les raisons de la vie), plutôt que sur les discours.
248. Dans le texte, *quella parte del mondo, che a noi è orientale* : cette précision du point de vue (à la place de la désignation plus traditionnelle : l'Orient) est l'expression du processus de relativisation provoqué par la nouvelle image de la Terre, alors même que l'auteur reprend à son compte une idée de l'Orient qui est un lieu commun de la géographie médiévale.

249. Dans le texte, *noce d'India*. La noix d'Inde désignait anciennement la noix de coco.
250. Croyance, commune encore à l'époque, héritée de la géographie médiévale.
251. Cf. G. P. Maffei, *op. cit.*, VI, p. 110 D. Le sixième des *Historiarum Indicarum libri* est une source de première importance pour tous ces passages consacrés à la Chine.
252. *Ibid.*, p. 109 C. Le thé était encore tout à fait inconnu en Europe avant le xvii^e siècle.
253. Dans le texte : *minio*. Sulfure de mercure naturel d'où l'on tire une teinture rouge.
254. Dans le texte : *guado*. Le pastel.
255. Dans le texte : *cina* ; la squine (*smilax china*) est une plante sudorifique que connaissaient déjà les Anciens.
256. Il s'agit de Chi-Houang-ti, le « Premier empereur » (259-210 av. J.-C.), auquel Juan González de Mendoza donnait le nom de « Vitei » dans *Dell'istoria della China*; Ludovico Arrivabene s'en inspire aussi pour son roman *Il Magno Vitei*, publié à Vérone en 1597. Concernant la législation sur le travail, cf. *Dell'istoria della China*, livre III, chap. 1.
257. Dans le texte, *Menan et Meacon* : deux grands fleuves de la péninsule indochinoise.
258. Francisco Álvarez (1465-vers 1540) : chapelain du roi Manuel du Portugal, il fit partie, en 1520, de la première ambassade portugaise en Abyssinie (menée par Duarte Galvão), où il demeura six ans. Il publia sa *Verdadeira informaçam das Terras do Preste Joam das Indias* à Lisbonne en 1540. La source de Botero est ici Ramusio, qui procure dans ses *Navigazioni e viaggi* une version italienne abrégée de l'ouvrage d'Álvarez, tirée à la fois du livre imprimé et d'un manuscrit : *Il Viaggio fatto nella Etiopia per Don Francesco Alvarez*, in G. B. Ramusio, *Primo volume delle navigationi et viaggi*, 1550, f. 204r-274v.
259. Au xvi^e siècle, les Européens ont continué à utiliser l'appellation médiévale du Prêtre Jean (comme en témoigne notamment le titre de la relation d'Álvarez), souverain légendaire d'un royaume chrétien d'Orient, pour désigner l'empereur d'Abyssinie, le Grand Négus.
260. Dans le texte : *Angori*. Angora (ou Ancyre), l'ancêtre d'Ankara fut la capitale des Galates au III^e siècle av. J.-C., puis la capitale de la province romaine de Galatie, pendant près de 450 ans, de la fin du II^e siècle avant notre ère jusqu'à l'an 345.
261. Voir note 45. Après que les Ottomans s'emparèrent de Bursa en 1326, ils en firent leur capitale.
262. 4000 km.
263. 300 km.
264. Entendre : les archipels de la mer Égée, sur laquelle débouche la mer de Marmara (Propontide), par le détroit des Dardanelles.
265. 20 km.
266. 4,5 km.

267. Ajout de 1598 : «En Afrique, Alger, devenue récemment la capitale d'un grand État, est pour cette raison très peuplée ; lorsqu'elles étaient florissantes, Tlemcen comptait seize mille feux, Tunis neuf mille, Marrakech cent mille ; Fès, qui est aujourd'hui le siège du roi le plus puissant d'Afrique, en compte soixante-cinq mille.» En 1587, la domination ottomane de l'Algérie était officialisée par l'instauration de la Régence d'Alger, où gouvernait désormais un pacha envoyé par le sultan. Les chiffres concernant Tlemcen (*Tremise* dans le texte) et Marrakech (*Marocco*) proviennent de Léon l'Africain, dans la version procurée par Ramusio : *Della descrittione dell'Africa et delle cose notabili che ivi sono, per Giovan Lioni Africano*, in G. B. Ramusio, *Primo volume delle navigationi*, f. 1r-103v.

268. «elle compte vingt-sept mille paroisses (et je compte Paris comme une seule paroisse)» : en 1598, la parenthèse est omise et le passage modifié comme suit : «elle compte vingt-sept mille lieux avec paroisse».

269. 18 km.

270. Chiffre exagéré qui, selon les études les plus récentes, ne sera atteint que dans la première partie du xvii^e siècle. Avant le siège de 1590, la population parisienne dépassait probablement les 300 000 habitants, mais de peu.

271. Voir note 88.

272. Cette idée d'une relative équivalence de ces diverses villes autour de 160 000 habitants est d'autant plus riche d'enseignement sur les perceptions démographiques de l'époque qu'elle ne paraît plus tenable aujourd'hui. À la fin du xvi^e siècle, Londres approchait les 200 000 habitants, Naples les 275 000, Lisbonne les 130 000, Prague les 100 000, Milan les 120 000, Gand les 31 000 (!).

273. Sur ces *revolutioni de Paesi Bassi*, voir note 35.

274. Ajout de 1598 : «Et depuis trente ans, Naples s'est agrandie presque autant.» Voir note 168.

275. 9 km.

276. Séville était en fait alors la seule « grande ville » d'Espagne, d'une taille équivalente à Lisbonne puisqu'elle avoisinait sans doute les 135 000 habitants à la fin du siècle.

277. *Boetis* était le nom romain de ce fleuve, Guadalquivir son nom espagnol, d'origine arabe (de wadi al-kbir, «la grande rivière»).

278. Valladolid ne fut le siège de la monarchie espagnole que par intermittences : en 1517-1519, 1522-1524, 1527-1536, 1543-1559.

279. En 1561, Philippe II fait de Madrid sa capitale.

280. Dans le texte : *una delle più grosse popolazioni*. Voir note 94. Madrid comptait alors sans doute à peu près 60 000 habitants, ce qui la plaçait nettement derrière Séville et Tolède.

281. Dans le texte : *Valodimeria*. Située à 150 km à l'est de Moscou, sur la Kliazma, Vladimir connut un essor considérable au XIII^e siècle, époque où elle était la capitale des princes de Russie.
282. Dans le texte : *Novoguardia*. Située sur le Volkhov, Novgorod fut le siège d'une république, indépendante des princes russes, de 1136 à 1478.
283. 7,5 km.
284. «lequel y tient... soldats» (*che vi tiene forse venti mila soldati per sua guardia*) : l'incise disparaît dès l'édition de 1589.
285. Moscou atteignait alors tout au plus 80000 habitants.
286. Cicéron, *Seconde action contre Verrès*, IV, 53, 118.
287. Il s'agit du Cassaro, une longue artère qui existait depuis l'Antiquité, mais qui fut entièrement réaménagée, prolongée et élargie à partir de 1567, à l'époque du vice-roi de Sicile García Álvarez de Toledo ; elle prit ensuite le nom de via Toledo (aujourd'hui corso Vittorio Emanuele). À l'âge de quinze ans, Botero avait étudié au collège jésuite de Palerme (1559-1560).
288. Dans le texte : *magnanimità*, à entendre au sens étymologique classique, grandeur d'âme.
289. L'aménagement du nouveau port de Palerme commença en même temps que celui du Cassaro, par la volonté de Toledo, et la construction du nouveau môle dura jusqu'en 1590.
290. Dans le texte : *capo del mondo*, traduction de l'expression latine *caput mundi*.
291. Rappelons que ces lignes sont publiées lors du pontificat de Sixte Quint, l'un des «papes urbanistes» les plus actifs du XVI^e siècle.
292. Aristote, *Politique*, VII, 4, 1326 a 1 – 1326 b 25 ; Plutarque, *Solon*, 22 ; Machiavel, *Discours*, I, 6 et surtout, II, 3.
293. Voir *supra*, p. 29-31.
294. Ce renvoi, qui apparaît dès l'édition *princeps* (juin 1588), annonce *Della ragion di Stato*, qui ne verra le jour qu'un an plus tard (juin 1589) ; il prouve que Botero rédigeait les deux œuvres en même temps. Voir *De la raison d'État*, VIII, 7.
295. Ici, ainsi que dans la seconde partie de la phrase, «droit» traduit *ragione*, comme p. 38-39 ; voir note 157.
296. Affirmation décisive qui témoigne de la logique toute machiavélienne dans laquelle se place l'auteur : l'expérience nous montre que les hommes font passer la force avant le droit, il n'y a donc pas de sécurité et de conservation possibles sans puissance ; c'est là l'une des raisons majeures de cette enquête sur la grandeur des villes (laquelle contribue, en retour, à définir la puissance en un sens différent de celui de Machiavel ; voir la postface, *infra*, p. 134-140).
297. Les guerres de Pyrrhus contre les Romains, puis contre les Carthaginois, en Italie méridionale et en Sicile, ont lieu entre 281 et 275 av. J.-C. Viriathe était un chef rebelle

lusitanien qui mena contre les Romains, entre 149 et 141 av. J.-C., une guerre d'embuscades souvent victorieuse. Servilius Caepio le fit assassiner en 139 ; mais la victoire romaine dans la région ne fut assurée que par Scipion Émilien, grâce au sac de la ville de Numance en 133 av. J.-C. Sertorius conquit pour son compte une grande partie de la péninsule Ibérique ; lui aussi obtint de nombreux succès par ses actions de guérilla contre les troupes romaines, dirigées par Pompée ; il mourut en 72 av. J.-C.

298. Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, II, 16, 2, où il est précisé que le nombre de ceux qui s'étaient joints à Romulus pour fonder Rome ne dépassait pas trois mille fantassins et trois cents cavaliers.

299. Tite-Live, I, 44, 2 ; Machiavel, *Discours*, II, 3.

300. Tite-Live, Abrégés (*Periochae*), XCVIII (450000 était le chiffre donné dans les éditions anciennes ; aujourd'hui corrigé en 900 000). Sur le calcul de la population romaine, voir le discours *Combien de gens contenait Rome au comble de sa grandeur*, *infra*, p. 95-96.

301. Bien qu'elle se fonde sur les progrès de l'architecture militaire, très nets à l'époque, cette observation exagérément optimiste passe notamment sous silence les dégâts humains considérables, sur les champs de batailles, provoqués par la révolution militaire du XVI^e siècle (progrès liés à l'artillerie et aux nouvelles formes et tactiques de l'infanterie). Mais cette focalisation sur les fortifications n'est pas étrangère au fait qu'il s'agit du seul domaine du savoir militaire où la prépondérance italienne restait alors forte.

302. Cette argumentation peut faire sourire ; il serait évidemment erroné d'y déceler la moindre ironie. Pour Botero le recours au concept thomiste des « causes secondes » est important car il fonde la possibilité même des sciences naturelles et sociales, préservant la théologie et la métaphysique qui sont, elles, sciences des « causes premières ».

303. Comme les deux autres notions, centrales dans ce chapitre, de vertu génératrice et de vertu attractive, Botero emprunte celle de vertu attractive à la philosophie naturelle de l'aristotélisme scolaire ; il est toutefois significatif que dans le contexte présent, celui d'une géographie économique de la circulation des subsistances, s'opère un glissement sémantique qui permet de vulgariser le lexique savant.

304. « à notre religion » : précision omise à partir de l'édition de 1598 (ce qui aura pour effet d'universaliser le discours).

305. Il s'agit bien de la conservation de la grandeur des villes, et non simplement de la conservation des villes : ce qui est en question ici, c'est la quantité de population.

306. Dans le texte : *isole del mare* ; référence, sans doute, aux îles de la Méditerranée autant qu'à celles de l'océan Atlantique, peuplées plus tard.

307. De façon saisissante, une seule phrase suffit à narrer une histoire universelle envisagée sous l'angle du peuplement des terres du globe : l'ellipse permet de passer presque directement de la Mésopotamie à « nos pays » et au peuplement d'un « Nouveau Monde ». L'insistance sur ce « nous », sujet de la nomination (*che noi chiamiamo Mondo Nuovo*), est ambiguë : si

d'un côté elle est une marque d'eurocentrisme (voire d'italocentrisme, *Mundus Novus* étant le toponyme qui s'est imposé avec l'œuvre célèbre d'Amerigo Vespucci qui parut sous ce titre en 1504), elle laisse entendre que d'autres que ce «nous» peuvent nommer ces lieux différemment, à commencer par les peuples qui s'y trouvaient avant l'arrivée récente des Européens. S'il prend garde ici de ne pas entrer dans les débats sur l'origine de ces peuples, Botero ne les exclut pas de cette lointaine souche unique, mésopotamienne.

308. César, *Guerre des Gaules*, IV, 3 1-2.

309. La Dominique – ainsi nommée parce que Christophe Colomb y accosta un dimanche, le 3 novembre 1493, lors de son deuxième voyage – fait partie des îles Caraïbes, où vivaient les peuples caribes, que Colomb appela *canibales* et qu'il décrivit comme anthropophages. L'anthropophagie devint un lieu commun (le «cannibalisme») dès les premiers textes qui suivirent l'arrivée des Européens en Amérique; caractérisée comme le péché le plus grave des Indiens, elle servit dès lors comme l'une des justifications de la conquête. Ce n'est pas le propos de Botero ici, qui y voit plutôt l'une des manifestations historiques les plus violentes de ce que l'on appellera, bien plus tard, le malthusianisme, liée aux difficultés de subsistance (dans les termes de Botero, l'infériorité de la vertu nutritive par rapport à la vertu génératrice).

310. Dans le texte : *Aymuri*. Appelés depuis lors les Botocudos, les Aymorés (ou Aymurás) habitaient les zones côtières situées au sud de Bahia. Ils firent aux Portugais une guerre farouche, marquée notamment par les attaques d'Ilhéus et de Porto Seguro en 1564. Si leur anthropophagie semble avérée, c'est avant tout la terreur qu'ils inspirèrent aux envahisseurs qui explique la description épouvantable rapportée ici.

311. Et non pas «du Pérou», version toujours retenue par les éditeurs en raison d'une coquille dans l'édition de 1598 (*Perù*, au lieu de *Pegù* dans les éditions précédentes). Le royaume mûn de Rāmaññadesa était appelé Pegu par les Européens, du nom de sa capitale, située au sud-est de la Birmanie.

312. Contrairement aux autres lieux du texte où apparaît le nom Éthiopie (voir p. 58, où Éthiopie est synonyme d'Abyssinie), Botero l'emploie ici à la façon des Anciens : l'Éthiopie sert à désigner sinon la totalité de l'Afrique, du moins ses parties orientale et méridionale. Les Nasamons étaient un peuple de la Libye antique (évoqué notamment par Hérodote, Pline l'Ancien et Strabon). Cafre, mot d'origine arabe ayant le sens d'«infidèle», est le nom dont se servirent les Portugais pour désigner les populations des côtes de l'océan Indien en Afrique australe.

313. Dans le texte : *come hanno provato*.

314. Dans le texte, *inopia* : un latinisme qui est un hapax (ce qui n'est pas si étonnant pour un terme qui s'oppose directement à ceux d'abondance ou de commodité, centraux dans le livre).

*Combien de gens contenait Rome
au comble de sa grandeur
Discours de Giovanni Botero*

Rome, pour autant que l'on peut en juger, fut l'une des villes les plus grandes et les plus peuplées qui aient jamais été au monde, tant du fait des nombreux arts qui furent employés dans ce but (parce qu'il n'y eut jamais de gens plus attentifs à leur propagation), tant du fait de la grandeur de l'empire, dont les forces étaient toutes ramenées à la ville. Aussi ne sera-t-il pas hors de propos, puisque nous parlons de la grandeur des villes, de chercher jusqu'à quel nombre arrivait le peuple de Rome – que l'on peut appeler la Reine des villes – lorsqu'elle était à son comble. Chose qui, bien que présentant quelque difficulté, n'est pourtant pas impossible. En effet, si depuis l'ombre de la Terre on connaît la grandeur des étoiles et des cieux, nous ferons bien plus aisément conjecture de la multitude du peuple romain, depuis un fondement bien plus certain et bien plus manifeste, et il s'agit du cens. Denys d'Halicarnasse écrit que lors du consulat de Spurius Servilius et d'Aulus Virginius¹, les citoyens romains sortis de la puberté atteignaient le nombre de cent mille, et que la multitude des femmes et des enfants, des boutiquiers (parce qu'il n'était permis à aucun citoyen romain d'exercer un autre métier que l'agriculture et la milice) et des étrangers, était trois fois supérieure². Si bien qu'en ce temps-là, Rome pouvait avoir quatre cent mille bouches. Nous lisons ensuite que, quelques siècles plus tard, Rome crut jusqu'au nombre de quatre cent cinquante mille citoyens de l'âge susdit³. Aussi, en suivant la proportion susdite, nous dirons que le nombre de toutes les personnes qui y habitaient atteignait un million quatre cent mille. Mais il est vraisemblable que ce nombre fut plus grand encore, puisqu'il ne fait pas de doute que le nombre des étrangers augmenta grandement avec l'extension de l'empire. Car au temps des consuls mentionnés plus haut, les Romains n'étaient les maîtres que d'une toute petite partie de l'Italie ; aussi la multitude des étrangers ne pouvait-elle être très grande. Mais une fois l'Italie entièrement occupée et après que leurs armées passèrent les Alpes, franchirent la mer et prirent possession des îles et d'un nombre infini de provinces d'Europe, d'Afrique et d'Asie, il est vraisemblable que la quantité des étrangers qui y affluaient – par curiosité, pour leurs

négoces ou pour une autre raison – fut innombrable. À Athènes, on fit une fois le recensement⁴ des habitants et on trouva vingt mille citoyens et dix mille étrangers⁵. Il n'est pas vraisemblable que le nombre des étrangers fût supérieur à Athènes qu'à Rome, mais supposons qu'il fût équivalent : s'il y avait à Rome quatre cent cinquante mille citoyens pubères, il ne pouvait y avoir moins de cent cinquante mille enfants impubères. Aussi le nombre des étrangers, proportionnellement à Athènes, atteindrait-il presque trois cent mille. Ajoutons que dans les recensements qui étaient faits à Rome, on ne tenait pas compte des esclaves, dont le nombre était exorbitant. En effet, nous lisons que M. Crassus, outre ceux qu'il avait à son propre service, en avait cinq cents, tous artisans⁶; et Milon en libéra trois cents en un seul jour; et sainte Paula, tant louée par saint Jérôme⁷, comme elle voulait se livrer à la vie spirituelle, donna leur liberté à huit mille esclaves. Et les guerres menées par Eunus⁸ en Sicile (qui avec soixante mille esclaves défit quatre préteurs romains⁹), par Athénion dans cette même île¹⁰ (qui avec soixante-dix mille¹¹ esclaves défit Servilius et Lucullus, préteurs eux aussi¹²) et par Spartacus, qui épouvanta grandement l'Italie et tailla en pièces de nombreuses armées romaines, font foi de la même chose. Après la déroute de Sextus Pompée, on trouva trente mille esclaves qui avaient suivi sa faction, et César Auguste les fit mourir¹³. Et dans le recensement susdit du peuple athénien on trouva vingt mille citoyens, dix mille étrangers et quatre cent mille esclaves. Et il est probable que les Romains, qui les armes à la main avaient mis le monde entier sous leur joug, ne fussent pas moins pourvus d'esclaves que les Athéniens. Aussi peut-on comprendre que la multitude des habitants de la ville de Rome approchât les deux millions de personnes.

Notes du traducteur

1. Spurius Servilius Priscus Structus et Aulus Virginius Tricostus Rutilus, consuls en 476 av. J.-C.
2. Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, IX, 25, 2. Denys écrit exactement qu'il y avait plus de cent dix mille citoyens adultes mâles.
3. Tite-Live, *Abrogés (Periochae)*, XCVIII ; mais voir *supra*, p. 91, note 300.
4. Dans le texte : *descrittione*.
5. Athénée, *Les Deipnosophistes*, VI, 103 [272c].
6. Plutarque, *Crassus*, 2, 5.
7. Jérôme, *Vie de sainte Paula* (lettre CVIII, Migne, vol. XXII, col. 878-906).
8. L'esclave Eunus mena la première guerre servile, en Sicile, à partir de 139 av. J.-C.
9. Florus, *Tableau de l'histoire du peuple romain, de Romulus à Auguste*, II, 7 (III, 19), 6-7. Le mot « préteurs » signifie ici « généraux ».
10. En 105 av. J.-C.
11. Dans le texte : *settanta mila* (et non *sessanta mila*, dans la leçon de Firpo ; Florus, source directe de ce passage, écrit exactement « *non minorem quam ille fanaticus prior conflauit exercitum* », Florus, *op. cit.*, II, 7, 10).
12. Florus, *op. cit.*, II, 7, 11.
13. Auguste, *Res Gestae*, 25, 1.

Sur la langue des *Causes* et leur traduction

par Romain Descendre

Ce que signifie [l]a fidélité assurée par la littéralité, c'est que l'œuvre exprime le grand désir d'une complémentarité des langues.
Walter Benjamin, « La tâche du traducteur »

Autant que faire se peut, épouser le texte : d'un tel souhait procèdent les critères de cette traduction. La pensée d'un auteur, nous le savons bien, n'est dissociable ni de sa syntaxe (qui exprime une logique et une rhétorique) ni de son lexique (où vivent les idées). Il s'agit d'être fidèle à l'une et à l'autre. Cela conduit à des choix pouvant provoquer chez le lecteur quelque sentiment d'étrangeté ; un sentiment que l'on éprouve souvent, du reste, lorsqu'on lit dans sa propre langue un texte vieux de quatre siècles. Mais le choix de la littéralité n'est pas celui de l'archaïsme : son but est de faire entendre la langue de l'auteur.

« Laisse[r] l'écrivain le plus tranquille possible et fai[re] que le lecteur aille à sa rencontre » ; « plier la langue de la traduction, dans la mesure du possible, à la langue d'origine » : contrairement à ce qui a longtemps prévalu dans la tradition française de traduction, s'impose à nous aujourd'hui l'exigence formulée par Friedrich Schleiermacher il y a déjà deux siècles¹. Autrement dit, il est désormais plus aisé de penser, comme Walter Benjamin, que « le plus grand éloge qu'on puisse faire à une traduction n'est pas qu'elle se lise comme une œuvre originale de

1. F. Schleiermacher, *Des différentes méthodes du traduire*, p. 49 et p. 85.

sa propre langue¹ ». L’enjeu n’est en aucun cas de trouver les mots et les tournures que l’auteur aurait pu choisir s’il avait écrit dans la langue d’arrivée, pas plus qu’il n’est de rendre élégant ce qui ne l’est pas. Il peut se dire ainsi : sans rien sacrifier à la correction de la langue française, transmettre, au plus près, la lettre et les articulations d’un discours ancré dans une histoire, dans cet espace-temps révolu vers lequel la traduction fait retour².

L’acte de traduire ainsi conçu est une approche du texte obstinée et multiple, l’explorant sous toutes ses coutures, dans l’espoir que puisse apparaître sa trame et les nuances de ses fils. C’est une aspiration qui excède la seule question du passage d’une langue à l’autre. Elle relève d’une herméneutique première, fondamentale, qu’on appelle aussi philologie : l’interprétation ici engagée par la traduction est celle que procure une pratique philologique entendue au sens large, selon les termes de Nietzsche, comme un art de la «lente lecture³». Il s’agit de respecter au plus près les choix d’écriture pour interroger les logiques dont ils procèdent et expliciter les effets qu’ils produisent⁴. Il s’agit aussi de refuser que la traduction tienne lieu de commentaire (comme il arrive lorsqu’elle tend vers la paraphrase ou l’explication) et de réaffirmer à l’inverse un lien étroit entre le texte traduit et le commentaire qui s’en distingue : l’expérience de la traduction est ce qui contribue le mieux à penser le texte original et à définir ce qui l’éclaire. Les mêmes raisons conduisent à rejeter tout souci d’esthétisation, à réprimer tout penchant vers la «belle» traduction : il n’est

1. W. Benjamin, «La tâche du traducteur», p. 257.

2. Sur ces questions, voir notamment Antoine Berman, «La traduction et la lettre ou l’auberge du lointain».

3. F. Nietzsche, *Aurore*, Avant-propos (1886), § 5, p. 18.

4. Ce travail s’inscrit ainsi pleinement dans le sillage de la philologie politique pratiquée et réfléchie par Jean-Claude Zancarini et Jean-Louis Fournel, qui ont construit à partir d’une telle éthique de la traduction une interprétation renouvelée de la pensée républicaine florentine. Voir notamment J.-C. Zancarini, «Une philologie politique. Les temps et les enjeux des mots (Florence, 1494-1530)»; J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini, «Les enjeux de la traduction. Traduire les penseurs politiques florentins de l’époque des guerres d’Italie».

pas question de nier l'hétéronomie fondamentale du texte traduit, sa position ancillaire à l'égard de sa source. « La traduction d'œuvres importantes aura d'autant moins de chances de réussir qu'elle se sera efforcée d'élever sa fonction techniquement opérationnelle au rang d'une forme artistique autonome¹ », disait encore Benjamin au moment de défendre une idée de la traduction des textes théoriques appelant nécessairement l'adjonction d'un commentaire.

Tels sont les principes, mais l'acte de traduire est une pratique irréductible à quelque théorie que ce soit : s'impose la nécessité des compromis.

Construction phrastique

De cette logique procèdent de nombreux choix, dont je n'entends ici expliciter qu'une petite partie. Tenir fermement à « la littéralité dans la transposition de la syntaxe² » implique de conserver volontairement certaines « lourdeurs » – ou tout au moins des formes parfois jugées telles aujourd'hui. Un exemple typique : les polysyndètes conduisant à l'anaphore des « et », ainsi que l'ouverture fréquente des périodes par la même conjonction de coordination, ce à quoi répugnerait une certaine idée du français châtié. Mais le procédé n'est pas sans signification ni sans effets : il a une valeur emphatique et une fonction de persuasion ; il est, aussi bien, le propre d'un discours conservant les stigmates de l'oralité et les traces d'une écriture véloce. Comme ces prédicateurs qu'il a formés à l'art rhétorique, Botero maintient ininterrompu le fil de son discours, marque les liens qui unissent ses parties, donne tout son rôle à l'accumulation des exemples.

Un rythme particulier de l'écriture doit ainsi être restitué, qui mobilise autant l'éditeur scientifique du texte que son traducteur. Dans les éditions anciennes revues par Botero, une grande quantité de propositions

1. W. Benjamin, *Fragments philosophiques, politiques, critiques, littéraires*, p. 196.

2. *Id.*, « La tâche du traducteur », p. 257.

commençant par *Et* ou *E* suivent un point ou un deux-points, selon un procédé qui n'est pas attribuable aux seuls usages typographiques de l'époque. J'ai tenu à ce que la ponctuation respecte au mieux le découpage phrastique propre à ces éditions (sur la base de la *princeps* de 1588 et de la dernière impression corrigée par l'auteur, en 1598), même si des modernisations graphiques ont été nécessaires. Ainsi, les deux-points et les points-virgules avaient alors bien souvent une valeur de pause plus longue qu'ils ne l'ont aujourd'hui et n'avaient généralement pas une fonction logique spécifique : je les transforme souvent en un point simple. Le texte que je propose est donc segmenté différemment de celui que Luigi Firpo avait établi en 1948, selon une logique qui n'était pas explicitée.

J'ai tenu aussi à conserver dans la traduction les répétitions, parfois malheureuses, qui sont autant d'indices d'une écriture qui n'a pas toujours été stylistiquement révisée (un exemple parmi d'autres : « très *commodes* sont les villes qui jouissent d'eaux navigables de plusieurs sortes, comme celles qui disposent d'un port maritime *commode* », p. 26). D'autres traces textuelles, qui appartiennent aussi bien à la *dispositio* qu'à l'*elocutio*, conduisent à penser que le livre a été écrit d'un seul jet. Ce sont notamment les références répétées aux parties antérieures du discours – d'où la nécessité de conserver les multiples occurrences de l'adjectif *sudetto* (« susdit ») – ; inversement, manquent tout à fait les possibles anticipations de passages encore à venir. C'est aussi ce que confirme le respect moins strict, vers la fin du livre, de la structure d'ensemble : la digression sur la Chine et son urbanisation spectaculaire dans un chapitre consacré aux seules villes capitales (II, 12), ou encore l'ajout d'un troisième livre « non point parce que la matière le nécessite mais pour l'ornement de l'œuvre », et alors « qu'il ne nous reste plus rien à dire concernant ce que nous nous étions proposé » (p. 64). Masquer les incertitudes langagières ou les maladresses stylistiques que peut entraîner le contrôle parfois lâche de l'auteur sur son écriture serait presque aussi dommageable qu'ôter ces parties ajoutées au seul motif de leur nature structurellement excentrique.

Lexique

Il n'est pas question ici d'un développement systématique concernant les choix de traduction opérés pour chacun des termes clés des *Causes de la grandeur des villes*. L'index lexical situé en fin de volume permet de constater, sur la base de certains cas, que se vérifie une fois de plus l'impossibilité d'une correspondance parfaite, terme à terme, entre les éléments de deux systèmes linguistiques distincts. L'aspiration à ne garder qu'un seul terme pour chacun de ceux que propose l'original fut pourtant l'un des principaux critères de choix, les cas opposant des résistances et nécessitant des compromis étant d'ailleurs riches de signification. Les autres critères sont le respect des réseaux sémantiques, le refus de l'anachronisme (pas de mot français qui n'existerait déjà dans la langue classique) et, lorsque cela se révèle nécessaire, le recours délibéré à certains termes dont l'usage ou le sens dominant ont évolué depuis le xvii^e siècle.

Il n'est pas sans intérêt de constater que parmi les différents champs couverts par la terminologie des *Causes* (géographie, économie, démographie, politique), ceux qui concernent le nombre des hommes et la quantité des biens bénéficient d'une variété lexicale particulièrement grande.

De l'abondance des choses

De façon symptomatique, comme sous l'effet d'un redoublement des choses par les mots, le réseau lexical de la richesse est l'un des mieux garnis. Botero a tant de mots pour dire l'abondance, la production et le commerce des biens, ainsi que les dynamiques de l'accumulation et de leur concentration en certains lieux, il en multiplie tant les usages, qu'il nous oblige à renoncer à trouver un équivalent distinct pour chacun d'eux : *ricchezza, copia, abbondanza, opulenza, dovizia, beni, facoltà*. À l'inverse, l'indigence est signifiée par un hapax, à l'extrême fin de l'œuvre (*inopia*). C'est à l'échelle des mots une opposition structurellement comparable à l'opposition entre les deux premiers livres et leur face négative portée par le très court livre III.

À la croissance et à la richesse des villes contribuent fortement la *commodità* : l'importance de ce terme, ainsi que son ancrage dans une certaine tradition de la pensée de la ville¹, rendent indispensable la conservation systématique de son équivalent français. Autrefois fréquents et variés, les usages de « commodité » mêlaient, comme chez Botero, des emplois géographiques et économiques (ainsi Furetière évoquait à la fois « le voisinage des lieux » : « J'ay basti dans cette vallée, à cause de la *commodité* des eaux », et « les biens de fortune » : « Il a marié sa fille avec un homme qui a bien des *commoditez.* »)

Il convient de ne pas entendre le mot « industrie » de façon anachronique, comme un secteur d'activité fondé sur l'exploitation des matières premières et leur transformation en biens de consommation. L'*industrie*, tout comme l'*art* auquel elle est associée, a ici un sens plus ancien (dès la première phrase du chapitre II, 7 qui lui est consacré, d'ailleurs, « l'industrie des hommes » est redoublée par « la multitude des arts »). Il s'agit, dans l'un et l'autre cas, de l'activité manuelle que l'homme exerce en transformant un matériau, *industria* évoquant plutôt le soin que l'homme y apporte en propre, *arte* tendant à désigner le métier et la technique. Il importe donc de traduire littéralement *industria* et *arte* : dans les deux langues, ces mots ont vu leurs significations évoluer, certes, mais ont aussi gardé la mémoire de ces acceptations vieillies, qu'aucun autre terme ne porte systématiquement. Partant, il serait excessif de traduire *artefice* par « artiste » (même si à l'occasion il est fait référence à une figure que nous pourrions désigner sous ce nom) : il s'agit encore de l'*artifex*, de l'ouvrier, celui qui produit un objet du travail de ses propres mains et en maîtrise les savoir-faire. Or en dépit des théorisations désormais bien établies sur la nature libérale des « arts du dessin », la langue dans laquelle écrivait Vasari était encore loin d'avoir enregistré une distinction spécifique entre la figure de l'artiste et celle, plus vaste, de l'artisan. Plutôt qu'« artisan », « artiste » aurait d'ailleurs pu être choisi si le français moderne n'avait depuis occulté son sens générique d'« ouvrier qui travaille avec grand art » (Furetière).

1. Postface, *infra*, p. 145-147.

De la quantité des hommes

Il est aussi symptomatique que la palette lexicale de l'auteur soit très riche dès lors qu'il décrit les deux phénomènes de démographie urbaine qui l'intéressent le plus : les processus d'agglomération (*unire, ridurre, ragunare, congregare, mettere insieme ; ragunanza, comunanze*) et les dynamiques de croissance démographique et spatiale (*aggrandire, popolare, appopolare, crescere, accrescere, amplificare, ampliare, propagare ; incremento*). Pour désigner les hommes en tant qu'ils font population, Botero use de plusieurs termes génériques appartenant au langage courant (*abitanti, uomini, gente*), mais privilégie surtout celui de *popolo*, employé le plus souvent au pluriel, en un sens qui est tout aussi neutre, du point de vue de l'identification sociale ou politique, que le sont les dérivés *popolare, appopolare, popoloso, popolazione* (au sens de peuplement). Faudrait-il rejeter le mot « peuple » au prétexte qu'aujourd'hui ses diverses acceptations n'ont que très rarement un tel degré de généralité et que sa détermination sociale ou politique est autrement plus marquée ? Cela conduirait à rompre la cohérence de ce champ lexical, sauf à introduire le mot « population », peu souhaitable car anachronique dans une telle acceptation, même si celle-ci correspond bien à l'idée que l'auteur entend exprimer¹. On est dès lors, une fois de plus, face à un cas où il importe, typiquement, de revivifier les usages propres à la langue classique. C'est encore Furetière qui nous y aide : « Peuple, se dit particulièrement des habitans d'une ville. Les villes où il y a le plus de *peuple* sont Pekin, Nankin et Paris. Peuple, se dit aussi d'une multitude de gens. »

De la généricité des « villes »

Terminons par le mot clé. Le choix de traduire *città* par « ville » plutôt que par « cité » s'explique aisément par le contenu matériel que l'auteur lui attribue, relevant strictement de la physique urbaine, de la réalité des échanges et du poids des populations. L'existence précoce en français

1. Postface, *infra*, p. 151-158.

d'un doublon ville / cité s'est accompagnée, dès le XVI^e siècle au moins, d'une spécialisation du second terme, dans plusieurs directions, religieuse, spatiale ou juridico-politique¹. La concentration sur le seul signifiant *città*, en italien, des significés multiples de l'*urbs* et de la *civitas*, rend d'autant plus singulière la décantation opérée par les *Causes*, consistant à ne retenir du mot que son sens géographique, et à maintenir singulièrement à l'écart les connotations juridiques et politiques propres à la *civitas*. C'est là un fait sémantique qui focalise à lui seul le sens et l'originalité du livre.

1. S. Elias de Oliveira, « *Cidade, ville, cité* : très percursos lexicográficos » ; Ch. Topalov *et al.*, *L'Aventure des mots de la ville*, entrée « Cité » (S. Durand), p. 297-301.

Les villes et le monde

Comparatisme géographique et théorie de la croissance urbaine au début de l'âge moderne

par Romain Descendre

Une œuvre à nulle autre pareille

Giovanni Botero vit à Rome depuis moins de deux ans lorsque paraît le traité *Delle cause della grandezza delle città*, au mois de juin 1588. L’ecclésiastique piémontais a été chargé d’y accompagner le jeune Frédéric Borromée dès l’automne 1586, afin d’aider son entrée à la Curie et son accession à la pourpre cardinalice. L’ancien jésuite a depuis plusieurs années acquis la confiance de la prestigieuse famille milanaise : il a su donner entière satisfaction lors des dernières années du cardinal archevêque de Milan, Charles Borromée, mort en 1584, et dont il fut le premier secrétaire. Botero doit beaucoup à l’archevêque, qui l’a pris sous sa protection après son exclusion de la Compagnie de Jésus en 1580 et l’a fait entrer dans la Congrégation des oblats qu’il a récemment créée. Le prélat milanais lui a non seulement ouvert les portes d’une vie nouvelle, mais il a su tirer profit de ses talents intellectuels en l’incitant à écrire. Entre 1583 et 1586, plusieurs publications touchant à la prédication, à l’ascèse, à la rhétorique, à l’épistolographie ou à la politique, conçues dans le plus pur esprit de la réforme borroméenne, ont déjà acquis à Botero une

solide réputation¹. À Rome, il ne joue pas seulement le rôle de précepteur, conseiller et secrétaire du jeune cousin de Charles ; en juillet 1587, peu après qu'a été décidée en haut lieu l'accession de Frédéric au cardinalat, l'ancien professeur de rhétorique devient consulteur de la Congrégation de l'Index ; au côté des intellectuels ecclésiastiques les plus en vue de la Rome de Sixte Quint, parmi lesquels Robert Bellarmin et Silvio Antoniano, il contribue à la mise au point du nouvel *Index librorum prohibitorum*². Au même moment, ses écrits prennent une orientation nouvelle, empruntant deux voies parallèles. Si l'une semble plus directement politique – un traité qui, pour la première fois, fait explicitement de la « raison d'État » son objet (*Della ragion di Stato*, 1589) –, l'autre plus géographique – les *Cause* en 1588, puis les *Relazioni universali* à partir de 1591 –, ce sont là les deux pans d'une seule et même entreprise, consistant à redéfinir la puissance à partir d'une analyse articulant étroitement les questions du territoire, de la population et de la richesse³. Botero réside en plein cœur de Rome, au palais Altemps, un splendide édifice Renaissance. Tout près de la place Navone, au milieu du Champ de Mars, l'ancien centre de la Rome impériale où se concentrent résidences princières et cardinalices, le palais occupe une position symbolique et stratégique dans le paysage urbain, à mi-chemin entre le Vatican et le Capitole. Frédéric Borromée et sa suite y ont été accueillis chez son cousin, le cardinal Mark Sittich von Hohenems, dit Altemps.

Rien n'indique que le petit livre sur les villes réponde à une attente institutionnelle (contrairement à *De la raison d'État*, qui n'est pas étranger au besoin d'une théorie politique catholique qui se fait alors de plus en plus pressant à Rome), ni à une requête plus personnelle (contrairement

1. L. Firpo, *sub voce* dans le *Dizionario biografico degli italiani*, vol. XIII, p. 352-362; Romain Descendre, «La penna della Controriforma».

2. G. Fragnito, *La Bibbia al rogo. La censura ecclesiastica e i volgarizzamenti della Scrittura (1471-1605)*, p. 145-146.

3. Pour une analyse d'ensemble de cette entreprise, R. Descendre, *L'État du Monde. Giovanni Botero entre raison d'État et géopolitique*.

aux *Relations universelles*, qui feront bien plus que répondre au vœu, formulé par le jeune cardinal Borromée, que son secrétaire lui dépeigne l'état de la religion chrétienne dans le monde). Dans la lettre dédicatoire adressée à Cornelia Orsini, la bru du cardinal d'Altemps, l'auteur affirme que c'est à l'occasion des différents voyages qu'il a effectués que lui est venue l'idée d'une recherche consacrée aux « causes qui font qu'une ville est plus grande qu'une autre ». Bien qu'il ait séjourné dans plusieurs grandes villes, dont Paris qui l'a fortement impressionné, ces « voyages », selon l'usage rhétorique de la littérature géographique de l'époque, ont avant tout une réalité livresque. Des quelque cent cinquante villes évoquées dans le livre, il n'a vu qu'une infime partie, cantonnée aux territoires italiens et français. L'intérêt tout personnel qu'il porte à son sujet n'en reste pas moins fort. La publication du livre paraît être le fruit d'une collaboration directe entre l'auteur et l'éditeur : le libraire Giovanni Martinelli tient boutique à deux pas du palais Altemps, piazza Pasquino¹. Possédant un catalogue modérément éclectique, Martinelli édite surtout des textes théologiques et scientifiques d'auteurs alors actifs à Rome. Au même moment que les *Causes*, il fait paraître deux autres textes de Botero : une traduction en langue vulgaire d'une épître latine déjà publiée à Paris en 1585, concernant les « vestiges et indices de la foi catholique retrouvés en Inde par les Portugais et au Nouveau Monde par les Castillans », et une petite compilation de « trois discours concernant la grandeur des villes² ». Explicitement présentée comme un complément des *Causes*, celle-ci contient, outre le discours « Combien de gens contenait Rome au comble de sa grandeur³ », un extrait, consacré à Anvers, de la *Description de tout le Pays-Bas* par Lodovico Guicciardini et la partie d'une épître

1. S. Franchi, *Le impressioni sceniche. Dizionario bio-bibliografico degli editori e stampatori romani e laziali di testi drammatici e libretti per musica dal 1579 al 1800*, s. v. «Giovanni Martinelli», p. 510-512.

2. *Tre discorsi appartenenti alla grandezza delle città. L'uno di M. Lodovico Guicciardini. L'altro di M. Claudio Tolomei. Il terzo di M. Giovanni Botero. Raccolti da M. Giovanni Martinelli*, Rome, G. Martinelli, 1588.

3. Voir *supra*, p. 93-97.

de Claudio Tolomei (sur la question du site des villes)¹. Dans la lettre dédicatoire signée par l'éditeur, datée du 10 juin 1588, le même jour que celle de Botero à Cornelia Orsini, et envoyée à un autre membre de l'illustre famille romaine (Fabio Orsini), Martinelli revient rapidement sur les circonstances de son édition des *Cause della grandezza delle città*. Cette œuvre, qui lui est « arrivée entre les mains » quelques jours plus tôt, il l'a trouvée « si accomplie, pleine d'une si grande variété de choses insolites et rares » qu'il n'a « pu [s']empêcher de la donner aux presses, avec la bonne grâce de l'auteur² ». La matière variée, faite d'informations sur des lieux inconnus de toutes les parties du monde, ainsi que la nouveauté du sujet, la question même de la grandeur des villes, intéressent au premier chef l'éditeur. Voilà pourquoi, dit-il, il a aussi « eu la curiosité d'aller chercher s'il existait quelque texte, soit imprimé soit écrit à la plume, appartenant à cette matière ». Il est probable que les deux textes de Guicciardini et de Tolomei lui ont été signalés par Botero, qu'ils devaient intéresser en premier lieu : l'un concerne précisément la question des « causes de la grandeur » d'une ville particulière ; l'autre constitue un résumé efficace des idées les plus communes, d'origine aristotélicienne, sur un sujet constituant depuis longtemps un passage obligé des éloges et des descriptions de villes : les qualités du site. Parmi ces « trois discours », seul celui de Botero est inédit et constitue un document original ; à la fois complémentaire et marginal par rapport aux *Causes de la grandeur des villes* (dont il est en fait une sorte d'excursus à relier au début du deuxième chapitre du livre III), cet essai de calcul de la population romaine à partir des données du cens transmises par les sources antiques (principalement Tite-Live, Florus

1. Le texte de Lodovico Guicciardini porte sur les causes ayant permis à Anvers de devenir « si grande, si riche et si célèbre » (il est extrait de sa *Descrittione [...] di tutti i Paesi Bassi, altrimenti detti Germania inferiore*, Anvers, Willem Silvius, 1567). Le texte de Tolomei provient de la première lettre du livre VI de ses *Lettere*, un recueil qui connaît un très grand succès tout au long du siècle depuis sa première parution en 1547 ; adressée à Gabriele Maria Cesano, la lettre est datée du 20 juin 1544.

2. *Tre discorsi appartenenti alla grandezza delle città*, épître dédicatoire de Giovanni Martinelli « a Monsignor Fabio Orsino ».

et Denys d’Halicarnasse) attire l’attention sur l’un des aspects centraux du livre : la notion de population, considérée en tant que telle – c’est-à-dire en essayant de réunifier les catégories jusqu’alors tenues distinctes (citoyens, plèbe, hommes d’armes, femmes, enfants, esclaves, etc.) – en dépit de l’absence d’un concept unique de population, approché par les termes *popolo*, *abitanti* ou *gente*¹.

On est donc conduit à s’interroger sur les raisons qui poussent Botero à s’occuper d’un tel sujet : cette œuvre restée incomparable, au-delà des frontières et des époques, se présente comme le produit de la seule curiosité de l’auteur pour le sujet et constitue en cela un cas rare dans l’ensemble de sa production – sans doute est-ce d’ailleurs là une raison de son caractère essentiel, de son intensité toujours vive au fil des pages, à l’inverse de *Della ragion di Stato* ou des *Relazioni universali*. Il s’agit, de fait, de l’œuvre la plus « scientifique » de Botero, s’il est vrai que pour tout aristotélicien la recherche systématique des causes constitue, par définition, la *scientia*². Y est à l’œuvre une tentative de modélisation d’un réel complexe et varié, à partir d’une méthodologie consistant à déployer et à hiérarchiser l’ensemble des facteurs – physiques, humains, économiques, culturels, religieux et politiques – que l’on retrouvera bien plus tard dans la géographie et la sociologie urbaines modernes. Un texte qui constitue à maints égards un défi à la vision suggestive que Michel Foucault proposait de l’« épistémè » de la Renaissance dans *Les Mots et les choses* : entre les multiples spécimens d’un objet urbain bien identifié, c’est bien la généralisation des comparaisons entre représentations – et certes pas le fourmillement indéfini des similitudes³ – qui rend possible la mise en ordre des causes de la grandeur des villes. Comme nous allons

1. Sur cette question, voir *infra*, p. 151-158.

2. Aristote, *Métaphysique*, livre A.

3. M. Foucault, *Les Mots et les choses*, p. 32-86. On pourrait objecter qu’il suffirait d’anticiper l’avènement de « l’âge classique » foucaldien pour qu’il puisse déjà comprendre un auteur comme Botero. Mais là n’est pas la question : les *Causes de la grandeur des villes* sont précisément le produit d’un comparatisme typique de tout le XVI^e siècle, incompatible avec ce que Foucault présente comme l’*épistémè* de la Renaissance.

le voir, ces comparaisons sont rendues possibles par la multiplicité des sources produites par la littérature géographique propre à l'ensemble du XVI^e siècle.

Urbi et orbi

Le contexte historico-géographique immédiat joue un rôle important dans la genèse du livre. Après Milan et Paris, Rome, donc, qui vit alors une période d'exceptionnelle intensité urbanistique. Ajoutant à des préoccupations symboliques et religieuses un souci de fonctionnalité et d'efficacité économique, le pape Sixte Quint change profondément et durablement la structure de la ville, qu'il soumet à un chantier permanent durant les courtes années de son pontificat, de 1585 à 1590¹. Avec l'aide de l'architecte Domenico Fontana, il remodèle en un temps record l'urbanisme romain sur la base d'un réseau de grands axes ponctués par des places niales, lesquels facilitent de façon significative la circulation. C'est en fait toute une conception de l'environnement urbain qui est alors modifiée : désormais, « l'architecture de la ville ne naît plus des édifices mais des routes »². Il s'agit d'agrandir l'espace urbain, en l'étendant, jusqu'aux murs d'Aurélien, sur de vastes terrains ruraux parsemés de jardins, d'églises et de ruines ; la ville est ainsi pensée à partir du réseau de ses communications intérieures et extérieures et non plus à partir des édifices qui constituent son visage urbain³. Déterminée essentiellement par des exigences de déplacement, de traversée, de transport, cette planification répond à des besoins économiques autant qu'à la volonté de réaffirmer l'identité religieuse de la cité. À partir de 1588 surtout, Sixte Quint a le souci d'articuler étroitement ses grands travaux à une politique économique particulièrement volontariste, orchestrée par une

1. Sur ce sujet, voir l'ouvrage classique de G. Simoncini, « *Roma restaurata* ». *Rinnovamento urbano al tempo di Sisto V.*

2. L. Benevolo, *La città italiana nel Rinascimento*, p. 34.

3. *Id., Histoire de la ville*, p. 296-297.

action gouvernementale fortement centralisée¹. Tant par sa définition récurrente de la ville comme lieu, par excellence, de la communication, de l'échange et du commerce, que par son insistance sur la « commodité des transports », Botero traduit à maints égards ces préoccupations on ne peut plus actuelles. La ville n'est plus conçue à partir du pourtour des murailles mais à partir des voies de communication facilitant les indispensables relations économiques entretenues avec d'autres pôles urbains, comme tend à le montrer tout le premier livre, couronné par le chapitre sur « la commodité des transports ». Le contexte géographique et politique immédiat qu'est la Rome de Sixte Quint favorise donc l'émergence de cette réflexion ; mais son rôle reste seulement occasionnel. Botero s'exprime *urbi et orbi* : son discours se veut scientifique et à portée universelle. Il se fonde sur des exemples provenant de tous les continents et prétend à une validité que ne limiterait aucun cas spécifique.

Un postulat du livre, encore implicite dans la définition liminaire de la grandeur des villes par « la multitude des habitants et leur puissance », mais omniprésent dans *De la raison d'État* qui développe un discours plus directement politique, est l'identification de la puissance au nombre, de la force à la population. Cette idée, que l'on retrouve dans une partie significative de la réflexion politique des XVI^e et XVII^e siècles, est au fondement de ce que l'on a pu désigner sous le terme de « populationnisme ». Si Botero la partage avec des auteurs aussi décisifs que Machiavel et Bodin (d'autant plus décisifs pour lui qu'ils sont à la fois ses sources et ses ennemis théoriques), il l'explore plus que quiconque dans toutes ses implications et conséquences, en approfondissant comme cela n'avait jamais été fait jusqu'alors les conditions de la croissance démographique. Mais il s'en sert aussi pour redéfinir la puissance en un sens qui, s'il

1. Dans ce cadre, la création d'une congrégation cardinalice *ad hoc* en janvier 1588, la Congrégation des rues, des ponts et des eaux, revêt une importance particulière. Sur toutes ces questions, voir notamment E. Guidoni et A. Marino, *Storia dell'urbanistica. Il Cinquecento*, chap. 7 : « Roma capitale del mondo cattolico », qui réservent une place très importante aux *Cause della grandezza delle città*.

ne ressortit certainement pas à ce que l'on nomme trop souvent «anti-machiavélisme», peut être dit non machiavélien, dans la mesure où il diminue significativement la composante militaire de cette notion de puissance. Nous reviendrons plus loin sur ce dernier point, pour l'heure il importe de saisir que le réquisit populationniste de Botero, tout comme l'exigence économique de maximisation des richesses – l'un et l'autre au cœur de sa conception de la raison d'État –, se traduisent prioritairement par la nécessité d'une compréhension aussi complète que possible des facteurs de la croissance urbaine.

Il est superflu de souligner l'importance de la question urbaine dans ce «pays aux cent villes» qu'est l'Italie du Moyen Âge et de la Renaissance. Sans doute peut-on rappeler que les *Causes* présupposent cette tradition typiquement italienne qui lie étroitement le pouvoir politique, la vie économique et les productions culturelles à leur creuset urbain. C'est toutefois insuffisant, non seulement parce qu'on en reste à un degré de généralité trop élevé, mais surtout parce que la «grandeur» de la ville, dans l'Italie urbaine, était loin d'être définie par «la multitude des habitants», laquelle resta au contraire longtemps perçue comme une menace, tant à l'ère des *comuni* qu'à celle des *signorie*. Lorsqu'au xv^e siècle les seigneurs voulurent élargir leurs villes, c'est à une politique de magnificence qu'ils se livrèrent, visant à exalter leur pouvoir en attirant la noblesse à leurs côtés par la création de nouveaux quartiers¹. Les motivations pouvaient être multiples, à la fois politiques et économiques, mais agrandir la ville, *fare più bella e maggiore la sua città* comme l'écrivait Machiavel à propos des opérations voulues par Laurent le Magnifique près de l'Annunziata, consistait surtout à développer l'architecture seigneuriale², et relevait

1. Voir M. Tafuri, *Ricerca del Rinascimento. Principi, città, architetti* et P. Boucheron, *Le Pouvoir de bâtir : urbanisme et politique édilitaire à Milan, XIV^e-XV^e siècles*.

2. Machiavel, *Istorie fiorentine*, VIII, 36, in *Opere*, III, p. 730. Voir C. Elam, «Lorenzo de' Medici and the Urban Development of Renaissance Florence», et M. Tafuri, *Ricerca del Rinascimento...*, p. 91.

clairement d'une politique de ségrégation urbaine¹. Vouloir plus de palais ne signifiait pas vouloir plus de population ; on ne bâtissait pas pour que le nombre des habitants augmente, mais bien plutôt parce que la surpopulation menaçait la ville. De la même façon, les politiques de développement des universités correspondaient avant tout à un souci de prestige, il s'agissait de leur donner un poids international (ainsi, par exemple, la *Sapienza* telle que Léon X la concevait dans la deuxième décennie du XVI^e siècle²), y compris lorsque ces politiques étaient mises en œuvre au moyen de mesures coercitives (comme les interdictions faites aux sujets d'aller étudier dans un autre *studium* que celui de leur seigneur). Or il est significatif que ces deux types de politiques en direction des nobles ou des étudiants soient évoqués par Botero dans un sens qui ne correspond plus à l'esprit dans lequel elles avaient été conçues, mais comme des causes efficaces d'une augmentation plus générale de la population urbaine (II, 5 et II, 11). La grande différence avec les pratiques et les conceptions de l'urbanisme princier de la Renaissance triomphante est que ce qui intéresse ici n'est plus l'architecture, ni même, au premier chef, l'urbanisme, mais la dynamique économique et démographique de la ville. Pour le dire autrement, on est en quelque sorte passé d'un urbanisme de la magnificence et du prestige à un urbanisme de la puissance et du nombre. Entre la vision de la ville qu'a Botero et celle qui présidait aux politiques urbanistiques du tournant du XVI^e siècle, il y a toute la différence séparant l'urbanisme de Sixte Quint de celui qu'avait mis en œuvre le fils de Laurent le Magnifique, le pape Léon X, qui entendait encore transformer Rome en « capitale artistique et littéraire de la *respublica* chrétienne³ ». Dans ce nouveau contexte, les villes de la péninsule n'offrent plus le premier modèle auquel se référer.

De fait, si l'Italie a su produire un grand nombre de villes de taille supérieure à celles de bien d'autres pays européens, comme le relève Botero (p. 48), les cités italiennes sont loin de constituer les meilleurs exemples

1. P. Boucheron, «Création urbaine et pensée humaniste dans l'Italie du Quattrocento».

2. M. Tafuri, *Ricerca del Rinascimento...*, p. 97-115.

3. *Ibid.*, p. 100.

de ce qu'il appelle de « grandes villes ». À cet égard, il est significatif que dans les *Tre discorsi appartenenti alla grandezza delle città* édités par Martinelli en même temps que les *Cause*, la seule ville à y être illustrée soit Anvers, telle que décrite par le Florentin Lodovico Guicciardini : en Italie même, la géographie urbaine flamande semble avoir symboliquement supplanté celle de la péninsule, ce qui du reste n'est rien que de très normal puisque depuis longtemps déjà l'urbanisation des Flandres et des Pays-Bas est de loin la plus dense d'Europe. Botero souligne d'ailleurs le caractère atypique des villes italiennes qu'il privilégie. Si Naples et Milan ont certes une taille plus que respectable – l'une et l'autre autour de cent soixante mille habitants, selon lui, ce qui est très sous-estimé pour la première, très surestimé pour la seconde –, elles le doivent au fait d'être les capitales de territoires riches et étendus, qui soutiennent la comparaison avec d'autres pays d'Europe (p. 60) ; il s'agit des « meilleurs morceaux de l'Italie », dont il ne faut cependant pas oublier qu'ils ne sont pas indépendants mais « soumis au Roi Catholique » (p. 58). Quant à Rome, qui frise alors la centaine de milliers d'habitants, elle a un statut particulier puisque sa « grandeur » est indissociable de son titre de « capitale du monde », comme cela apparaît dans les derniers mots du livre II. Nul hasard, donc, à ce qu'elle soit le théâtre où prend naissance ce texte, s'il est vrai qu'elle devient alors la capitale par excellence, c'est-à-dire, avant tout, un « chef » (*capo*) à la « tête » d'une juridiction double, temporelle et spirituelle, territoriale et universelle. De cette double affirmation d'une capitale et d'une souveraineté hors norme, qui trouve son origine dans la lutte contre le conciliarisme au xv^e siècle mais ne s'actualise vraiment qu'à partir de Sixte Quint et de Domenico Fontana pour enfin rayonner de toute sa splendeur dans le baroque du Bernin et de Borromini, date justement « la crise de la culture urbaine » en Italie, conduisant à ce que « les autres villes passent nécessairement au second rang¹ ». Pour qu'émerge

1. G. C. Argan, *L'Histoire de l'art et la ville*, p. 144. Sur la mutation du pouvoir papal entre la fin du xv^e et le début du xvii^e siècle, la double souveraineté romaine et ses effets sur les rapports de Rome avec les villes et les États de la péninsule, voir l'étude classique de P. Prodi, *Il Sovrano Pontefice. Un corpo e due anime : la monarchia papale nella prima età moderna*.

ce qui fait la grande nouveauté de ce livre – la réflexion systématique sur les conditions de la croissance urbaine –, il a fallu prendre conscience du dépassement du modèle italien.

De la magnificence à la grandeur

« Il s’agit d’un sujet nouveau et qui n’a jamais été traité, à ce que j’en sais, par aucun écrivain antique ou moderne. » C’est ainsi qu’un certain Scipione Barberino, lié à l’académie milanaise des *Affidati* de Pavie, présentait *Delle cause della grandezza delle città* dans sa lettre dédicatoire à la réédition de 1596¹. Non que les villes constituent pour l’époque un thème inédit, bien au contraire. La nouveauté réside tout entière dans la façon de percevoir et de présenter la réalité urbaine qui avait pourtant fait l’objet d’une si riche tradition théorique et historiographique en Italie. Les notions d’« humanisme » et de « Renaissance » sont inséparables de la « redécouverte », par les Italiens du xv^e siècle, des cités antiques, qui leur offraient des modèles et des points de comparaison féconds pour réfléchir un monde politique et social dont la ville constituait tout à la fois le centre et l’horizon. Plusieurs traditions textuelles avaient effectivement contribué à exalter les réalités urbaines dans la culture de l’époque. Les *laudes civitatum* médiévales avaient été en quelque sorte sublimées par la *Laudatio florentine urbis* de Leonardo Bruni à l’aube du Quattrocento². Renouvelant le genre en prenant modèle sur le *Panathénaique*, l’elogie d’Athènes composé par le rhéteur Ælius Aristide, le texte de Bruni devint à son tour le modèle typologique des descriptions de villes, notamment

1. « questo è suggetto nuovo, e non tocco da Scrittore alcuno antico, o moderno, che io sappia ». Lettre de Scipione Barberino à Filippo Belcredi (membre de l’académie des *Affidati* et Référendaire des deux signatures) du 20 février 1596, dans *Delle cause della grandezza delle città*, Milan, Pontio, 1596, p. 3 (où les *Cause* font suite à *Della ragion di stato*).

2. L. Bruni, *Laudatio florentine urbis* (texte latin et trad. italienne), in *Opere letterarie e politiche*, P. Viti (éd.), p. 568-646. Pour l’édition critique du texte, voir *Id., Laudatio florentine urbis*. S. U. Baldassarri (éd.).

pour l'analyse géographique préliminaire du site et de ses avantages¹. Florence y apparaissait comme la réalisation effective d'une cité idéale ; sa beauté et sa rationalité servaient à expliquer non seulement son prestige culturel mais encore sa puissance politique et militaire. Outre la tradition épidictique et descriptive, il convient aussi de prendre en considération celle des traités d'architecture, où la ville était là encore pensée en des termes éminemment politiques. Dans le *De re aedificatoria*, l'œuvre qui, par sa large diffusion manuscrite et imprimée, assura dès la seconde partie du xv^e siècle l'extraordinaire prestige intellectuel de Leon Battista Alberti, la figure du bâtisseur devenait la clé de voûte de toute société politique². La configuration urbaine correspondait, devait correspondre à la structure d'une société politique. En ayant recours à une multitude de sources antiques, l'humaniste architecte élevait la ville à un degré suprême de rationalité, lui donnant sens, ordre, fonctions. Tant chez Bruni que chez Alberti, la ville avait un visage double, deux âmes inséparables, esthétique et politique. D'autres les ont suivis, mais les deux humanistes furent les plus illustres représentants de ces deux traditions textuelles dans lesquelles la ville avait été pensée, la description épidictique et la science de l'architecture.

La nouveauté du sujet de Botero, ce n'est donc pas la ville, mais sa « grandeur ». Encore faut-il préciser, mieux que nous ne l'avons fait jusqu'à présent, le sens qu'il donne à ce terme. Car depuis longtemps la réflexion s'était concentrée sur une certaine forme de grandeur, celle qui prend le nom de « magnificence ». La *magnificentia* renvoyait à cette politique culturelle

1. Voir la présentation de S. U. Baldassarri dans son édition de la *Laudatio florentine urbis*. La *Laudatio* fut imitée notamment par Pier Candido Decembrio dans son éloge de Milan et par Enea Silvio Piccolomini dans son éloge de Bâle. Voir aussi J.-M. Besse, *Les Grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, p. 215-217.

2. L. B. Alberti, *L'Art d'édifier*, P. Caye et F. Choay (éd. et trad.). Sur le *De re aedificatoria* comme étant « le plus grand traité de politique et de morale » d'Alberti, voir E. Garin, « Il pensiero di L. B. Alberti nella cultura del Rinascimento », ainsi que les « Studi su Leon Battista Alberti », p. 186 pour la citation. Mais aussi, du côté de l'histoire de l'art : G. C. Argan, *L'Histoire de l'art et la ville*, chap. « Le traité *De re aedificatoria* », p. 82-93.

des cités italiennes que nous avons déjà évoquée, caractérisée notamment par un volontarisme édilitaire spectaculaire. Elle dénotait ainsi le prestige procuré par la beauté des édifices et par l'harmonie somptueuse du tissu urbain. Tel était déjà l'objectif de Bruni : «révéler la magnificence» de Florence, comme il l'annonçait dès les premières lignes de la *Laudatio*¹ ; car qui prenait conscience de cette grandeur esthétique et symbolique (*magnificentia*) pouvait mieux comprendre, selon lui, sa force politique et militaire (*magnitudo*), jusqu'à estimer que cette cité était bien digne d'acquérir «la seigneurie et l'empire du monde entier²».

Le thème de la magnificence prit une importance d'autant plus grande dans les réflexions sur la ville au xv^e siècle (ainsi dans le *Traité d'architecture* du Filarete³) que la légitimité du pouvoir seigneurial demeurait problématique, le seigneur – qui risquait toujours d'être assimilé au tyran – régnant généralement sur des villes qui avaient conservé leurs institutions et leurs administrations communales ainsi qu'une mémoire encore vive des formes républicaines de gouvernement⁴. D'où la nécessité d'une politique de prestige, qui servait aussi à pallier l'inadéquation des institutions à la gestion de territoires bien plus vastes que ceux du *comune* pour lequel elles avaient été conçues⁵. Mais les seigneuries municipales n'avaient certes pas le monopole des politiques de magnificence, dont on retrouvait les thèmes dans des États d'un autre type, à Rome aussi bien qu'à Venise. Beauté, prestige, autorité, assujettissement : telle était ce qu'on pourrait appeler la chaîne de la *magnificentia* mise en place par une large part de la réflexion humaniste dans la seconde partie du xv^e siècle. Une chaîne reliant les réflexions du pape Nicolas V sur les «édifices

1. L. Bruni, *Opere letterarie e politiche*, p. 568.

2. «*totius orbis dominium imperiumque*», *ibid.*, p. 584.

3. A. Averlino detto il Filarete, *Trattato di architettura*, A. M. Finoli et L. Grassi (éd.).

4. Sur les politiques de magnificence en Italie et à Milan au xv^e siècle, voir P. Boucheron, *Le Pouvoir de bâtir...*, p. 591-598, et «Autour de l'idée de magnificence».

5. Voir, pour le cas ferraraïs, M. Folin, *Rinascimento estense. Politica, cultura, istituzioni di un antico Stato italiano*.

grandioses et pour ainsi dire éternels » qui devaient rappeler au peuple l'autorité de l'Église, à celles de Paolo Cortesi sur une magnificence architecturale permettant d'éviter les soulèvements populaires, en passant par les observations d'Alberti ou de Domenico Morosini attribuant à l'architecture la faculté d'imposer chez l'ennemi respect et crainte¹.

Il peut sembler naturel que ces questions aient perdu de leur actualité au cours du xvi^e siècle : depuis les guerres d'Italie et la première réception des œuvres de Machiavel, il semble clair que la magnificence ne suffit plus à faire une politique d'assujettissement. Avec Botero, précisément, celle-ci fait désormais l'objet d'un vaste savoir qu'il nomme, selon une expression en vogue mais jusqu'alors non théorisée, « raison d'État » ; en son sein, les fonctions qui étaient autrefois dévolues à l'architecture et à l'urbanisme perdurent mais le sont désormais à l'aménagement et au contrôle du territoire dans son ensemble². La situation politique italienne n'a par ailleurs plus rien à voir avec celle qui avait produit les conditions de cet accord autour de la magnificence. Depuis la fin des guerres d'Italie et les dernières sessions du concile de Trente, la domination de l'Espagne sur la péninsule est sans partage, le nouvel ordre romain solidement établi. Pourtant, saisir la nouveauté effective de la *grandezza*, telle que l'entend Botero, nécessite d'autant plus de la situer par rapport à l'ancienne *magnificenza* que le terme lui est parfaitement familier : c'est sans doute parce que celle-ci constituait un modèle alors encore bien vivant de grandeur urbaine qu'elle faisait son apparition dans le titre de l'œuvre, à l'occasion de sa troisième édition, pour disparaître tout aussi vite dès les éditions suivantes³. Certes, la magnificence est une notion présente dans le texte des *Causes*, et Botero ne la dénigre aucunement.

1. G. Manetti, *Vita Nicolai V Summi Pontificis*, in *Rerum Italicarum Scriptores*, III, 2, col. 949-950 ; L. B. Alberti, *De re aedificatoria*, VI, 2 ; D. Morosini, *De bene instituta re publica*, C. Finzi (éd.) ; P. Cortesi, *De Cardinalatu* : tous ces passages sont commentés par M. Tafuri, *Venezia e il Rinascimento. Religione, scienza, architettura*, p. 156-157 ; *Id.*, *Ricerca del Rinascimento*, p. 38-39 et p. 55-56.

2. G. Botero, *De la raison d'État* et R. Descendre, *L'État du Monde*.

3. Voir *supra* la note 1 p. 70, portant sur le titre « De la grandeur des villes ».

On a ici la trace d'un héritage assumé, qui incite à ne pas risquer une interprétation de ce passage de la magnificence à la grandeur sur le mode d'une rupture marquant l'avènement d'une « modernité ». Mais il est bien vrai que dans ce texte, la magnificence n'est plus qu'une composante de la grandeur : l'un de ses signes, l'un de ses facteurs aussi, puisqu'elle ajoute au « plaisir » que procure une ville et contribue ainsi à y attirer des populations nouvelles¹. Son épaisseur sémantique, en revanche, riche d'une fonctionnalité politique exploitée par la frénésie architecturale de la fin du siècle précédent, semble bel et bien avoir disparu.

La grandeur est chose bien plus concrète et prosaïque que la magnificence : elle consiste dans la multitude et la puissance². Tel est bien l'objet premier de l'enquête botérienne. Il faut nécessairement identifier ce qu'une telle définition écarte pour mieux comprendre ce qu'elle embrasse. Le terme *possanza* donne certes une dimension politique à la ville telle qu'elle est ici envisagée, mais dans un sens qui n'a plus grand chose à voir avec les aspects politico-juridiques qu'avait longtemps eus la réflexion sur la *città*. Du reste, cette dimension juridique ne relevait pas uniquement de la réflexion sur la ville, elle appartenait au mot lui-même : la *città* n'était que l'une des dénominations possibles des agglomérations urbaines et elle était strictement définie par des critères d'ordre juridictionnel³. Au Moyen Âge, au xvi^e siècle, bien plus tard encore, n'avaient droit au titre de *città* que les sièges épiscopaux, c'est-à-dire les villes où était exercée la juridiction ecclésiastique. Tous les auteurs qui s'étaient penchés sur la géographie urbaine de l'Italie concordaient sur ce point : c'est l'évêché qui fait la *città*. Or au milieu du xiv^e siècle, le grand juriste Bartole avait

1. Voir le chapitre I, 6, p. 15-17. Ce n'est pas un hasard si dans ce chapitre le terme *grandezza* est réservé à Rome, celui de *magnificenza* à Venise, c'est-à-dire, d'une part, à une ville qui ne peut s'agrandir que dans des limites très précises et, d'autre part, au modèle de conservation auquel Machiavel avait opposé la Rome expansionniste (voir *infra*).

2. « grandeur de ville ne signifie pas l'étendue du site ou le pourtour des murailles, mais la multitude des habitants et leur puissance » (I, 1, p. 11).

3. Sur ces questions voir Marco Folin, « Hiérarchies urbaines / hiérarchies sociales : les noms de villes dans l'Italie moderne (xvi^e-xviii^e siècles) ».

éclairci les présupposés d'une telle coutume : ce qui définissait réellement la *civitas* était la présence de magistrats exerçant une juridiction à l'intérieur d'une certaine circonscription territoriale¹. Puisque les canons de l'Église avaient imposé que les évêques résident dans les lieux où se trouvent des magistrats, l'usage s'était imposé d'identifier la ville au siège épiscopal. Mais la *città* était en réalité une entité purement politique : le lieu d'exercice de la souveraineté d'une communauté de citoyens, constituée en corps et unifiée par le droit. Ainsi, déjà, Brunetto Latini avait défini la *cittade* : «un peuple assemblé en vue de vivre selon le droit²». Voilà d'ailleurs pourquoi le *cittadino* n'était pas celui qui était né ou vivait dans la ville, mais celui qui jouissait de plein droit du statut juridique propre aux membres de la communauté politique. Ce pourquoi aussi, jusqu'au xvi^e siècle au moins, les termes *città* et *repubblica* étaient si souvent employés l'un pour l'autre dans les textes politiques.

La distinction qui s'ensuivait nécessairement entre deux dimensions de la ville était tout à fait claire. Une ligne de partage très nette entre la ville comme réalité architecturale et géographique et la cité comme institution juridique avait été tracée par Leonardo Bruni, dans une célèbre lettre à Niccolò Niccoli du 20 février 1409 :

Urbs signifie une chose, *civitas* en signifie une autre. *Urbs*, en effet, n'est qu'un ensemble d'édifices et de murs qui prennent leur nom du circuit à l'intérieur duquel les lieux sont compris; *civitas*, en revanche, est une union d'hommes associés par le droit et vivant sous les mêmes lois³.

1. Diego Quaglioni, « “Civitas” : appunti per una riflessione sull’idea di città nel pensiero politico dei giuristi medievali », p. 59-76 et p. 63-64 pour les passages du *Tractatus super constitutione « Qui sint rebelles »* de Bartole (Bartolo da Sassoferato), daté des années 1355-1357.

2. « *uno raunamento di gente fatto per vivere a ragione* », Brunetto Latini, *La Rettorica* (1261), p. 10.

3. *aliud urbem significare, aliud civitatem : urbs enim est solum aedificia et moenia ab orbe quo locus cingitur appellata; civitas autem congregatio hominum iure sociatorum et eisdem legibus viventium*, Leonardo Bruni, *Epistolarum Leonardi Aretini libri octo [...] J.*, Henricus Petrus, Bâle, 1535, III, 9, p. 106-107. Cette distinction – « la ville ne fait pas la cité » – fut reprise et approfondie par Bodin, dans le chapitre 6 du premier livre de la *République*, puis, presque deux siècles plus tard, par Rousseau dans une note du chapitre 6 du premier livre du *Contrat social*.

Contrairement à Bruni qui, en plein accord avec la tradition juridique médiévale, identifiait ainsi la *civitas* à une communauté régie par et selon les lois, Botero, tout en définissant bien la *città* dans les termes parfaitement aristotéliciens de la vie heureuse, n'entend certes pas la constituer en *politeia*; il donne au mot un tout autre sens qui ne permet plus aucune distinction de nature juridique ou politique entre les différentes communautés citadines. Le discours sur la grandeur semble à première vue concerner bien plus l'*urbs* que la *civitas*. Tout se passe comme s'il n'y avait jamais eu de différence spécifique entre des cités telles que Florence ou Gênes et des métropoles comme Istanbul ou Paris – si ce n'est la taille, bien inférieure, des premières. Cela ne peut manquer de frapper, si l'on se souvient qu'à Ferrare, Pise, Florence, Pérouse ou Sienne, des hommes nés une ou deux générations plus tôt que Botero étaient encore prêts à donner leur vie pour conserver ou recouvrer la *libertà* de leur ville face à de gourmands voisins¹. Entre les villes, que ce soit celles d'Italie ou celles d'Europe, il n'y a plus que des différences de degré : en fonction de leur taille, les villes sont de premier, deuxième ou troisième rang.

Suffit-il, pour rendre compte d'un tel changement, de renvoyer Botero à sa naissance dans une petite ville du Piémont des ducs de Savoie, à sa culture on ne peut plus jésuite, à l'absence d'attachement à toute autre patrie que l'Église, à son statut de secrétaire de princes ecclésiastiques, à une vie passée en de nombreux lieux et marquée surtout par trois capitales, Milan, Paris et Rome, peu liées à une tradition de *libertas*? La biographie joue là un rôle important, sans doute, mais ne suffit peut-être pas à rendre compte d'un si net décalage. Au vrai, le paradoxe est bien que ce livre sur « la grandeur des villes » sanctionne la décadence des villes d'Italie, ce pays qui, plus que tout autre sans doute, avait exprimé puissamment la grandeur de la cité médiévale, et dont la vie politique et sociale s'était déployée selon des formes presque exclusivement urbaines. Il est en tout cas remarquable que cette émergence nouvelle de la question de la

1. Sur ce changement majeur dans la perception des villes au cours du XVI^e siècle, voir M. Berengo, « La città di antico regime ».

grandeur des villes concorde avec la disparition, dans le texte, de leur signification politico-juridique.

Ce n'est pas tout. Non seulement la ville n'est plus *civitas*, non seulement elle n'est plus l'espace de la *magnificentia*, mais, plus étonnant peut-être, elle ne serait même plus cette *urbs* circonscrite, selon Bruni, par son circuit, ses édifices et ses murs. En 1690, Furetière définissait encore la ville comme « Habitation d'un peuple assez nombreux, qui est ordinairement fermée de murailles ». Or, si la grandeur de la ville correspond à la multitude et à la puissance, nous dit Botero un siècle plus tôt, c'est qu'elle n'est pas définie par l'espace qu'elle occupe, par «l'étendue du site ou le pourtour des murailles». Simple formule rhétorique visant à rehausser, par contraste, l'éclat d'une définition ? On peut en douter : que la ville puisse se défaire de sa dimension matérielle ou de sa localisation dans un espace limité, c'est ce que montrent deux cas – deux cas limites certes, mais qui disent le chemin effectué depuis les anciens modèles. « La résidence des princes a une telle efficacité et une telle force qu'à elle seule elle suffit à instituer des villes et à leur donner forme en un instant », nous dit Botero (p. 58). Ainsi, on sait désormais qu'il existe au moins une capitale qui pour être nomade n'en est pas moins une ville. En Éthiopie, le Négus,

qui n'a pas de résidence fixe, donne à voir, par sa seule cour, une très grosse ville ; en effet, partout où il se trouve, il occupe le pays sur plusieurs milles avec une multitude innombrable de tentes et de pavillons. (p. 59)

Quelques lignes plus haut, l'auteur avait perçu en Chine une autre situation extrême. La démographie y était si gonflée que le pays entier avait pris nature urbaine :

puisque le nombre des personnes s'accroît continûment et qu'elles ne sortent pas, il devient nécessairement incalculable et, en conséquence, les villes sont immenses, les bourgs infinis ; mieux, la Chine est presque tout entière une ville¹. (p. 58)

Peu importe l'exagération patente de ces affirmations. Elles disent assez que l'idée même de ville a acquis une signification nouvelle, qui prolonge

1. M. Berengo avait déjà attiré l'attention sur ces deux passages : *ibid.*, p. 35.

mais outrepasse aussi largement le désir des architectes humanistes, tel Alberti, qui auraient aimé faire disparaître les remparts : la ville comporte une libilité et une plasticité telles qu'il est désormais possible de fantasmer, la plume à la main, assis à sa table de travail dans un palais romain, un urbanisme qui appartient moins à la Chine de 1588 qu'à ces mégalopoles dont les contours, aujourd'hui, ne cessent d'évoluer. Mais il n'est guère nécessaire d'insister sur l'écart qui existe entre la ville conçue à l'époque du *comune* et de la *signoria*, et cette image d'une urbanisation inexorable et sans limites. On peut aussi y voir l'effet de l'espace et du temps pacifié dans lesquels se déploie cette réflexion, qui peut dès lors refouler toute pensée de la guerre, cette raison première de la muraille. Remarquons cependant qu'il y a là un changement d'échelle dans la représentation de la ville qui peut aussi bien être interprété comme un effet à long terme de ce dont les observateurs italiens prirent brutalement conscience à partir de la «descente» de Charles VIII dans la péninsule en 1494 : face aux grands États territoriaux européens, les cités et les seigneuries qui leur avaient succédé souffraient désormais d'une incommensurable fragilité géopolitique et militaire. De cette crise, l'œuvre de Botero hérite encore lorsqu'elle affirme la disparition simultanée de deux propriétés de la ville : tout à la fois l'abolition de l'identité de la cité et de l'État et l'effacement de la définition de la ville par ses murs.

De la coupole au globe : lorsque comparaison est raison

L'Europe connut au XVI^e siècle une croissance urbaine exceptionnelle. En une centaine d'années, des villes aussi importantes que Londres ou Rome virent leur population doubler. Dans *Civilisation matérielle, économie et capitalisme*, Fernand Braudel attribuait à ce phénomène macrohistorique une cause principale, l'émergence des grands États territoriaux : impossible de séparer l'histoire de la ville moderne de celle de l'État, et le XVII^e siècle ne ferait que confirmer un tel constat¹. Peu nous importe, ici, de rendre

1. F. Braudel, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme XV^e-XVIII^e siècle. I. Les structures du quotidien*, p. 598-601.

compte des discussions que cette thèse générale a pu provoquer. Elle jette une lumière remarquable sur le fait que le premier théoricien de la raison d'État ait été, concomitamment, le premier investigateur des facteurs de la croissance urbaine. Elle résonne par ailleurs d'un son familier aux oreilles de qui a lu le chapitre « De la résidence du prince » (II, 12), qui fait du siège des souverains la cause la plus déterminante de la grandeur des villes – mais il est vrai que le livre de Braudel sur le capitalisme, autant que *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, rappellent en bien des points les œuvres du Piémontais, en particulier les *Relazioni universali*, une source que l'historien français avait lue de près. Vue d'Italie, cette croissance urbaine doublée d'une affirmation très nette des État territoriaux européens acquit une signification particulière : elle était contemporaine d'un certain effacement de la grande culture politique municipale.

L'histoire de la culture italienne du XVI^e siècle peut en effet être décrite dans les termes d'une « démunicipalisation » continue. On avait ainsi connu une démunicipalisation de la langue et de la littérature dans la première partie du siècle, notamment avec les *Prose della volgar lingua* de Pietro Bembo (1525) et l'*Orlando furioso* de l'Arioste qui, d'œuvre encore très ferraraise lors de sa première édition de 1516, attestait par la suite, d'un point de vue linguistique, une « dilatation de la littérature aux dimensions nationales » lors de la troisième édition de 1532¹. Dans les mêmes années, sous l'effet des guerres d'Italie, la rédaction de la *Storia d'Italia* avait conduit Francesco Guicciardini sur la voie d'une démunicipalisation conjointe de l'histoire et de la langue de l'historiographie, la mesure européenne s'imposant nécessairement à l'analyste pour la compréhension de ces guerres d'un nouveau genre². Si, du point de vue de l'histoire de la langue, ce

1. L. Caretti, *Ariosto e Tasso*, p. 45.

2. M. Pozzi, « Machiavelli e Guicciardini : appunti per un capitolo di storia della lingua italiana », in *Lingua e cultura del Cinquecento*, p. 49-72; J.-L. Fournel, « Guichardin et la démunicipalisation de l'historiographie »; J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini, *La Politique de l'expérience. Savonarole, Guicciardini et le républicanisme florentin*.

processus de crise conduisait l’Arioste et Guicciardini à consacrer, dans la poésie comme dans la prose, «l’affirmation du toscan littéraire comme langue nationale¹», du point de vue de l’histoire et de l’analyse politique ce même processus les amenait à passer directement des villes de Ferrare ou de Florence à l’Europe de Charles Quint et de François I^{er}, sautant pour ainsi dire l’échelle «intermédiaire» de la péninsule italienne. Un demi-siècle plus tard, on aboutit avec Botero à une démunicipalisation de la pensée de la ville elle-même : les cadres de la cité communale ont définitivement volé en éclats. Mais cette fois, comme par un redoublement de ce précédent saut d’échelle – de la ville à l’Europe –, les limites européennes sont elles-mêmes largement franchies : constellé d’une multitude de lieux urbains situés sur les quatre parties du monde, le texte ne cesse de frotter l’une sur l’autre l’échelle locale de la ville et l’échelle globale de la Terre. Ce saut scalaire constitue en quelque sorte la structure paradigmatische du discours de Botero : c’est à chaque fois la mise en relation des caractéristiques propres d’une ville, non seulement avec son ancrage territorial plus large mais avec une échelle suffisamment petite pour qu’elle permette la considération des villes du monde dans leur ensemble, qui fait la spécificité des *Causes* et leur donne un pouvoir de fascination particulier. L’une des forces de ce texte réside bien dans cette constante articulation entre les deux échelles, toujours distinguées par l’épistémologie ptoléméenne qui dominait sur le savoir géographique de l’époque : celles de la chorographie et de la cosmographie.² Si l’universalisme romain, qui constitue comme le substrat

1. C. Segre, *L’Orlando furioso*, p. 340. Plus largement, la contemporanéité entre les effets politiques des guerres d’Italie et la concentration sur le terrain linguistique et littéraire de l’«italianité» est pleinement attestée par la *questione della lingua*, autour de la définition d’une langue commune pour les lettres italiennes. Sur cette question voir J.-L. Fournel, «Rhétorique et langue vulgaire en Italie au xvi^e siècle : la guerre, l’amour et les mots».

2. La distinction entre chorographie et géographie (ou «cosmographie», selon le mot choisi par Jacopo Angeli pour sa traduction latine, dont l’édition *princeps* connut une très grande diffusion) est opérée par Ptolémée dès la première page de sa *Géographie*. Sur le rôle crucial de cette distinction, voir notamment F. Lestringant, *Écrire le monde à la Renaissance*, et J.-M. Besse, «Vues de ville et géographie au xvi^e siècle : concepts, démarches cognitives, fonctions».

idéologique de ce procédé, n'apparaît pas encore au premier plan dans les *Causes* – à l'inverse des *Relations universelles* qui composent avant tout une description *catholique* du monde¹ –, l'extension du discours à l'échelle du globe se donne explicitement comme une relativisation volontaire et radicale de la place qu'y occupe la péninsule. Ainsi, encadrée par les deux passages cités portant sur la Chine et l'Abyssinie, cette déclaration qui avilissait l'italocentrisme triomphaliste des humanistes, dont Bruni avait autrefois donné un exemple édifiant dans sa *Laudatio* et qui subsistait peut-être chez certains, en vertu d'un prestige culturel qui avait survécu aux crises militaires, politiques et religieuses que les territoires italiens avaient connues.

En vérité, nous autres Italiens nous sommes trop amis de nous-mêmes et sommes des admirateurs trop intéressés de ce qui est notre lorsque nous préférons l'Italie et ses villes à tout le reste du monde. La figure de l'Italie, longue et étroite, et qui plus est divisée en son milieu par l'Apennin, ainsi que la rareté de ses fleuves navigables, ne permettent pas que puisse y trouver place une très grande ville. J'omets de dire que ses fleuves sont des rigoles, comparés au Gange, au Ménam, au Mékong et à d'autres encore, et que la mer Tyrrhénienne et l'Adriatique sont des ruisseaux au regard de l'Océan ; et par conséquent notre commerce est misérable en comparaison des marchés de Canton, de Malacca, de Calicut, d'Ormuz, de Lisbonne, de Séville et des autres villes situées sur l'Océan. Ajoutons aux choses susdites que l'hostilité qui nous oppose aux Mahométans nous prive presque entièrement du commerce de l'Afrique et d'une grande part du trafic du Levant. Enfin, les meilleurs morceaux de l'Italie, c'est-à-dire le royaume de Naples et le duché de Milan, sont soumis au Roi Catholique. Les autres États sont médiocres et médiocres aussi les villes capitales. (p. 58)

Un constat sans appel – bien que la *mediocritas* aristotélicienne soit généralement une vertu, conduisant ailleurs à préférer les États moyens aux grands² –, diagnostiqué à la lumière d'une vision géopolitique neuve, nourrie de l'articulation entre trois ordres de considérations : une attention soutenue à la géographie physique, menant à une forme de déterminisme

1. R. Descendre, « Une Monarchie “presque universelle”. Géopolitique de l'Empire dans les *Relazioni universali* de Giovanni Botero » ; *Id.*, *L'État du Monde*, p. 247-343.

2. Les États « médiocres » (c'est-à-dire « moyens ») sont pour Botero les mieux à même de se conserver (*De la raison d'État*, I, 6). Cette préférence pour les États moyens trouvera des développements au xvii^e siècle, notamment à travers l'opposition que fera Montesquieu dans *L'Esprit des lois* entre États européens et asiatiques.

qui n'a rien de mécanique ; une conscience du rôle primordial des phénomènes économiques et en particulier des routes commerciales ; un saut d'échelle conduisant à porter la réflexion sur toutes les parties du monde. Arrêtons-nous encore sur cette dernière caractéristique, nous reviendrons plus loin sur les deux premières.

Cette « mondialisation » de la réflexion sur les villes conduit à un décentrement qui peut stupéfier lorsque, une fois encore, on mesure le chemin parcouru en seulement quelques générations. La démunicipalisation ne conduit pas à un niveau italien, ni même européen, mais mondial : de Tenochtitlan et Cuzco à Pékin, des rives angolaises de la Kwanza à celles de l'Amazone, des toutes nouvelles villes brésiliennes à Chittorgarh au Rajasthan, le saut d'échelle permet d'embrasser sous un même regard, de loin, les diverses villes du monde, et par comparaison de relativiser celles qui nous sont proches. C'est un peu comme si l'exercice spirituel de la « méditation cosmographique », sur le modèle du *Songe de Scipion*, était transposé sur l'univers des villes, mais cette fois dans un but purement mondain¹.

On peut y voir une manifestation de ce « cosmopolitisme » qui, selon l'interprétation d'Antonio Gramsci, était historiquement propre à bon nombre d'« intellectuels italiens », plus particulièrement ceux de la « Contre-Réforme » dont Botero était pour lui un archétype². Mais il s'agit surtout d'un effet, dans la pensée géographique, du comparatisme qui au XVI^e siècle bouleverse les savoirs constitués, obligeant à repenser les concepts traditionnels, tels ceux du droit et de la morale chez Bodin ou Montaigne, qui comprennent qu'il est désormais impossible de penser le droit des gens

1. Le *Songe de Scipion* fut présenté par Cicéron, *République*, VI, puis repris et développé par Macrobe dans son *Commentaire au Songe de Scipion*. Scipion Émilien voit en rêve Scipion l'Africain, qui le transporte dans les cieux ; voyant ainsi la Terre, il peut constater que l'Empire romain est de petite dimension. Sur les usages du *Songe de Scipion* au XVI^e siècle, voir J.-M. Besse, *Les Grandeurs de la Terre...*, p. 325-329, et les actes du colloque *Les Méditations cosmographiques à la Renaissance*, J.-M. Besse, M.-D. Couzinet et F. Lestingrard (dir.).

2. A. Gramsci, *Quaderni del carcere*, éd. V. Gerratana (éd.), I, 3, § 141, p. 399 ; II, 6, § 145, p. 805-806.

dans les termes d'une raison commune au genre humain¹. La réflexion sur les causes de la grandeur des villes est d'abord rendue possible par le traitement et la synthèse d'informations provenant de régions jusqu'alors méconnues ou totalement inconnues, conduisant au gain d'une nouvelle dimension : non plus seulement la profondeur historique que permettait le recours aux Anciens – lequel était aussi conçu comme un retour sur soi-même et ses propres origines – mais l'amplitude géographique apportant une multitude de cas inédits, rendant nécessaire le changement incessant des points de vue. Cependant, cet afflux d'informations géographiques nouvelles est accueilli dans le cadre même du savoir historico-géographique transmis par la leçon humaniste. D'où la possibilité d'appliquer à ces sources nouvelles l'approche développée par les lettrés du siècle précédent. Il en est ainsi de l'examen synoptique d'*exempla* multiples, préalable à la formulation d'un jugement en conscience, une méthode systématiquement mise en œuvre dans un texte comme le *De re aedificatoria* d'Alberti, et que l'on retrouve en bien des lieux chez Botero. C'est elle qui permet aussi d'expliquer son souci de la *varietas*, qui ne relève pas du seul respect dû aux règles de la rhétorique². Or la variété des cas procurés par la littérature géographique plus récente et le renouvellement complet de l'information que celle-ci assure conduisent, en conservant la même méthode, à dépayser radicalement la réflexion et à formuler des jugements qui s'écartent de la tradition humaniste.

En Europe, c'est au XVI^e siècle que les grandes agglomérations commencèrent à se multiplier ; en d'autres régions du monde, en Orient et en Extrême-Orient, ce phénomène eut lieu bien plus tôt, tout particulièrement

1. A. M. Battista, *Alle origini del pensiero politico libertino, Montaigne e Charron* ; M. Isnardi Parente, « Introduzione », in J. Bodin, *I sei libri dello Stato*, vol. 1, p. 11-100 ; D. Quaglioni, « 'Assolutismo laico' e ricerca del diritto naturale ».

2. Dans sa lettre dédicatoire citée plus haut (voir p. 117), Scipione Barberino soulignait la très grande *varietà* dont Botero faisait preuve, pourtant conjuguée à une louable *brevità*. Sur l'importance de la *varietas* dans la rhétorique humaniste, voir P. Galand-Hallyn, « La rhétorique en Italie à la fin du Quattrocento ».

là où existaient de grands empires¹. Or le xvi^e fut aussi le siècle où les Européens prirent connaissance plus directement de ces grandes villes lointaines. Dans les littératures géographique, diplomatique et missionnaire, les villes ont un statut éminent et font l'objet d'une curiosité redoublée : elles sont à l'époque les preuves les plus évidentes que la civilisation existe sous d'autres formes et s'offrent par là comme un terrain privilégié de l'observation politique ou de la conquête spirituelle. Lorsqu'on lit les volumes qui furent parmi les principales sources contemporaines de Botero – les récits et descriptions compilés dans les *Navigations et voyages* de Ramusio, mais aussi de nombreux volumes plus récents, comme l'*Histoire de la Chine* de González de Mendoza ou l'*Histoire des Indes* de Maffei et, plus largement, les lettres de mission des membres de la Compagnie de Jésus –, on est frappé par la place que les villes y occupent. Le privilège qu'il fallait accorder aux grandes villes, aux « grandes nations comme les Indes » et aux lieux, telles les universités, « où affluent d'ordinaire un grand nombre de personnes », avait déjà été affirmé dans un paragraphe décisif du texte fondateur de l'ordre jésuite, les *Constitutions de la Compagnie* : Ignace de Loyola et Juan Polanco y voyaient la possibilité d'une évangélisation plus efficace et plus large². Par la très large diffusion que les jésuites assurèrent à leurs expériences missionnaires, ce privilège concourut à développer de façon significative le savoir des Européens sur les mondes urbains. Les *Causes de la grandeur des villes* constituent aussi une synthèse réfléchie de ce savoir.

Il convient de revenir sur les mots de la lettre dédicatoire. Qu'est-ce donc que ces « voyages » évoqués dans l'adresse à Cornelia Orsini, sinon le nom que prend l'*expérience* produisant cette connaissance des dynamiques urbaines ? Pour avoir valeur de métaphore, ces « voyages » ne sont pas

1. F. Braudel, *Civilisation matérielle...*, p. 598-601.

2. *Constitutions de la Compagnie de Jésus*, VII, 2, § 622 : « On doit préférer l'aide apportée à de grandes nations, comme les Indes, ou à des villes importantes, ou à des universités où affluent d'ordinaire un grand nombre de personnes qui, une fois aidées, pourront elles-mêmes œuvrer pour en aider d'autres. »

moins riches de sens. Car non seulement ils remémorent l'origine de ce vaste savoir sur les régions de la Terre, mais ils définissent sa transmission et son acquisition par la lecture comme une forme de l'expérience vécue. Désignant tout à la fois le rapport au monde et la représentation narrative et discursive de ce rapport, ce terme de voyage joue d'une certaine façon le même rôle que celui d'expérience chez Machiavel. Dans deux célèbres textes d'ouverture présentant respectivement *Le Prince* et les *Discours sur la première décade de Tite-Live*, le Secrétaire florentin avait identifié les deux grandes sources de sa réflexion dans «une longue expérience des choses modernes et une continue lecture des antiques¹»; c'était précisément la confrontation de ces deux domaines et leur fertilisation réciproque qui devaient conduire à une pensée originale jetant les bases d'une forme nouvelle de science politique. Mais l'histoire ancienne rapportée par les livres était elle-même moins considérée comme un savoir figé que comme un réservoir d'expériences sur lesquelles méditer². C'était l'expérience dont était riche le savoir livresque qui le qualifiait et lui conférait son utilité propre. Du même coup, le comparatisme devenait possible entre les deux mondes éloignés de la Rome antique et de l'Italie moderne, l'anachronie étant en quelque sorte abolie par un objet commun, l'expérience politique des hommes et des États. Là était l'une des principales raisons d'un choix qui peut aujourd'hui surprendre le lecteur, celui de prendre deux cités si peu contemporaines, la Rome ancienne et la Venise contemporaine, comme modèles étatiques à opposer l'un à l'autre.

Ce rapport à l'apprentissage livresque comme forme de l'expérience moderne est aussi celui de Botero, qui cette fois abolit non plus l'écart temporel mais la distance spatiale : pour rendre compte de la totalité du monde et de son expérience, il faut en passer par les livres. D'où cette prétention : «sans qu'il vous soit besoin de quitter votre maison, vous trouverez là, en un succinct abrégé, tout ce qu'il y a de grand et

1. Machiavel, *De Principatibus – Le Prince*, J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini (éd.), p. 41 ; voir aussi les *Discours sur la première décade de Tite-Live*, A. Fontana et X. Tabet (éd.), p. 45.

2. Machiavel, *Discours*, I, avant-propos, p. 50-51.

de magnifique sur Terre » (Lettre dédicatoire à Cornelia Orsini, p. 10). On trouve certes dans ces mots la reformulation d'un lieu commun de l'époque, le « théâtre du monde », dans une version domestique plaisante. Mais ce théâtre ne saurait avoir seulement une fonction de divertissement. Il a ici un sens politique, précisé dans une lettre plus tardive, adressée en avril 1595 au cardinal Simone Tagliavia d'Aragona, le dédicataire de la partie des *Relazioni universali* spécifiquement consacrée au Nouveau Monde : « Mais quelle haute pensée, quelle éminente conception peut germer dans l'esprit de ce prince dont le savoir ne s'étend pas hors de sa maison, et qui n'a connaissance d'aucune autre partie du monde que de sa campagne ?¹ » Il n'est pas sans intérêt que cette défense de la fonction politique de l'ouverture des horizons géographiques fasse écho à un texte de théâtre, précisément, la deuxième scène de la *Mandragola* de Machiavel, où Messer Nicia, moqué parce qu'il n'a « pas l'habitude de perdre de vue la Coupole » (Santa Maria del Fiore), affirme connaître le monde suffisamment puisqu'il est allé jusqu'à Prato et Pise². L'appel à une politique qui se fonde sur un vaste savoir du monde peut ainsi apparaître comme l'aboutissement d'une exigence qui traverse tout le Cinquecento, lorsqu'une multitude d'ouvrages a progressivement composé une géographie politique aux horizons toujours plus élargis, de Paul Jove à Francesco Sansovino, de Ramusio à Botero.

Pourtant, les *Causes* ne répondent pas aux seuls soucis de l'agrément et du gouvernement, leur ambition est aussi épistémologique. Or la prise en charge de la *varietas* géographique par la *brevitas* textuelle a des

1. « Ma che alto pensiero, o che concetto eccelso può germogliare nell'animo di quel Prencipe, il cui sapere non si stende fuori di casa sua; che non ha conoscimento d'altra parte del mondo, che del suo Contado? », *Relatione universale de' continenti del Mondo nuovo*, Rome, 1595, « All' Illustriss. et Reverendiss. Sig. il Signor Simone Tagliavia d'Aragona, Cardinal di Terra Nuova », n. p., dédicace signée le 10 avril 1595; quelques lignes plus haut l'auteur désigne comme un *teatro* l'ensemble des pays et sites où sont menées les affaires du monde. On retrouve la lettre en introduction du livre IV de la première partie des *Relationi universali* dans l'édition de Venise, 1596, p. 191-192.

2. Machiavelli, *Mandragola*, I, 2.

effets gnoséologiques directs. Sans cette démultiplication des exemples et leur confrontation, une typologie des causes aurait été difficilement envisageable. De même que Bodin entendit fonder sur un comparatisme historique systématique sa science des constitutions des corps politiques¹, c'est le comparatisme géographique qui permet ici de produire un discours « scientifique » sur les causes de la croissance urbaine. Les causalités apparaissent en effet quand sont mises en évidence les similitudes et différences entre des cas très éloignés : il en est ainsi de la corrélation entre la taille des États territoriaux et celle de leur capitale, qui apparaît lorsque sont considérées conjointement les grandes villes d'Europe et d'Asie. C'est par la synthèse comparatiste que le texte acquiert sa dimension étiologique. C'est aussi à partir des sources de ce comparatisme, la formidable diffusion de la nouvelle information géographique, politique, économique, anthropologique sur des mondes méconnus, que s'affirme une vision sociologique inédite du phénomène urbain.

La ville organique

La grandeur des villes est liminairement définie par la « multitude des habitants et leur puissance » (p. 11). Il convient de s'interroger sur la saveur machiavéienne de cette définition, puisqu'on pourrait y reconnaître un écho des *Discours sur la première décade de Tite-Live* (beaucoup plus, d'ailleurs, que du *Prince*, toujours évoqué par les commentateurs de la *Raison d'État*). En effet, à la différence de la plupart des penseurs politiques du xv^e siècle, qui associaient les villes trop grandes aux tumultes et leur attribuaient une instabilité endémique, Machiavel avait rejeté le modèle des cités antiques de taille réduite et avait associé la puissance, la sécurité et la liberté à une nécessaire croissance de la population et des territoires². La grande ville trouvait dans la Rome des Anciens son

1. J. Bodin, *Methodus ad facilem historiarum cognitionem* (1566), chap. vi, in *Oeuvres philosophiques de Jean Bodin*, P. Mesnard (éd.).

2. Sur cette question, voir G. Pedullà, « “Concedere la civilità a’ forestieri”. Roma, Venezia e la crisi del modello municipale di *res publica* nei *Discorsi* di Machiavelli ».

archétype et il n'est dès lors pas étonnant que Botero attribue lui aussi une importance particulière aux « moyens » employés par les Romains, auxquels plusieurs chapitres sont plus spécifiquement consacrés, et dans lesquels le souvenir de Tite-Live est bien perceptible (I, 4 ; I, 5 ; II, 2 ; II, 3). Le choix machiavélien en faveur de la grande ville, selon le modèle romain et contre la limitation prônée par les législateurs grecs, est entièrement validé par Botero, au nom d'un déséquilibre « anthropologique », constaté d'expérience, entre justice et armes, entre le droit et la force.

Les antiques fondateurs des villes, considérant que les lois et la discipline civile ne peuvent être facilement conservées là où il y a grande multitude d'hommes, parce que la multitude engendre la confusion, fixèrent une limite au nombre des citoyens, au-delà de laquelle ils estimaient que l'ordre et la forme qu'ils désiraient donner à leur ville ne pouvaient plus être maintenus [...] Mais les Romains, estimant que la puissance (sans laquelle une ville ne peut être longuement maintenue) consiste en grande partie dans la multitude des gens, firent tout pour agrandir et peupler leur patrie [...] Si le monde se gouvernait selon le droit et si chacun se contentait de ce qui lui appartient légitimement, le jugement des antiques législateurs serait sans doute digne d'être adopté ; mais l'expérience, qui nous enseigne que la corruption de la nature humaine a fait prévaloir la force sur le droit et les armes sur les lois, nous enseigne aussi que l'avis des Romains doit être préféré à celui des Grecs. (p. 63)

Le choix romain de la grandeur est nécessaire car c'est au pouvoir politique d'assurer un rééquilibrage indispensable si l'on veut éviter que la corruption humaine ne laisse libre cours au seul règne de la force. On perçoit aisément l'héritage machiavélien dans lequel s'inscrit ce discours. C'est parce que l'équilibre, fondamental dans toute la tradition juridique médiévale, entre la justice et les armes, entre le droit et la force, a été rompu, comme a pu le révéler l'œuvre de Machiavel à partir d'une réflexion politique fondée, par temps de crise, sur l'expérience et la réalité effective de la chose politique, qu'un certain modèle romain doit désormais être récupéré. Il est remarquable que les termes et les arguments d'un débat qui a longtemps porté sur la taille des communautés politiques, en rapport avec la question du gouvernement des citoyens ou des sujets, soient transposés dans un contexte où la seule question traitée relève du domaine de la démographie urbaine : favoriser la croissance des villes, quelles que soient par ailleurs

la structure et la taille de l’État auquel elles appartiennent. C’est cette transposition qui permet à Botero de se réapproprier la thèse fondamentale des *Discours* selon laquelle seule la puissance procure la sécurité – *non potendo gli uomini assicurarsi se non con la potenza*¹ –, reformulée ainsi : seule la puissance permet à une ville d’assurer sa conservation – *senza la potenza una città non si può lungamente mantenere*. Mais l’identité bien réelle d’une partie des présupposés et du lexique – signe d’une assimilation profonde de la leçon machiavélique – ne doit pas occulter la différence des enjeux et des significations.

En effet, les enjeux qui avaient nourri les discussions sur les tailles des villes, de Flavio Biondo à Machiavel, ont entièrement disparu : tout comme la conservation de la liberté, le problème du conflit civil – dont le risque était réputé augmenter à raison de la taille de la ville – n’effleure même plus l’auteur des *Causes*. Non pas qu’il soit insensible à la question du conflit, loin de là : la guerre civile est le repoussoir à partir duquel est pensé le livre *De la raison d’État*, tout orienté qu’il est vers les conditions de production de la tranquillité publique à l’heure des guerres dites de religion. Mais lorsque les guerres civiles sévissent à l’échelle de l’Europe dans des territoires de tous types, la conflictualité interne ne paraît plus avoir au premier chef partie liée avec la taille des communautés, pays ou villes. Enfin et surtout, après la liberté et le conflit, le troisième terme de l’équation machiavélique, la conquête territoriale par les armes, est lui aussi absent des préoccupations de Botero. De fait, l’une des questions politiques fondamentales, pour les États italiens du xv^e siècle et encore pour Machiavel, était le rapport entre le centre et sa périphérie, entre la ville dominante et son territoire². Dans les *Discours*, le Florentin avait répondu à cette question par un modèle d’expansion territoriale partant de la ville : le problème de la grandeur urbaine était avant tout celui de sa

1. «les hommes ne pouvant s’assurer qu’avec la puissance», Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, I, 1, p. 55.

2. E. Fasano Guarini, «Centro e periferia, accentramento e particolarismi : dicotomia o sostanza degli stati in età moderna?»

projection sur un territoire restant à conquérir. Il s'adressait directement à « ceux qui projettent qu'une ville acquière un large empire¹ » : le *stato* ou l'*imperio* étaient pour lui l'objectif de la ville. Pour Botero, à l'inverse – du moins pour l'auteur des *Causes de la grandeur des villes*, la situation n'étant nécessairement plus la même dans la *Raison d'État* – l'État est l'une des causes, ou l'un des moyens, de la croissance urbaine, selon les diverses modalités, étiologique ou prospective, de son discours. Ainsi, dans le chapitre « De la seigneurie », l'objet de son enquête n'est pas la projection de la ville dominante sur un vaste territoire dans le but d'augmenter sa puissance étatique, mais la façon dont la possession d'un *contado* ou d'un territoire plus vaste, contenant éventuellement d'autres villes, contribue au peuplement et à l'extension de la ville dominante. Dès lors que la question de la grandeur de la ville est détachée de toute velléité de conquête, sa définition par le nombre et la puissance, en apparence si machiavélienne, devient relativement neutre.

Cet usage en quelque sorte dépolitisé de Machiavel peut être observé à partir de l'omniprésence d'une terminologie de la croissance comprise non pas comme conquête, annexion ou domination, mais dans le sens premier de la poussée organique. L'image aujourd'hui si familière de la croissance, urbaine ou démographique, nous conduit souvent à oublier qu'il s'agit précisément d'une « métaphore d'arrière plan² ». La force de la réflexion à l'œuvre dans les *Causes* vient notamment de ce que la fonction gnoséologique de la métaphore botanique ou horticole y apparaît au grand jour³. Ce qui est désigné n'est pas tant la croissance en tant que telle – bien qu'il soit alors disponible, le mot *crescimento* n'est pas employé par Botero –, que le « croître » des villes – le verbe *crescere* n'apparaît

1. « quegli che disegnano che una città faccia grande imperio », *Discours*, II, 3.

2. Sur le rôle conditionnant des « métaphores d'arrière plan » sur l'histoire de la pensée, voir H. Blumenberg, *Paradigmes pour une métaphorologie* [1960], notamment le chap. 6, « Métaphoriques organique et mécaniste d'arrière-plan », p. 83-99.

3. On peut en revanche remarquer l'absence de tout modèle zoologique dans cette conception de la croissance. Aussi pourrait-on dire en termes scolastiques que « l'âme » (le principe de vie) de la ville botérienne n'est que « végétative ».

pas moins de trente-cinq fois dans le texte –, c'est-à-dire un processus toujours perçu en acte, dans ce qu'il a de plus dynamique, plutôt que du point de vue de son résultat. Or la préférence pour les similitudes entre les communautés humaines et les plantes rend explicite le modèle à partir duquel est pensé l'agrandissement. Pour se multiplier et grossir, les villes doivent bénéficier de certaines conditions, d'un environnement favorable, de commodités naturelles ou artificielles, d'une certaine liberté assurant la douceur et la régularité de la croissance¹. Ce modèle s'oppose directement à celui du torrent, tour à tour en crue et asséché, figurant ces villes ou ces États que l'on acquiert par la violence des conquêtes². Image révélatrice, donc, que celle de la croissance de l'organisme vivant, en ce qu'elle signifie une conception qui s'éloigne non seulement de la polémologie d'un Machiavel mais aussi de la géométrie urbaine d'un Alberti : loin de cet espace ordonné, symétrique et hiérarchisé que dessine le *De re aedificatoria*, la ville est ici un organisme observé par un pépiniériste ou un botaniste. Il y a là une tendance à la naturalisation qui favorise une objectivation des processus propres à la ville et à la population. C'est un préalable indispensable à la constitution de cette étiologie urbaine.

1. I, 7, p. 17 («Et tout comme les plantes qui sont bien fermement fichées en terre, mais ne peuvent pour autant durer et se conserver longuement sans la faveur du ciel et les bienfaits de la pluie, de même, les communautés humaines issues de la simple nécessité ne se maintiennent pas longtemps quand ne s'y ajoute pas quelque commodité.»); II, 3, p. 31 («de même que les plantes ne peuvent croître ni se multiplier aussi bien dans la pépinière, où elles ont été semées, qu'à l'extérieur, où elles ont été transplantées, de même les hommes ne se propagent pas avec un même bonheur lorsqu'ils sont reclus dans l'enceinte de la ville où ils sont nés que lorsqu'ils sont envoyés en différents endroits»); III, 2, p. 67 («les Romains choisissaient leurs citoyens les plus pauvres et les envoyoyaient dans les colonies, afin qu'ils se multipliasent, tels des arbres transplantés, grâce à une condition meilleure et à plus de commodités»).

2. I, 7, p. 17 («Aussi, non seulement les villes ne croissent-elles pas, mais les États et les seigneuries eux-mêmes, lorsqu'ils ont été acquis au moyen de la force pure et de la violence, ne se sont pas maintenus longtemps. Ils sont semblables à ces torrents qui n'ont pas, comme les rivières, une origine d'où proviendrait perpétuellement leur eau, mais tantôt croissent et tantôt diminuent, de façon fortuite et instantanée, tant et si bien qu'ils effraient les coursiers lorsqu'ils sont en crue, mais disparaissent ensuite de telle manière qu'on les franchit à pied sec.»)

Ce regard de naturaliste porté sur la ville va de pair avec une redéfinition non guerrière de la puissance, dans le cadre, pourtant, d'une reprise de l'injonction romaine et machiavéienne à l'agrandissement. Car le souci de la grandeur des villes n'est pas justifié par d'autres raisons que cet agrément donné à un modèle romain et machiavélien de croissance, à la différence décisive près qu'il n'est plus fondé sur la guerre, mais sur le seul populationnisme, c'est à dire sur une croissance plus intensive (la population des villes) qu'extensive (l'acquisition de nouveaux espaces). En cela, les idées de Botero concordent avec le populationnisme en vigueur à l'époque, que nul n'avait exprimé plus clairement que Bodin : « Il ne faut jamais craindre qu'il y ait trop de sujets, trop de citoyens : veu qu'il n'y a richesse, ni force que d'hommes¹. » Le nombre, la force et la richesse : ce sont bien ces éléments que Botero tient soudés dans sa définition de la grandeur par la multitude et la « puissance », cette *possanza* qui n'est pas un terme connoté militairement comme peut l'être la *potenza*, mais économiquement, comme le montre le fait même qu'en d'autres occurrences son sens migre vers la possession ou la richesse acquise². Et même lorsque Botero choisit, comme il le fait souvent, le mot *potenza*, qui est celui de Machiavel, la dimension militaire n'entre pas dans l'horizon de sa réflexion. La guerre, nous allons le voir, joue dans le texte un rôle essentiellement négatif : elle contribue à l'arrêt de l'augmentation de la population, sans privilège aucun par rapport à toute une série de catastrophes (famines, déluges, etc.) ; elle est beaucoup plus présente dans le court livre III, qui est précisément celui que l'auteur consacre à l'arrêt de la croissance. En revanche, lorsqu'elle est historiquement à l'origine de la fondation d'une nouvelle ville ou de l'augmentation d'une cité plus ancienne, elle est reléguée au nombre de ces causes appartenant à la seule force ou nécessité et elle est dès lors disqualifiée (I, 3). Ainsi, la « puissance » qui sert à définir la « grandeur » de la ville n'est jamais définie militairement,

1. J. Bodin, *Les Six Livres de la République*, V, 2, p. 64.

2. C'est notamment le cas dans le chapitre 9 du livre II : « Avoir en sa possession (*in sua possanza*) quelque marchandise d'importance ». Voir R. Descendre, *L'État du Monde*, p. 189-195.

mais toujours démographiquement et économiquement. À partir de la question urbaine, la totalité du livre articule les problèmes de la richesse, du commerce et de la population, présentant déjà les linéaments de ce qu'il faut bien appeler une économie politique.

L'empire du commode

Les différents aspects soulignés jusqu'ici – cette dépolitisation d'une ville qui ne semble plus avoir partie liée ni avec la juridiction, ni avec la communauté et la liberté des citoyens, ni avec la magnificence du prince, ni avec la perspective d'un territoire à conquérir ou dominer, la dilatation du référent urbain à l'échelle des villes du monde et la synthèse comparatiste auxquelles elles donnent lieu – sont autant de conditions de possibilité d'un nouveau savoir prenant l'urbain pour objet.

Force est de constater que la réflexion sur les causes de la croissance urbaine s'accompagne d'une forme de désenchantement de la ville, laquelle paraît désormais déchargée du poids symbolique ancestral, tant politique que religieux, qui fut longtemps le sien. La ville n'est plus présentée au premier chef comme le reflet du divin ou de l'ordre cosmique (expliquant la circularité des enceintes), selon un analogisme que des villes de toutes cultures eurent sans doute en commun¹, ni comme la matérialisation d'une justice naturelle, ni même comme le théâtre où se déploie l'excellence humaine. Certes, de tout cela il reste des traces. C'est particulièrement le cas dans la lettre dédicatoire : elle s'ouvre sur le motif on ne peut plus humaniste de la *dignitas*, dont la ville constitue la plus haute réalisation, met en correspondance le macrocosme divin et le microcosme humain, accorde enfin aux villes une place éminente dans le grand récit de la Providence.

1. Voir P. Boucheron et J. Loiseau, « L'archipel urbain. Paysage des villes et ordre du monde », qui appliquent aux villes du monde d'avant le « grand partage » de la Renaissance la notion d'« analogisme » comme « structure anthropologique fondamentale » (p. 678) empruntée à Ph. Descola, *Par-delà nature et culture* (lequel la reprend lui-même en partie à Foucault et à son idée d'une épistémè renaissante fondamentalement analogique, idée à laquelle pour ma part je crois modérément, voir *supra*, p. 111).

Comme souvent, les racines ne sont pas coupées qui enfouissent la pensée des débuts de l'âge moderne dans l'épais terreau des traditions. Mais de tels motifs n'interviennent jamais dans l'investigation des causes. Celles-ci sont parfaitement tangibles : géographiques, économiques, politiques. Ainsi la « religion » n'a la force d'une cause que parce qu'une ville est le siège d'un évêché ou parce qu'elle recèle quelque relique, qui sont autant d'aimants démographiques et financiers ; de même, la « justice » n'entre en ligne de compte que dans la mesure où sont urbains les centres de l'administration judiciaire (II, 4; II, 6). L'on pourrait dès lors percevoir dans ce texte une manière de laïcisation des méthodes d'investigation, ou encore une forme de sécularisation du monde social. L'ecclésiastique qu'était Botero n'en fournit-il pas lui-même l'argument lorsque, grâce à une reprise savoureuse du concept scolaire de « cause seconde », il fait comprendre qu'en matière de démographie, il convient surtout de laisser Dieu à sa place puisque, quoi qu'il arrive, il est entendu qu'Il est à l'origine de toutes nos actions¹? Plutôt que de « sécularisation » ou de « laïcisation », ces mots qui se révèlent inadéquats pour parler d'un auteur dont l'œuvre fut conçue, pour une très large part, comme édification de l'Église et de la religion catholique², on se contentera de parler ici de *neutralisation*. Un mot plus « neutre », précisément, et sans doute aussi plus juste dès lors qu'il s'agit de caractériser une argumentation délestant

1. « D'aucuns disent que cela vient de ce que Dieu, modérateur de toutes choses, en dispose ainsi. Nul n'en doute; mais puisque l'infinie sagesse de Dieu, dans l'administration et le gouvernement de la nature, adopte des causes secondes, je demande par quels moyens cette éternelle providence fait multiplier le petit nombre et fixe un terme au grand nombre. » (p. 65)

2. Je suis sur ce point en désaccord avec J. M. Headley (voir son compte rendu « R. Descendre, *L'État du Monde* »). Mettre l'accent sur la « secularity of Botero » ne peut se faire qu'à la condition de comprendre comment celle-ci émerge au sein même d'une réflexion appartenant en propre au catholicisme de la Contre-Réforme. Il me paraît faux, à cet égard, d'opposer « Europe » et « Chrétienté », comme si les deux n'étaient pas réfléchies ensemble dans l'œuvre de Botero : il entend penser l'Europe et le Monde politiquement tout en revitalisant l'idée même de catholicité. Mais il est vrai que son traitement de la question urbaine échappe pour une bonne part à cette exigence, contrairement à celui des questions étatiques et juridictionnelles dans la *Ragion di Stato* et les *Relazioni universali*.

les hommes et leurs manifestations de charges idéales et symboliques désormais considérées comme exogènes, de manière à ce qu'une « science de l'homme » soit possible¹. Car si Dieu est, en dernière instance, raison et cause finale de toutes choses, Il ne nous dit rien de la causalité efficiente : c'est là un principe de l'aristotélisme et de la scolastique qui n'a pas dû attendre quelque « sécularisation » que ce soit pour être appliqué.

Plusieurs passages pourraient être évoqués qui donnent des exemples concrets du plan d'immanence sur lequel les faits paraissent être déployés, à la faveur de cette méthode comparatiste incitant à ne pas chercher ailleurs que dans les différentes formes du social les causes des phénomènes sociaux. Contentons nous d'un seul exemple : la constatation d'une différence structurelle entre les tailles moyennes respectives des villes françaises et italiennes, rapportée aux usages spécifiques d'une même classe sociale dans chacun des pays.

Parmi les raisons qui rendent d'ordinaire les villes d'Italie plus grandes que les villes de France ou d'autres parties de l'Europe, celle-ci n'est pas sans importance : en Italie les gentilshommes habitent dans les villes, et en France, dans leurs châteaux [...] Bien que les seigneurs italiens puissent aussi vivre magnifiquement dans leurs villas, comme on peut le voir dans les campagnes de Florence, de Venise et de Gênes, pleines d'édifices qui, tant par la noblesse des matériaux que par l'excellence de l'art, peuvent faire honneur non seulement à une ville mais à un royaume, néanmoins, en France, ces édifices sont partout plus seigneuriaux et plus habités qu'en Italie ; en effet, l'Italien partage ses dépenses et son attention entre la ville et la campagne, et les consacre plus à la première qu'à la seconde ; le Français, en revanche, use de tout son pouvoir à la campagne et ne se préoccupe pour ainsi dire pas de la ville, et en toutes circonstances l'auberge lui suffit. Or, la résidence des nobles dans les villes rend celles-ci plus illustres et plus peuplées, non seulement parce que s'ajoutent les personnes qui forment leur suite, mais surtout parce qu'un baron dépense bien plus largement en ville, en raison de la concurrence et de l'émulation avec les personnes honorables qu'il voit et qui le

1. On remarquera par ailleurs que cette idéalité de la ville, loin de disparaître des textes de l'époque, tend à se déplacer en ces autres « lieux » que sont les textes dits « utopiques ». Cette contemporanéité entre la dés-idéalisatoin de la réflexion sur les villes réelles et la sur-idealisation des villes imaginées n'est sans doute pas le fait du hasard, et elle peut contribuer à une réflexion sur la nécessaire « dés-utopisation » du « genre » dit « utopique ». À ce propos, voir J.-L. Fournel, « Les guerres de l'utopie. Considérations sur Thomas More, Francesco Patrizi e Tommaso Campanella ».

voient continûment, qu'à la campagne, où il vit parmi les bêtes sauvages, converse avec les vilains et va vêtu de drap grossier ou de toile ; le nombre des édifices croît ensuite nécessairement et les arts se multiplient. (p. 48-49)

Le constat est éclairé par une revue de détail des modes de vie respectifs de l'une et l'autre noblesses ; celle-ci, cependant, ne se contente pas de marquer les différences entre vie de château et vie citadine, et de développer une comparaison entre les noblesses française et italienne qui, en soi, n'était pas particulièrement originale. L'auteur s'efforce de comprendre plus précisément ce qui, dans les habitudes des gentilshommes italiens, contribue à la croissance urbaine : dépenses et train de vie favorisant une augmentation de l'activité générale, phénomènes de concurrence sociale, politiques de prestige. Ainsi, la méthode consistant à comparer des objets géographiques de même type dans divers pays conduit, par l'examen des différences, à établir des relations de causalité entre des pratiques sociales et des configurations spatiales spécifiques.

Parmi les causes sociales des dynamiques urbaines, une place de choix est faite à la géographie des échanges économiques. Au point d'articulation entre la ville et le monde agit le commerce, premier facteur de croissance. Mieux, l'échange constitue la raison d'être des villes, puisque c'est là que « la conversation et la communication réciproque de tout ce qui appartient à la vie trouvent leur accomplissement » (p. 9). « Sa Divine Majesté » fit bien les choses : d'une part, elle « partagea ses biens de telle manière qu'elle ne donna pas tout au même pays, et elle fit en sorte que les uns aient besoin des biens des autres et réciproquement, afin que naisse ainsi la communication, et que de la communication naisse l'amour, et de l'amour l'union » (p. 21) ; d'autre part elle eut le souci de « faciliter la communication » en donnant à l'eau les propriétés nécessaires pour assurer l'universalité des transports (*ibid.*). Or les villes susceptibles de s'agrandir sont celles qui sont situées en des lieux indispensables au bon déroulement du commerce, sur des routes qui leur permettent d'en tirer tous les bénéfices.

Botero pense cette articulation entre le commerce et les espaces à partir de la redéfinition de deux termes anciens auxquels il donne l'épaisseur de

concepts géographiques : « site » et « commodité ». Déjà centrale dans la réflexion antique sur la fondation des cités, la question du choix du site (*thèse*) impliquait nécessairement de prendre en considération une certaine dimension économique. Mais celle-ci restait seconde au regard des questions militaires, autrement décisives, les nécessités défensives primant sur le reste, et l'autarcie restant du même coup le modèle économique prôné, notamment par Aristote. Le rôle du commerce, ainsi que son lien avec la vie urbaine, fut reconnu tardivement : la pensée chrétienne le condamnait, Thomas d'Aquin se contenta de le tolérer et l'Église favorisa un modèle économique fondé sur les politiques agricoles et annonaires. Les *laudes civitatum* médiévales n'avaient pas l'habitude d'insister sur les profits provenant du territoire, à l'exception particulièrement notable du *De magnalibus Mediolani* de Bonvesin da la Riva, dont le quatrième chapitre était entièrement consacré à l'abondance des biens et aux activités économiques¹. Mais ce texte de la fin du XIII^e siècle resta, à ce titre, sans postérité, et plus tard, à l'époque humaniste, l'imitation du modèle épидictique antique ne conduit pas à insister sur des considérations aussi matérielles que l'opulence et le grand nombre des hommes. Commençant sa *Laudatio* par des réflexions sur le site de Florence, Leonardo Bruni avait loué sa position intermédiaire, qui lui permettait d'éviter les défauts des situations « extrêmes », dont pâtissaient les villes de montagne ou les ports, tout en conservant leurs avantages respectifs : la sécurité d'abord, les possibilités commerciales ensuite. Dans un texte d'un tout autre genre, Leon Battista Alberti, l'un des auteurs modernes qui a

1. Transmis par un manuscrit unique jamais édité avant la toute fin du XIX^e siècle, le *De magnalibus* n'a sans doute pas constitué une source directe de Botero. On ne peut exclure que les idées qu'il véhicule aient connu d'autres formes de transmission. Les similitudes entre les deux textes concernent surtout la valorisation de la grandeur territoriale et démographique, des activités mercantiles et des richesses et enfin le soin apporté à la récolte des données statistiques. Comme celle de Botero, l'époque de Bonvesin fut marquée par une double croissance économique et démographique particulièrement forte ; dans l'intervalle, après la grande peste de 1348 surtout, l'Europe connaît une longue période de régression démographique. Bonvesin da la Riva, *De magnalibus Mediolani – Le meraviglie di Milano*. Sur le *De magnalibus* et son rapport à la tradition des *laudes*, voir Erminia Irace, « Milano la bella ».

consacré le plus de pages à la question du site des villes (aux livres I, IV, IX et X du *De re aedificatoria*), avait pour sa part déclaré préférer les régions permettant «l’acheminement le plus commode des denrées nécessaires¹», un point qu’il ne développait pourtant pas. La pensée politique du XVI^e siècle ne donnait généralement qu’une place subsidiaire à la géographie économique. Pour Machiavel comptait surtout la fertilité du site, toujours dans une logique d’extension. Francesco Patrizi da Cherso voulait que sa *Città felice* fût un port, afin que le commerce y soit facilité, mais dans une perspective qui ne devait rien à la croissance : il s’agissait, comme pour Thomas More, de constituer ainsi un trésor de guerre indispensable en cas de conflit². Ce n’est qu’avec Bodin que la considération du site intégrait la perspective d’une croissance urbaine en lien direct avec le commerce, mais cela le conduisait à préférer les lieux stériles – retrouvant ainsi la tradition stoïcienne – afin que les hommes soient «contraints de traffiquer ou travailler³».

De manière différente, Botero fondait la géographie et l’économie urbaine à partir d’une définition de la commodité en des termes essentiellement commerciaux : «J’appelle site commode celui qui, pour partie, est tel que de nombreux peuples en ont besoin pour leur commerce, pour expédier à l’extérieur les biens qu’ils ont en surcroît ou pour recevoir ceux dont ils manquent.» (p. 18) Ce terme tout à fait central de commodité est sans doute repris à Alberti. Il jouait déjà chez lui un rôle crucial, non seulement parce que l’architecte n’était autre que «l’inventeur de toutes les commodités», selon les mots de la première traduction italienne⁴, mais parce que la *commoditas* faisait partie de l’essence même de la ville ; elle correspondait à l’une des trois raisons d’être de la *res aedificatoria*,

1. L. B. Alberti, *L’Art d’édifier*, I, 4, p. 64.

2. Francesco Patrizi [da Cherso], *La Città felice* [...], 1553. Voir J.-L. Fournel, «Les guerres de l’utopie...».

3. J. Bodin, *Les Six Livres de la République*, V, 1, p. 50-51.

4. *I dieci libri de l’architettura di Leon Battista de gli Alberti [...] da la cui prefazione brevemente si comprende la commodità, l’utilità, la necessità, e la dignità di tale opera [...]*, 1546, f. 4r : «l’architetto, anzi inventore di tutti i comodi».

aux côtés de la *necessitas* et de la *voluptas*, ces catégories qui donnaient au traité son plan tripartite et étaient la traduction albertaine des trois fondements de l'architecture chez Vitruve, *utilitas*, *firmitudo*, *venustas*¹. On retrouve l'ensemble de l'outillage conceptuel albertain dans la première partie des *Causes de la grandeur des villes* : la *necessità*, ou *forza*, qui donne lieu à un chapitre spécifique, y occupe, comme chez Alberti, une position subalterne par rapport à la *commodità* (ou *utilità* comme tous deux l'appellent indifféremment), puisque « notre nature aime et désire tellement la commodité qu'elle ne peut être apaisée ou contentée par ce qui n'est que nécessaire » (p. 17). Ainsi se comprend le sens d'un jugement dépréciatif tel que : « en définitive son site est nécessaire mais il n'est pas utile » (p. 18). La supériorité de l'utile (ou du « commode ») sur le nécessaire exprime une forme de détermination en dernière instance du site urbain par l'économique : le profit matériel l'emporte sur la contrainte, comme il l'emporte aussi d'ailleurs sur le « plaisir ». Car contrairement à ce que propose la hiérarchisation albertaine, « plaisir » ou « délectation » occupent ici une position inférieure à celle de la commodité : dans une pensée de la ville où importe avant tout la dynamique démographique, s'estompe le primat de l'esthétique et de l'harmonie des formes, au profit d'une vision fonctionnelle et instrumentale. Priorité à l'utile sur le beau, ainsi qu'au *negotium* sur l'*otium*². Il est d'ailleurs symptomatique que ce soit uniquement dans le chapitre « Du plaisir » que *l'arte* désigne les activités que nous qualifions aujourd'hui comme artistiques ; partout ailleurs ce mot, qui revêt une importance considérable, conserve l'extension diffuse de ses significations technico-économiques : l'activité manuelle, le métier, la transformation de la nature par la technique.

1. Voir à ce sujet l'introduction de F. Choay dans L. B. Alberti, *L'Art d'édifier*, en particulier les p. 20-21.

2. « Le plaisir et la délectation sont de bien moindre valeur, car l'homme est né pour œuvrer, et la plupart des hommes s'affairent aux négocios ; les oisifs sont peu nombreux et comptent peu, leur oisiveté se fonde sur l'œuvre et l'industrie de ceux qui sont aux affaires ; et il ne peut y avoir de plaisir sans la commodité, dont il est comme le fruit. » (p. 17-18)

La commodité d'un site est définie par sa capacité à placer la ville au cœur d'un réseau d'échanges et l'existence des villes du monde est en quelque sorte ordonnée comme celle des îles d'un archipel¹ : c'est la géographie des transports qui dès lors prime sur les autres considérations de nature géographique. D'où, en guise de dernier chapitre du livre I, cette élaboration d'une typologie des liens unissant les villes à l'eau et à ses voies, laquelle propose une hydrologie fondée sur la comparaison de l'ensemble des fleuves et canaux connus à l'époque. Et parce qu'à l'issue de cet examen l'auteur constate que bien des lieux pouvant paraître « commodes » n'ont pas suffi à ce que les activités commerciales s'y développent et que, partant, les villes puissent y connaître une forte croissance, il exclut une explication des dynamiques urbaines par la seule articulation de la position géographique et des échanges commerciaux. Si le choix d'un site urbain est en dernière instance déterminé par l'économie, la croissance des villes répond à une palette de causes plus riche. L'ordre des déterminations est plus complexe et d'autres critères doivent être pris en considération, directement liés aux activités humaines. C'est le sens du passage du livre I au livre II, exposé à la fin du chapitre 10 sur la commodité du transport : afin de comprendre non seulement pourquoi les hommes choisissent la vie urbaine, mais aussi ce qui les pousse à être conduits vers une ville plutôt que vers une autre, les motifs uniquement géographiques demeurent insuffisants. Une complexification du discours est nécessaire, conduisant la réflexion à procéder par accumulation de causes possédant un degré croissant de « vertu ».

Au xx^e siècle, les géographes et les historiens des villes se sont beaucoup servi de la notion de « fonction urbaine » pour souligner le caractère déterminant des activités que certaines villes ont en propre, autant de « causes » de leur naissance et de leur développement². Il en est ainsi par

1. Je reprends cette image à un texte récent qui réfléchit précisément la relation des villes et du monde à une époque précédant de peu celle de Botero : P. Boucheron et J. Loiseau, « L'archipel urbain. Paysage des villes et ordre du monde ».

2. Pour une synthèse rapide voir A. Bailly et H. Béguin, *Introduction à la géographie humaine*, p. 115-117.

exemple de la « fonction capitale » (ou « administrative »), dont les effets sont patents lorsqu'une ville est choisie ou s'impose comme nouvelle capitale d'un État. Un cas exemplaire, en termes de croissance, fut celui de Madrid, lorsque Philippe II en fit son siège à partir de 1561. On parle aussi de « fonction religieuse » lorsque, par exemple, un évêché est élevé au grade métropolitain¹. Ce sont bien de telles fonctions que Botero essaie de penser dans une large partie du deuxième livre des *Causes*. La capitale espagnole fait d'ailleurs partie des cas évoqués, « la cour du roi Philippe » étant « d'une telle efficacité qu'elle a fait de Madrid, dont le pays n'est pas abondant, dont la campagne n'a rien d'amène et qui n'était qu'un village, l'un des lieux les plus peuplés d'Espagne » (p. 61) ; de la même façon, le consultant de la Congrégation de l'Index ose imaginer que Rome serait désertée « si le siège apostolique et l'autorité des Clefs n'y faisaient accourir la multitude démesurée des hommes qui en ont besoin » (p. 35). Fonction religieuse et fonction capitale, donc, mais aussi, pourrait-on dire, fonction académique (« Des universités »), fonction judiciaire (« Des tribunaux de justice »), fonction monopolistique (« Avoir en sa possession quelque marchandise d'importance ») ou encore fonction seigneuriale (« De la résidence de la noblesse »). Les causes examinées dans le livre II sont autant de facteurs d'agrandissement pouvant faire l'objet de politiques spécifiques de la part des gouvernants. Dès lors, le propos, qui reste toujours descriptif, explicatif et fondé sur des cas précis et variés, peut aussi acquérir une dimension prescriptive à usage politique : le discours porte bien sur les « choses les plus importantes qui puissent se présenter dans les conseils des princes » (p. 9).

Au titre de ces fonctions urbaines, Botero compte aussi « l'industrie », dans un chapitre particulièrement novateur, auquel il dut accorder de l'importance puisqu'il décida dès 1589 de le reporter tel quel dans le

1. Un cas limite est celui d'Avignon, devenant le siège de la papauté, qui connut au XIV^e siècle une croissance spectaculaire. Voir notamment sur ces questions *Histoire de l'Europe urbaine*. I, *De l'Antiquité au XVIII^e siècle*, J.-L. Pinol (dir.), en particulier la conclusion du livre 2 (« La ville médiévale ») signé par Patrick Boucheron et Denis Menjot, p. 579-592.

huitième livre de la *Raison d'État*. L'intérêt de ce chapitre tient notamment au fait que l'on y trouve l'une des toutes premières explicitations de l'idée selon laquelle le travail est créateur de richesse. C'est parce qu'elle est activité de transformation que l'industrie est l'une des principales causes de croissance urbaine. Les cultures et l'extraction des ressources naturelles alimentent elles aussi le commerce, mais la supériorité de l'industrie provient de ce qu'elle crée bien plus de richesses : valorisés par le travail manuel, ses produits conduisent à des gains très supérieurs aux revenus tirés des cultures, et permettent donc de faire vivre un nombre de gens d'autant plus important. Pas de théorie de la richesse proprement dite, ici, mais un constat empirique conduisant à expliciter une idée qui aura un avenir important dans l'économie politique classique¹.

Soulignons cette valorisation franche des processus économiques et de la production de richesses sous la plume d'un homme qui s'exprime depuis le cœur même de la catholicité. Entière et sans complexes, elle touche jusqu'au thème dogmatiquement sensible de l'argent et de sa place ici-bas :

rien n'est plus efficace, pour faire courir les gens, que le cours de l'argent : l'aimant n'a pas autant de force pour attirer le fer à soi que n'en a l'or pour diriger ici ou là les yeux et les esprits des hommes, pour la bonne raison que l'or contient virtuellement toute grandeur, toute commodité, tout bien terrestre, et l'on peut dire que celui qui a de l'argent a tout ce qu'il est possible d'obtenir de ce monde. (p. 38)

Une chose est de reconnaître la force attractive, en termes de circulation démographique, des affaires et des activités comportant une « profusion d'argent », une autre est de la justifier en réduisant au pécuniaire la totalité des biens de ce monde : de la part d'un homme d'Église, le passage de l'une à l'autre est frappant. Faut-il y voir une forme de son « jésuitisme » ? Accusation facile, tant il est vrai que Botero est un pur produit de la Compagnie. Mais il s'agit bien plutôt d'un « réalisme économique », au sens où l'on parle de « réalisme politique », correspondant à une assimilation complète de l'exhortation machiavélienne à suivre la « vérité effective de

1. En particulier avec Richard Cantillon (*Essai sur la nature du commerce en général*, 1726-1734). Sur ces questions, voir L. Einaudi, « Di un quesito intorno la nascita della scienza economica », et R. Descendre, *L'État du Monde*, p. 189-195.

la chose ». Cela conduit à réhabiliter la chrématistique condamnée aussi bien par Aristote que par la pensée chrétienne, une réhabilitation somme toute logique dans un texte qui fait de la circulation et du commerce des facteurs fondamentaux de la croissance urbaine.

En revanche il serait erroné de voir dans ces mots en faveur de l'argent le reflet d'une version bullioniste du mercantilisme : l'idée d'accroître la quantité de monnaie possédée par le prince n'est pas présente dans les *Causes*. Le fait que l'insistance sur le commerce international, la communication et les échanges ne s'accompagne d'aucune velléité de contrôle étatique et douanier des activités économiques, mais au contraire d'une promotion des « franchises » et « immunités » conduisant à ériger les villes de Flandre en un modèle à suivre parce que, précisément, « pour les marchandises qui y entraient et en sortaient (et il entrait et en sortait une quantité infinie), on ne payait presque rien » (p. 43) –, doit nous rappeler la nécessité de repenser finement les liens entre les traditions dites mercantiliste et libérale, toute opposition tranchée entre mercantilisme et libéralisme n'ayant pas grand sens ici¹. Il importe en tout état de cause de garder à l'esprit qu'il n'y a pas là une théorie économique autonome, la richesse et sa circulation étant pensées en fonction d'objectifs géographiques, démographiques et politiques. L'économie est prise en considération avant tout parce qu'elle constitue un facteur de la croissance urbaine. Or l'intérêt du texte vient aussi de ce que, pas plus qu'il ne théorise un déterminisme géographique strict relativement à la question du site – contrairement à beaucoup de traités qui instituaient une relation

1. À qui voudrait classer Botero selon des catégories historiographiques très conventionnelles, les *Causes* pourraient fournir des arguments pour une interprétation autant prélibérale que protomercantiliste. Du reste, il est désormais acquis que le « mercantilisme » a existé avant tout dans l'esprit des historiens et que la succession mercantilisme-libéralisme est une reconstruction très artificielle ; voir, entre autres, A. De Maddalena, « Il Mercantilismo » ; F. Fourquet, *Richesse et puissance. Une généalogie de la valeur (xvi^e-xvii^e siècle)*, notamment p. 149 ; L. Magnusson, *Mercantilism. The shaping of an economic language*. Sur la question spécifique du mercantilisme de Botero, voir R. Descendre, « Raison d'État, puissance et économie. Le mercantilisme de Giovanni Botero ».

nécessaire entre le milieu géographique et la localisation des villes¹ –, il ne présente pas les facteurs économiques et commerciaux comme le fin mot du développement des villes. De façon provocatrice et anachronique, on pourrait dire qu'il échappait déjà aux critiques que l'historiographie urbaine du xx^e siècle adresa à la théorie d'un Henri Pirenne pour lequel le commerce international était la cause essentielle de la renaissance et du développement des villes médiévales². Que le religieux, le culturel et, surtout, le politique, en particulier avec le dernier chapitre du livre II, soient envisagés comme des facteurs décisifs, dit assez que Botero perçoit l'histoire urbaine comme un processus complexe, dans lequel l'homme, par les moyens politiques et techniques dont il dispose, joue un rôle éminent, influant durablement sur le milieu naturel.

Population : des causes au principe

Présenté comme un excursus par rapport à la question urbaine, le livre III a sa spécificité propre et revêt une importance particulière du fait de son approche théorique de la question démographique. Du point de vue de l'histoire des sciences sociales, il constitue un démenti efficace du lieu commun selon lequel la population ne deviendrait réellement un objet de pensée qu'à partir du xviii^e ou, au plus tôt, du xvii^e siècle. Une telle idée obéit au principe plus ou moins explicite selon lequel un objet théorique ne pourrait exister qu'à partir du moment où un mot se stabilise pour condenser sa signification : la population n'aurait pas été « inventée » avant que le mot n'acquière le sens qu'il a aujourd'hui³. Une lecture lente et attentive des textes rend manifeste le caractère

1. R. Pavia, *L'idea di città, xv-xviii secolo*, p. 161.

2. H. Pirenne, *Les Villes et les institutions urbaines*, 1939. Sur le déterminisme économique de Pirenne et les critiques auxquelles il a donné lieu dans le champ de l'histoire urbaine, voir notamment W. Prevenier, «Henri Pirenne et les villes des anciens Pays-Bas au bas Moyen Âge, xv^e-xvi^e siècles», et A. Verhulst, «The Origins of Towns in the Low Countries and the Pirenne Thesis».

3. H. Le Bras, «Peuples et populations».

largement erroné d'un tel principe : les indéterminations linguistiques, les hésitations entre plusieurs termes pour désigner un même référent, les processus de concentration et de dissémination des signifiés sont bien souvent les indices d'une conceptualisation en cours, de la théorisation balbutiante d'une chose nouvelle pour laquelle il n'existe encore que des mots anciens. Conclure à l'inexistence théorique d'un objet du fait qu'il n'a pas encore été figé dans un seul signifiant, revient à s'interdire de comprendre les processus langagiers qui ont pu donner naissance au concept. Par ailleurs, concernant une idée comme celle de population, soit un concept servant à décrire une réalité avant tout sociale, il est prudent d'éviter les pièges de l'idéalisme déductiviste. Ainsi, il a été accordé une ancienneté un peu plus grande au concept de population mais cela uniquement dans un contexte anglais : seule l'Angleterre, apprend-on, était susceptible de donner naissance à l'idée de population, car là serait le premier lieu où la communauté des hommes aurait été perçue comme un tout indifférencié, au-delà des catégories politiques et sociales auxquelles les uns et les autres appartenaient. Outre l'insularité anglaise¹ (*sic*), ce serait l'opération hobbesienne donnant une image uniforme du corps social, devenu un bloc d'individus égaux dans leur soumission à la toute-puissance du souverain, qui permettrait que la population en tant que telle devienne enfin un objet de science et existe théoriquement avec l'arithmétique politique de la seconde partie du xvii^e siècle². Il n'est pas besoin d'insister sur l'idéalisme à l'œuvre dans une telle reconstitution : elle revient à identifier dans une théorie philosophique, plutôt que dans le monde social lui-même, la condition de possibilité d'une modification importante du monde social et de son appréhension.

1. *Ibid.*

2. Voilà qui expliquerait que la population apparaisse en Angleterre « plus d'un siècle avant que la même notion gagne la France », *ibid.*, p. 19. Pour un développement moins schématique des mêmes idées voir H. Le Bras, *Naissance de la mortalité. L'origine politique de la statistique et de la démographie*, p. 123-139.

La lecture du troisième livre des *Causes de la grandeur des villes* suffit à faire apparaître que les temps sont alors mûrs pour une réflexion proprement démographique. Nul besoin, ici, que le mot « population » soit employé dans son sens moderne. Le terme *popolazione* apparaît bien, notamment dans le sens dynamique de peuplement, de processus par lequel la population augmente, un sens qui est pleinement en accord avec la logique d'ensemble du livre, et qui restera fondamental dans les théories classiques, comme chez Malthus lui-même, où cette acception du mot anglais *population* continue à être la plus fréquente¹. En contexte, « nombre des habitants », « gens », « peuple » ou encore « genre humain » suffisent à faire apparaître cet objet théorique qu'est la population dans sa globalité. Que la séparation en différentes catégories socio-politiques et la prégnance des corps ou des états, à l'époque de la Rome antique, à l'âge féodal ou durant l'Ancien Régime, soient des obstacles empêchant toute pensée de la population, et que ces obstacles ne puissent être levés tant que ne s'est épanoui conceptuellement l'égalitarisme hobbesien, voilà une argumentation qui s'effondre lorsqu'on lit l'essai botérien d'un dénombrement de la totalité de la population romaine à son apogée démographique². Car ce calcul est effectué, précisément, à partir d'une addition des données du cens (concernant les seuls citoyens) à la somme des autres catégories (femmes, enfants, plèbe, esclaves, étrangers) dont le chiffre est à chaque fois estimé à proportion du nombre des seuls citoyens. Bien que fruste, cette méthode est cohérente et construite à partir d'une idée très claire de ce qu'est une population dans sa totalité. Et comme souvent en histoire des sciences, les résultats importent moins que les instruments et les méthodes.

Or non seulement Botero pense la population comme totalité dénombrable, mais il la constitue en un objet qui a une dynamique propre et dont il est possible de faire la théorie. Le raisonnement s'appuie sur

1. Th. R. Malthus, *Essai sur le principe de population*, voir notamment la note du traducteur É. Vilquin, p. 25 (note 1).

2. Voir *Combien de gens contenait Rome au comble de sa grandeur*, supra, p. 95-97.

un postulat, présenté comme un constat vérifié historiquement : tout lieu connaîtrait une stabilisation démographique une fois que la croissance de sa population y aurait atteint un certain degré. Le modèle servant à expliquer les raisons de cet arrêt démographique inéluctable est l'articulation de deux concepts repris à la philosophie naturelle scolaire : vertu génératrice (capacités de reproduction) et vertu nutritive (capacités de subsistance). Si la première n'a pas de raison de diminuer, la seconde est limitée par les contraintes spatiales et économiques, les ressources terrestres n'étant pas infinies. De ce fait, il est inévitable que la population cesse de croître à un moment donné, du moins tant que la vertu nutritive n'est pas accrue par de nouvelles sources d'approvisionnement (où l'on retrouve le rôle décisif du commerce). L'argumentation se prétend valide pour les populations des villes comme pour celle du monde : « après avoir crû et atteint une certaine multitude, le genre humain n'est pas passé au-delà » (p. 67).

Que le postulat de départ prenne appui sur une donnée fausse – selon laquelle « il y a plus de trois mille ans, le monde contenait autant d'hommes qu'à présent » (*ibid.*) – n'a évidemment pas grande importance ici. Il est frappant qu'une telle théorie de la population voie le jour dès cette date : la « loi naturelle » de Malthus, reposant sur l'affirmation du décalage entre le pouvoir démultipliateur de la population et la capacité limitée de la production des subsistances, sera la traduction de l'opposition botérienne entre vertu génératrice et vertu nutritive. Aussi, non seulement on peut dire que la population constitue bien l'objet de la conceptualisation du Piémontais, mais on a pu aller jusqu'à soutenir, comme l'a fait Joseph Schumpeter, que « le principe de population malthusien a jailli tout formé et réduit à l'essentiel du cerveau de Botero en 158[8]¹ ». La question pertinente n'est pas de savoir si l'on a affaire à un « précurseur de Malthus », comme cela a souvent été écrit (sur ce plan, l'important serait bien plutôt de savoir dans quelle mesure les *Causes* furent une source du *Principle*

1. J. Schumpeter, *Histoire de l'analyse économique. I. L'âge des fondateurs*, p. 358 (je corrige l'erreur de datation « 1589 »).

*of Population*¹). Il s'agit de comprendre ce qui conduisit à l'apparition d'une telle théorie. Pour expliquer que sa postérité ne pourrait s'exprimer réellement que deux siècles plus tard, Schumpeter avait souligné sa dimension intempestive, son décalage dans le contexte du populationnisme :

Botero a émis cette théorie pleine d'avenir – la seule qui, dans toute l'histoire de la théorie de la population, mérite quelque crédit –, bien avant l'époque où le message aurait pu se répandre, alors qu'il s'est pratiquement perdu dans la vague populationniste du xvii^e siècle².

Ce décalage, que l'historien de l'analyse économique envisageait dans l'optique de l'influence et de la fortune de la théorie botérienne, donne ultérieurement à penser car il est vérifiable au sein même de l'ouvrage, dans l'écart qui sépare le troisième livre des deux premiers. La surprise que procure la lecture de ce livre III tient au pessimisme démographique dont l'auteur fait preuve, marquant un très net changement de ton. Alors que le premier et le deuxième livres sont insufflés par un optimisme populationniste qui correspond à une vision du monde donnant toute sa place au volontarisme politique, le troisième introduit une rupture qui ne s'explique pas seulement par la substitution de l'objet du discours, les causes de la croissance laissant place aux causes de la stagnation et la ville s'effaçant au profit de la population. Car ce changement emporte avec lui une tout autre philosophie de l'histoire : des questions jusqu'alors tenues dans l'ombre ou refoulées, les guerres, les conquêtes et les invasions, font maintenant retour et sont interprétées sous l'angle de vue très sombre d'une humanité perpétuellement encline à la spoliation et au massacre. Mais si l'arrêt de la croissance est relié à ces thèmes laissés de côté lorsque l'enquête portait sur les facteurs de la croissance, ce n'est pas que la stagnation ou la décroissance démographique puissent être attribuées « à la peste, aux guerres, aux disettes et à d'autres causes semblables » (p. 64) : voilà même ce qui est expressément récusé. À l'inverse, ce sont bien ces tristes phénomènes qui

1. Dans son article sur «Les sources de l'*Essai sur le principe de population*», Justin Stagl affirme sans autres précisions que «Malthus ne connaît sans doute pas Botero», mais reconnaît qu'il existait bien deux traductions anglaises des *Causes* (p. 162 et note).

2. J. Schumpeter, *Histoire de l'analyse économique*..., p. 359.

peuvent être expliqués par l’insuffisance des subsistances disponibles que provoque le déséquilibre entre vertu nutritive et vertu générative.

Ainsi, tout se passe comme si l’importance accordée aux causes économiques de l’augmentation de la population urbaine (la « commodité », l’utilité, l’industrie et le commerce, les transports et les échanges) conduisait à attribuer la stagnation démographique à une cause qui serait, de nouveau, de nature économique, à savoir l’accès limité aux subsistances. Le raisonnement se trouve renforcé par le fait que cette cause devient la clé de lecture d’une histoire faite d’une interminable série de dévastations et de conquêtes sanguinaires. C’est bien l’insuffisance des « fruits de la terre et [de] la quantité des aliments » (p. 67) qui est à l’origine du besoin perpétuel de terres nouvelles. En un raccourci extraordinaire, l’histoire universelle est ainsi résumée en une phrase à la seule lumière des migrations et de l’expansion territoriale des peuples, auxquelles la conquête du Nouveau Monde redonne toute son actualité :

Les hommes commencèrent à se propager en Mésopotamie, puis, leur nombre croissant de jour en jour, ils se répandirent çà et là ; après avoir rempli la terre ferme, ils firent la traversée jusqu’aux îles de la mer et, depuis nos pays, arrivèrent petit à petit aux terres que nous appelons, nous, le Nouveau Monde. (*ibid.*)

Une cause identique expliquerait l’inéluctable stagnation démographique de tout espace habité et la nécessité de peupler des terres nouvelles. Mais dans ces toutes dernières pages, le principe de population botérien semble acquérir une valeur étiologique bien plus grande encore : non seulement les migrations, les conquêtes et les guerres, mais toute une série de phénomènes sociaux y sont rapportés, tels le cannibalisme, le trafic des esclaves, les massacres de masse ou, plus simplement, le vol et le meurtre. Une cause économico-démographique acquiert ainsi un statut de principe explicatif global des maux de nos sociétés, un principe dont la validité serait autant anthropologique et sociologique qu’historique. Une seule cause, semble-t-il, pour le nombre infini des manifestations du mal dans le monde. Étonnant, dès lors, est l’effet d’inversion spéculaire que ce bref troisième livre crée avec les deux premiers qui, à l’inverse, avaient exploré une multiplicité de

causes pour un seul type de phénomène (la croissance urbaine). Il y a là toute la différence entre la recherche des *causes* et l'identification d'un *principe*.

Cette opposition, qui demande à être interprétée, peut être reconduite à la présence simultanée de types discursifs hétérogènes, qui ont chacun une valeur paradigmique mais ne s'excluent pourtant pas les uns les autres, quand bien même ils pourraient aujourd'hui nous sembler contradictoires. Dans un cas joue fortement, on l'a vu, le nouveau comparatisme produit par la démultiplication des sources de la littérature géographique, mais aussi l'historiographie récente, qui écarte toute forme de déterminisme exclusif et conduit à prendre en compte la pluralité et la complexité du réel. Dans l'autre, le monisme explicatif dont fait preuve Botero relève d'une logique double, dont les deux pôles peuvent sembler incompatibles, à la fois scientifique et religieuse, matérialiste et idéaliste. Le principe de population s'exprime dans le langage scolaire de la science naturelle de l'époque, génération et nutrition étant les deux fonctions vitales premières dans le monde animal. C'est appliquer une approche naturaliste que de s'en servir pour rendre compte du rapport de l'homme – perçu comme espèce et collectivité – à son environnement géographique. On a déjà pu remarquer cette tendance propre à l'auteur : voir la ville en naturaliste, comme un organisme végétal. Le naturalisme qui est cette fois à l'œuvre face à l'objet population est plus décisif puisque la génération et la nutrition n'ont rien de métaphorique : ce sont des phénomènes universels de la vie animale qui font office de principe explicatif. Mais simultanément, en produisant un principe d'explication globale de l'histoire universelle, Botero retrouve structurellement une forme simplifiée de grand récit théologique judéo-chrétien. Non seulement l'histoire de l'humanité y est présentée comme la longue série des calamités traditionnellement interprétées comme autant de châtiments divins, mais l'indigence, l'insuffisance des subsistances (qui s'oppose à la commodité nécessaire au développement urbain), y joue le rôle du péché originel : d'elle procèdent toutes les calamités qui frappent les hommes. On a là comme une version économique et mondaine du pessimisme augustinien : de même que la Chute a définitivement corrompu la nature

humaine, le principe inéluctable de l'insuffisance des subsistances par rapport aux besoins créés par la propagation porte le mal au cœur de l'humanité.

Cette concomitance d'une culture laïque, propre à la pensée politique italienne et au comparatisme historique et géographique, de principes de la science naturelle appliqués au monde des hommes, et d'un ancrage religieux du discours sur l'histoire, correspond bien à la formation et au patrimoine intellectuel de l'auteur. Toujours surprenante pour nos esprits modernes, la présence simultanée de l'application au monde social d'un raisonnement théorique abstrait à valeur universelle et d'un grand récit historique marqué par l'omniprésence du mal l'était sans doute beaucoup moins pour ceux de l'époque. Elle aide à comprendre comment cette théorie put poindre deux siècles avant qu'elle ne réussisse à s'imposer ; si, comme le suggérait Schumpeter, le populationnisme ne pouvait être l'horizon d'attente du principe de population, il apparaît cependant qu'un certain pessimisme chrétien en constituait le terreau.

Une fortune cachée

Le contraste est frappant entre la prolifération des reprises, imitations et critiques auxquelles donna lieu *De la raison d'État* et l'absence presque complète d'une postérité immédiate des *Causes*, ce « petit chef d'œuvre¹ » dont les intuitions sur la population ne seront reprises qu'au XVIII^e siècle et dont les analyses de la croissance urbaine ne seront développées qu'au XX^e. Un témoignage isolé de sa fortune immédiate mérite cependant l'attention, tant il est instructif quant aux modes de réception et de lecture du texte par les contemporains.

Plus encore qu'un contemporain, Giovan Battista Confalonieri était un pair, un « collègue » de Botero : lui aussi officiait comme secrétaire de cardinal. Au service de Fabio Biondi da Montalto, le cardinal collecteur apostolique à Lisbonne de 1593 à 1596, Confalonieri profita de ces années portugaises pour écrire une relation, intitulée *La grandezza e magnificenza*

1. L. Firpo, « Boteriana V. La fortuna di un piccolo capolavoro : il *Delle cause della grandezza delle città* ».

della città di Lisbona, qui calquait le plan de Botero pour l’appliquer à Lisbonne¹. Les *Causes*, qui s’étaient abreuvées à la source des descriptions géographiques et des récits de voyage, devenaient ainsi à leur tour la source d’un nouveau type de description de ville : elles servaient désormais de modèle d’écriture. La validité de cette construction théorique conçue pour rendre compte de la pluralité des villes se révélait dans son application à une réalité urbaine singulière ; chacune des causes identifiées par Botero devenait un critère à prendre en compte pour décrire et étudier efficacement une ville. Signe que l’analyse était reçue comme juste, mais surtout qu’elle était perçue comme une *méthode* facilitant la connaissance géographique des villes, à l’époque où l’on concevait des méthodes pour faciliter la connaissance des histoires². Méthode de lecture et modèle d’écriture, les *Causes* ont sans doute eu une incidence réelle sur les pratiques textuelles et les savoirs pratiques développés dans les milieux de gouvernement, au même titre que la *Raison d’État*, à la suite de laquelle elles furent toujours publiées, ou que les autrement plus longues *Relations universelles*, dont le nombre des rééditions et traductions frisa la centaine à la fin du xvii^e siècle. En revanche, la dimension théorique et la proposition analytique de ce livre conçu, avant tout, comme science des causes, ne donnèrent pas lieu à discussion.

L’histoire des idées emprunte parfois des chemins de traverse surprenants. Tout se passe comme si les thèses présentées dans les *Causes* étaient beaucoup plus tard devenues « classiques », bien souvent sans que leur auteur ait été reconnu, voire sans qu’elles aient été lues. C’était déjà le cas, on l’a vu, à l’époque de Malthus. Le phénomène a perduré plus récemment, en France tout particulièrement. Évoquons deux exemples. Paul Veyne a pu affirmer dans *Le Pain et le cirque* qu’« il est classique », dans les sciences sociales, « d’opposer la noblesse campagnarde de l’ancienne France et la noblesse de ville dans l’Italie médiévale et moderne »³. Mais

1. Voir G. B. Confalonieri, *Grandezza e magnificenza della città di Lisbona*, A. Dell’Aira (éd.), ainsi que les deux introductions de P. Carta et d’A. Dell’Aira.

2. J. Bodin, *Methodus ad facilem historiarum cognitionem* (1566).

3. P. Veyne, *Le Pain et le cirque. Sociologie historique d’un pluralisme politique*, p. 115.

pour ce thème « classique », il ne donne en note qu'une seule référence, *Der Moderne Kapitalismus* de Werner Sombart. Pour sa part, Sombart ne citait pas autre chose que le chapitre des *Causes* traitant de « la résidence de la noblesse »¹ : preuve que l'idée n'était alors pas si répandue et que c'est surtout en France que ce « classique » fut ignoré. Il est peu probable que lorsque, dans son ouvrage sur *La Logique des villes*, Paul Claval a défendu la thèse selon laquelle la ville est par excellence le lieu de ce qui tient les hommes en société et un « espace de communication et d'échanges généralisés² », il ait eu conscience qu'il reformulait ce que Botero exposait déjà dans sa lettre dédicatoire à Cornelia Orsini avant d'en donner la théorie dans la suite du livre. À l'époque où la science urbaine atteignait sa pleine maturité, refaisaient ainsi surface des thèmes propres à un texte appartenant à sa préhistoire. Il n'est pas question d'« influence » ni même d'« héritage » ici, mais d'une singulière longévité que les sciences sociales n'ont généralement pas eu l'occasion de reconnaître et d'interroger.

Ce n'est pas le cas de tous les auteurs, bien sûr, car certains ont formulé des jugements dithyrambiques sur cette œuvre qu'ils avaient pu lire soit en italien soit en traduction anglaise, allemande, espagnole ou latine. L'appréciation de Schumpeter a déjà été rappelée. Un représentant de la méthode comparatiste en sociologie historique, Gideon Sjoberg, avait fait de Botero « le premier vrai théoricien de la sociologie urbaine comparative³ ». En Italie, historiens de l'urbanisme et géographes ont mis en valeur la nature si précocement aboutie de sa « théorie économique des villes⁴ ». En France, si quelques historiens de la pensée économique avaient déjà accordé une certaine importance au Piémontais⁵, c'est très récemment que

1. W. Sombart, *Der Moderne Kapitalismus*, I, p. 152 ; le passage (voir *supra*, p. 48) était cité par Sombart dans la traduction latine.

2. P. Claval, *La Logique des villes. Essai d'urbanologie*, p. 85.

3. G. Sjoberg, *The Preindustrial City, Past and Present*, p. 3.

4. A. Marino, « Utopies urbaines et construction de la ville dans la culture architecturale du xvi^e siècle en Italie », p. 90 ; voir aussi L. Gambi, « Da città ad area metropolitana », et E. Guidoni et A. Marino, *Storia dell'urbanistica. Il Cinquecento*, p. 651-652.

5. Voir notamment R. Gonnard, *Histoire des doctrines économiques*, p. 79, et plus récemment

les géographes ont prêté attention aux *Causes*, allant jusqu'à faire d'elles un « jalon majeur dans l'histoire de la théorie générale des villes », qui aurait anticipé de quatre siècles les travaux sur « la conception évolutive des systèmes des villes », « l'interaction spatiale » et la « conception relationnelle de la territorialité »¹...

Mais sait-on la singularité d'un auteur en l'honorant du titre de « précurseur » ? Rendons à cette œuvre son épaisseur historique, écoutons sa langue, retrouvons ses sources : voilà qui permet de comprendre comment sa signification profonde – une conception de la *città* qui rompt avec une longue tradition médiévale et qui donne à ce mot un sens nouveau qu'il conserve encore aujourd'hui – procède de l'extraordinaire démultiplication des modèles urbains procurée par la diversité des sources du savoir géographique. Le nouveau comparatisme a non seulement modifié les représentations du monde, il a aussi puissamment contribué à transformer le sens des mots les plus familiers. De la même façon, le comparatisme n'a pas seulement élargi le champ de l'histoire – l'échelle mondiale des *Causes de la grandeur des villes* et leur refus explicite de l'eurocentrisme font d'elles l'un des textes les plus marquants de la « *world history* » du xvi^e siècle² –, il a aussi rendu possible une nouvelle forme de discours historique, conçu non plus comme mise en intrigue des événements mais comme reconstitution de la trame complexe des causes. Autant d'éléments qui permettent d'affirmer que ce livre marque bien un tournant dans l'histoire des savoirs sur le monde social.

H. Bartoli, *Histoire de la pensée économique en Italie*, p. 71-73, selon qui l'influence des thèses de Botero « sur les grands classiques » a été « considérable ».

1. D. Pumain et J.-P. Gaudin, « Systèmes de villes et pouvoir. L'analyse de Giovanni Botero à l'époque de la Renaissance ».

2. La reconnaissance d'une « *world history* » propre à la fin du xvi^e siècle a récemment été défendue par Sanjay Subrahmanyam, « On world Historians in the Sixteenth Century ».

Bibliographie

Éditions prises en compte et collationnées pour l'établissement de la traduction

- Giovanni BOTERO, *Delle cause della grandezza della Citta Libri III*, Rome, G. Martinelli, 1588.
- , *Discorso di M. Giovanni Botero che numero di gente facesse Roma nel colmo della sua grandezza*, in *Tre discorsi appartenenti alla grandezza delle città. L'uno di M. Lodovico Guicciardini. L'altro di M. Claudio Tolomei. Il terzo di M. Giovanni Botero. Raccolti da M. Giovanni Martinelli*, Rome, G. Martinelli, 1588, p. 14-16.
- , *Della ragion di Stato libri dieci, con tre libri Delle cause della grandezza e magnificenza delle città*, Venise, Gioliti, 1589.
- , *Della ragione di Stato libri dieci [...] Tre libri della grandezza delle città*, Rome, V. Pella Gallo, 1590.
- , *Della ragione di Stato libri dieci [...] Et nel fine tre libri delle grandezza della Citta [...]*, Milan, Pacifico Pontio, 1596.
- , *Della ragione di Stato libri dieci. Con tre libri delle cause della grandezza delle città*, Venise, Gioliti, 1598 [réédition fac-similée avec une posface de Luigi Firpo, Bologne, Arnaldo Forni, 1990].
- , *Delle cause della grandezza delle città. Ristampa dell'edizione del 1588*, M. De Bernardi (éd.), Turin, Istituto giuridico della R. Università di Torino, 1930.
- , *Della ragion di Stato con tre libri delle cause della grandezza delle città, due Aggiunte e un Discorso sulla popolazione di Roma*, L. Firpo (éd.), Turin, UTET, 1948.

Sources antiques

ARISTOTE, *Métaphysique*

—, *Politiques*

ATHÉNÉE, *Les Deipnosophistes*

AUGUSTE, *Res Gestae*

CÉSAR, *Guerre des Gaules*

CICÉRON, *De l'invention*

—, *De la nature des dieux*

—, *République*

—, *Seconde action contre Verrès*

—, *Tusculanes*

DENYS D'HALICARNASSE, *Antiquités romaines*
DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique*
FLAVIUS JOSÈPHE, *La Guerre des Juifs*
FLORUS, *Tableau de l'histoire du peuple romain, de Romulus à Auguste*
HÉRODOTE, *Histoires*
HOMÈRE, *Iliade*
HORACE, *Art poétique*
JÉRÔME, *Vie de sainte Paula* (*Lettres* in Migne, vol. XXII)
MACROBE, *Commentaire au Songe de Scipion*
PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*
PLUTARQUE, *Vies parallèles*
TITE-LIVE, *Histoire romaine*
—, *Abrégés (Periochae)*

Sources modernes

ALBERTI, Leon Battista, *I dieci libri de l'architettura [...] da la cui prefazione brevemente si comprende la commodità, l'utilità, la necessità, e la dignità di tale opera [...]*, Venise, Vincenzo Vaugrins, 1546.
—, *L'Art d'édifier*, P. Caye et F. Choay (trad.), Paris, Le Seuil, 2004.

ÁLVAREZ, Francisco, *Verdadeira informaçam das Terras do Preste Joam das Indias*, Lisbonne, L. Rodrigues, 1540.

ARIOSTO, Ludovico, *Orlando furioso*, Ferrare, Francesco Rosso, 1532.

ARRIVABENE, Lodovico, *Il Magno Vitei*, Vérone, G. Discepolo, 1597.

AVERLINO, Antonio, detto il Filarete, *Trattato di architettura*, A. M. Finoli et L. Grassi (éd.), Milan, Il Polifilo, 1972.

DE BARROS, João, *Terceira decada da Asia*, Lisbonne, J. de Barreira, 1563.

BIONDO, Flavio, *Roma trionfante*, L. Fauno (trad.), Venise, Michele Tramezzino, 1544.

BOCCACE, *Le Décaméron*, G. Clerico (trad.), Paris, Gallimard, 2006.

BODIN, Jean, *Methodus ad facilem historiarum cognitionem* [1566], in *Œuvres philosophiques de Jean Bodin*, P. Mesnard (éd.), Paris, PUF, 1951.
—, *Les Six Livres de la République* [reprod. de la 10^e édition, 1593], Paris, Fayard, 1986.

BONVESIN DA LA RIVA, *De magnalibus Mediolani – Le meraviglie di Milano*, G. Pontiggia (trad.) et M. Corti (introd. et notes), Milan, Bompiani, 1974.

BOTERO, Giovanni, *Del dispregio del mondo libri cinque*, Milan, Tini, 1584.

- , *Relatione universale de' continenti del Mondo nuovo*, Rome, Ferrari, 1595.
- , *Le Relationi universali*, Venise, G. Angelieri, 1596.
- , *Le Relationi universali*, Brescia, Compagnia Bresciana, 1598.
- , *De la raison d'État*, R. Descendre (introd.), P. Benedittini et R. Descendre (éd. et trad.), Paris, Gallimard « Bibliothèque de Philosophie », 2014.
- BRUNI, Leonardo, *Epistolarum Leonardi Aretini libri octo [...]*, Bâle, Henricus Petrus, 1535.
- , *Opere letterarie e politiche*, P. Viti (éd.), Turin, UTET, 1996.
- , *Laudatio florentine urbis*, S. U. Baldassarri (éd.), Florence, Edizioni del Galluzzo, 2000.
- CAMPANELLA, Tommaso, *Monarchie d'Espagne et Monarchie de France*, G. Ernst (éd.), N. Fabry et S. Waldbaum (trad.), Paris, PUF, 1997.
- CANTILLON, Richard, *Essai sur la nature du commerce en général*, Londres, Fletcher Gyles, 1755.
- CONFALONIERI, Giovan Battista, *Grandezza e magnificenza della città di Lisbona*, A. Dell'Aira (éd. et introd.), P. Carta (préface), Rovereto, Nicolodi, 2005.
- FONTANA, Domenico, *Della Trasportatione dell'obelisco Vaticano et delle fabrice di nostro signore papa Sisto V*, Rome, D. Basa, 1590.
- GIOVIO, Paolo, *La seconda parte dell'istorie del suo tempo*, L. Domenichi (trad.), Venise, 1560.
- GUAZZO, Stefano, *La Civil conversatione*, Brescia, Tomaso Bozzola, 1574.
- , *La Civile Conversation*, G. Chappuys (trad.), Lyon, J. Béraud, 1579.
- , *La Civile Conversation*, F. de Belleforest (trad.), Paris, P. Cavellat, 1579.
- GUICCIARDINI, Lodovico, *Descrittione [...] di tutti i Paesi Bassi, altrimenti detti Germania inferiore*, Anvers, Willem Silvius, 1567.
- LATINI, Brunetto, *La Retorica* (1261), F. Maggini (éd.), Florence, Galletti e Cacci, 1915.
- DE LOYOLA, Ignace, *Monumenta Ignatiana. Series tertia, Sancti Ignatii de Loyola Constitutiones Societatis Jesu [Monumenta historica Societatis Jesu]*, vol. 63, 64, 65, 71], Rome, 1934-1948.
- LUCINGE, René de, *Le premier Loysir, avec De l'humilité et du mespris du monde : contenant la traduction françoise du Mespris du monde de l'italien du docteur J. Botere Piedmontois*, M. J. Heath (éd.), Genève, Droz, 1999.
- MACHIAVELLI, Niccolò, *Opere*, I, C. Vivanti (éd.), Turin, Einaudi-Gallimard, 1997.
- , *Opere*, III, C. Vivanti (éd.), Turin, Einaudi-Gallimard, 2005.
- , *De Principatibus – Le Prince*, J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini (éd. et trad.), Paris, PUF, 2000.
- , *Discours sur la première décade de Tite-Live*, A. Fontana et X. Tabet (éd. et trad.), Paris, Gallimard, 2004.
- , *Opere storiche*, vol. I, A. Montevercchi et C. Varotti (éd.), Rome, Salerno, 2011.
- MAFFEI, Giovanni Pietro, *Historiarum Indicarum libri XVI*, Florence, Filippo Giunti, 1588.

- , *Le istorie delle Indie orientali*, Florence, Filippo Giunti, 1589.
- MALTHUS, Thomas R., *Essai sur le principe de population*, É. Vilquin (trad.), Paris, INED, 1980.
- DE MENDOZA, Juan González, *Historia de las cosas mas notables, ritos y costumbres del gran reyno de la China*, Rome, B. Grassi, 1585.
- , *Dell'istoria della China*, F. Avanzo (trad.), Rome, B. Grassi, 1586.
- NIETZSCHE, Friedrich, Aurore. *Pensées sur les préjugés moraux*, in *Œuvres philosophiques complètes*, IV, G. Colli et M. Montinari (éd.), J. Hervier (trad.), Paris, Gallimard, 1980.
- PATRIZI, Francesco [da Siena], *De' discorsi [...] sopra alle cose appartenenti ad una città libera e famiglia nobile*, G. Fabrini (trad.) [trad. ital. de *De institutione reipublicae*], Venise, A. Manuzio, 1545.
- PATRIZI, Francesco [da Cherso], *La Città felice [...]*, Venise, Giovan Griffio, 1553.
- RAMUSIO, Giovanni Battista, *Primo volume delle navigationi et viaggi*, Venise, Giunti, 1550.
- , *Secondo volume delle navigationi et viaggi*, Venise, Giunti, 1559.
- , *Terzo volume delle navigationi et viaggi*, Venise, Giunti, 1559.
- , *Delle navigazioni e viaggi* [1550-1559], 6 vol., Turin, Einaudi, 1978-1987.
- SCHLEIERMACHER, Friedrich, *Des différentes méthodes du traduire* [1813], A. Berman (trad.) Paris, Le Seuil, 1999.
- TOLOMEI, Claudio, *Delle lettere*, Venise, G. Giolito de' Ferrari, 1547.

Études consacrées entièrement ou partiellement aux Causes

- BACHI, Riccardo, « La dottrina sulla dinamica delle città secondo G. Botero e secondo S. Luzzatto », *Atti dell'Accademia dei Lincei. Rendiconti della classe di scienze morali*, s. VIII, vol. I, 1946, p. 369-378.
- CHABOD, Federico, *Giovanni Botero* (1934), in F. Chabod, *Scritti sul rinascimento*, Turin, Einaudi, 1967.
- DE BERNARDI, Mario, *Giovanni Botero economista (intorno ai libri Delle cause della grandezza delle città)*, Turin, Istituto giuridico della R. Università di Torino, 1931.
- DESCENDRE, Romain, « Raison d'État, puissance et économie. Le mercantilisme de Giovanni Botero », *Revue de métaphysique et de morale*, 3-2003, p. 311-321.
- , *L'État du Monde. Giovanni Botero entre raison d'État et géopolitique*, Genève, Droz, 2009.
- , « La penna della Controriforma », in S. Luzzatto et G. Pedullà (dir.), *Atlante della letteratura italiana*, vol. II, Turin, Einaudi, 2011, p. 249-255.
- FIRPO, Luigi, *Botero, Giovanni*, in *Dizionario biografico degli italiani*, vol. XIII, Rome, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1971, p. 352-362.
- , « *Boteriana III. Al servizio di Federico Borromeo* », *Studi Piemontesi*, vol. IV, fasc. 1, 1975, p. 34-47.

—, « Boteriana V. La fortuna di un piccolo capolavoro : il *Delle cause della grandezza delle città* », *Studi Piemontesi*, vol. VI, fasc. 1, 1977, p. 98-103.

MEADOWS, Paul, « Giovanni Botero and the process of urbanization », *The Midwest Sociologist*, vol. 20, 2, 1958, p. 90-95.

MUSI, Aurelio, « La *Grandezza delle Città* nella cultura politica napoletana della prima metà del Seicento », in V. Conti (dir.), *Le ideologie della città europea dall'umanesimo al romanticismo*, Florence, Olschki, 1993, p. 291-301.

PUMAIN, Denise et GAUDIN, Jean-Pierre, « Systèmes de villes et pouvoir. L'analyse de Giovanni Botero à l'époque de la Renaissance », *Cybergeo. European Journal of Geography*, article 227, mis en ligne le 14 novembre 2002, modifié le 2 mai 2007. <http://cybergeo.revues.org/index1836.html>

Autres études et ouvrages convoqués

ARGAN, Giulio Carlo, *L'Histoire de l'art et la ville*, Paris, Éditions de la passion, 1995.

BAILLY, Antoine et BÉGUIN, Hubert, *Introduction à la géographie humaine*, Paris, Armand Colin, 2001.

BAIROCH, Paul, BATOU, Jean et CHÈVRE, Pierre, *La Population des villes européennes. Banque de données et analyse sommaire des résultats. 800-1850*, Genève, Droz, 1988.

BARTOLI, Henri, *Histoire de la pensée économique en Italie*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2003.

BATTISTA, Anna Maria, *Alle origini del pensiero politico libertino, Montaigne e Charron*, Milan, Giuffrè, 1966.

BENEVOLO, Leonardo, *La città italiana nel Rinascimento*, Milan, Il Polifilo, 1990.

—, *Histoire de la ville*, Roquevaire, Éditions Parenthèses, 1983.

BENJAMIN, Walter, « La tâche du traducteur » [1923], M. de Gandillac et R. Rochlitz (trad.), in W. Benjamin, *Œuvres*, vol. I, Paris, Gallimard, 2000, p. 244-262.

—, *Fragments philosophiques, politiques, critiques, littéraires*, C. Jouanlanne et J.-F. Poirier (éd.), Paris, PUF, 2001, p. 196.

BERENGO, Marino, « La città di antico regime », in A. Caracciolo (dir.), *Dalla città preindustriale alla città del capitalismo*, Bologne, Il Mulino, 1975, p. 25-54.

BERMAN, Antoine, « La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain », in A. Berman (dir.), *Les Tours de Babel*, Mauvezin, Trans-Europ-Repress, 1985, p. 35-150.

BESSE, Jean-Marc, *Les Grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Lyon, ENS Éditions, 2003.

—, « Vues de ville et géographie au XVI^e siècle : concepts, démarches cognitives, fonctions », in F. Pousin (dir.), *Figures de la ville et construction des savoirs. Architecture, urbanisme, géographie*, Paris, CNRS Éditions, 2004, p. 19-30.

- BESSE, Jean-Marc, COUZINET, Marie-Dominique et LESTRINGRANT, Frank (dir.), *Les Méditations cosmographiques à la Renaissance*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2009.
- BLUMENBERG, Hans, *Paradigmes pour une métaphorologie* [1960], D. Gammelin (trad.) et J.-C. Monod (postface), Paris, Vrin, 2006.
- BOUCHERON, Patrick, « Autour de l'idée de magnificence », *Annuaire du Collège de France*, 1993-1994, p. 859-864.
- , *Le Pouvoir de bâtir: Urbanisme et politique édilitaire à Milan (xiv^e-xv^e siècles)*, Rome, École française de Rome, 1998.
- , « Création urbaine et pensée humaniste dans l'Italie du Quattrocento », in M. Mazoyer, J. Pérez Rey, F. Malbran-Labat et R. Lebrun (dir.), *Ville et pouvoir : origines et développements*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 261-274.
- BOUCHERON, Patrick et LOISEAU, Julien, « L'archipel urbain. Paysage des villes et ordre du monde », in P. Boucheron (dir.), *Histoire du monde au xv^e siècle*, Paris, Fayard, 2009, p. 668-690.
- BRAUDEL, Fernand, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* [1949-1966], 2 vol., Paris, A. Colin, 1990.
- , *Civilisation matérielle, économie et capitalisme xv^e-xviii^e siècle* [1967], 3 vol., Paris, A. Colin, 1979.
- CARETTI, Lanfranco, *Ariosto e Tasso*, Turin, Einaudi, 1977.
- CLAVAL, Paul, *La Logique des villes. Essai d'urbanologie*, Paris, Litec, 1981.
- DE MADDALENA, Aldo, « Il Mercantilismo », in L. Firpo (dir.), *Storia delle idee politiche economiche e sociali*, vol. IV, *L'età moderna*, I, Turin, UTET, p. 637-704.
- DESCENDRE, Romain, « Une Monarchie “presque universelle”. Géopolitique de l'Empire dans les *Relazioni universali* de Giovanni Botero », in F. Crémoux et J.-L. Fournel (dir.), *Idées d'Empire en Italie et en Espagne, xiv^e-xvii^e siècle*, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2010, p. 217-232.
- DESCOLA, Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.
- EINAUDI, Luigi, « Di un quesito intorno la nascita della scienza economica », *La riforma sociale*, XXXIX, 1932, p. 219-225.
- ELAM, Caroline, « Lorenzo de' Medici and the Urban Development of Renaissance Florence », *Art History*, I, 1978, 1, p. 43-66.
- ELIAS DE OLIVEIRA, Sheila, « *Cidade, ville, cité* : três percursos lexicográficos », *Línguas e Instrumentos Lingüísticos*, 23/24, 2010, p. 37-55.
- FASANO GUARINI, Elena, « Centro e periferia, accentramento e particolarismi : dicotomia o sostanza degli stati in età moderna ? », in G. Chittolini, A. Molho et P. Schiera (dir.), *Origini dello Stato. Processi di formazione statale in Italia fra medioevo ed età moderna*, Bologne, Il Mulino, 1994, p. 147-176.

- FOLIN, Marco, *Rinascimento estense. Politica, cultura, istituzioni di un antico Stato italiano*, Rome-Bari, Laterza, 2001.
- , « Hiérarchies urbaines / hiérarchies sociales : les noms de villes dans l'Italie moderne (XIV^e-XVIII^e siècle) », *Genèses*, 51, 2003, p. 4-25.
- FOUCAULT, Michel, *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966.
- FOURNEL, Jean-Louis, « Guichardin et la démunicipalisation de l'historiographie », in A. Bartoli Langeli et G. Chaix (dir.), *La Mémoire de la cité. Modèles antiques et réalisations renaissantes*, Pérouse, Edizioni scientifiche italiane, 1997, p. 95-115.
- , « Rhétorique et langue vulgaire en Italie au XVI^e siècle : la guerre, l'amour et les mots », in M. Fumaroli (dir.), *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne (1450-1950)*, Paris, PUF, 1999, p. 313-340.
- , « Les guerres de l'utopie. Considérations sur Thomas More, Francesco Patrizi e Tommaso Campanella », *Laboratoire italien*, 10, 2010, p. 129-154.
- FOURNEL, Jean-Louis et ZANCARINI, Jean-Claude, *La Politique de l'expérience. Savonarole, Guicciardini et le républicanisme florentin*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2002.
- , « Les enjeux de la traduction. Traduire les penseurs politiques florentins de l'époque des guerres d'Italie », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 145, 2002, p. 84-94.
- FOURQUET, François, *Richesse et puissance. Une généalogie de la valeur (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Paris, La Découverte, 1989.
- FRAGNITO, Gigliola, *La Bibbia al rogo. La censura ecclesiastica e i volgarizzamenti della Scrittura (1471-1605)*, Bologne, Il Mulino, 1997.
- FRANCHI, Saverio, *Le impressioni sceniche. Dizionario bio-bibliografico degli editori e stampatori romani e laziali di testi drammatici e libretti per musica dal 1579 al 1800*, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 1994.
- GALAND-HALLYN, Perrine, « La rhétorique en Italie à la fin du Quattrocento », in M. Fumaroli (dir.), *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne (1450-1950)*, Paris, PUF, 1999, p. 131-190.
- GAMBI, Lucio, « Da città ad area metropolitana », in *Storia d'Italia*, vol. V (1), *I Documenti*, Turin, Einaudi, 1973, p. 370-371.
- GARIN, Eugenio, « Il pensiero di L. B. Alberti nella cultura del Rinascimento », in *Convegno internazionale indetto nel V Centenario di Leon Battista Alberti, (Roma-Mantova-Firenze, 25-29 aprile 1972)*, Rome, Accademia nazionale dei Lincei, 1974, p. 21-41.
- , *Rinascite e rivoluzioni. Movimenti culturali dal XIV al XVII secolo*, Rome-Bari, Laterza, 1975.
- GONNARD, René, *Histoire des doctrines économiques*, Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1943.
- GRAMSCI, Antonio, *Quaderni del carcere*, V. Gerratana (éd.), Turin, Einaudi, 1977.
- GUIDONI, Enrico et MARINO, Angela, *Storia dell'urbanistica. Il Cinquecento*, Bari, Laterza, 1982.

- HEADLEY, John M., compte rendu, « R. Descendre, *L'État du Monde. Giovanni Botero entre raison d'État et géopolitique* », *Renaissance Quarterly*, 62, 2009, p. 1243-1245.
- IRACE, Erminia, « Milano la bella », in S. Luzzatto et G. Pedullà (dir.), *Atlante della letteratura italiana*, vol. I, Turin, Einaudi, 2010, p. 107-112.
- ISNARDI PARENTE, Margherita, « Introduzione », in Jean Bodin, *I sei libri dello Stato*, vol. 1, Turin, UTET, [1964] 1988, p. 11-100.
- LE BRAS, Hervé, « Peuples et populations », in H. Le Bras (dir.), *L'Invention des populations : biologie, idéologie et politique*, Paris, Odile Jacob, 2000, p. 9-54.
- , *Naisance de la mortalité. L'origine politique de la statistique et de la démographie*, Paris, Gallimard-Le Seuil, 2000.
- LESTRINGANT, Frank, *Écrire le monde à la Renaissance*, Caen, Paradigme, 1993.
- MAGNUSSON, Lars, *Mercantilism. The shaping of an economic language*, Londres et New York, Routledge, 1994.
- MARINO, Angela, « Utopies urbaines et construction de la ville dans la culture architecturale du XVI^e siècle en Italie », in *L'Idée de la ville*, Paris, Champ Vallon, 1984, p. 90-95.
- MUMFORD, Lewis, *La Cité à travers l'histoire* [1989], G. et G. Durand (trad.), Marseille, Agone, 2011.
- PAVIA, Rosario, *L'idea di città, XV-XVIII secolo*, Milan, Franco Angeli, 1982.
- PEDULLÀ, Gabriele, « ‘Concedere la civiltà a’ forestieri’. Roma, Venezia e la crisi del modello municipale di *res publica* nei *Discorsi di Machiavelli* », *Storica*, 25-26, 2003, p. 105-173.
- PINOL, Jean-Luc (dir.), *Histoire de l'Europe urbaine*, I, *De l'Antiquité au XVII^e siècle*, Paris, Le Seuil, 2003.
- PIRENNE, Henri, *Les Villes et les institutions urbaines*, 2 vol., Paris et Bruxelles, Librairie Felix Alcan et Nouvelle société d'éditions, 1939.
- POZZI, Mario, *Lingua e cultura del Cinquecento*, Padoue, Liviana, 1975.
- PREVENIER, Walter, « Henri Pirenne et les villes des anciens Pays-Bas au bas Moyen Âge, XIV^e-XV^e siècles », in G. Despy et A. Verhulst (dir.), *La Fortune historiographique des thèses d'Henri Pirenne*, Bruxelles, Archives et Bibliothèques de Belgique, 1986, p. 27-50.
- PRODI, Paolo, *Il Sovrano Pontefice. Un corpo e due anime : la monarchia papale nella prima età moderna*, Bologne, Il Mulino, 1982.
- QUAGLIONI, Diego, « ‘Assolutismo laico’ e ricerca del diritto naturale », *Il Pensiero Politico*, XXV, 1, 1992, p. 96-106.
- , « “Civitas” : appunti per una riflessione sull’idea di città nel pensiero politico dei giuristi medievali », in V. Conti (dir.), *Le ideologie della città europea dall’umanesimo al romanticismo*, Florence, Olschki, 1993, p. 59-76..

- SCHUMPETER, Joseph, *Histoire de l'analyse économique. I. L'âge des fondateurs*, Paris, Gallimard, 1983.
- SEGRE, Cesare, « L'Orlando furioso », in F. Brioschi et C. Di Girolamo (dir.), *Manuale di letteratura italiana. Storia per generi e problemi*, vol. II, Turin, Bollati Boringhieri, 1994, p. 323-50.
- SIMONCINI, Giorgio, « Roma restaurata ». *Rinnovamento urbano al tempo di Sisto V*, Florence, Olschki, 1990.
- SJOBERG, Gideon, *The Preindustrial City, Past and Present*, New York, The Free Press, 1960.
- SOMBART, Werner, *Der Moderne Kapitalismus*, I, Leipzig, Duncker und Humblot, 1902.
- STAGL, Justin, « Les sources de l'*Essai sur le principe de population* », in A. Fauve-Chamoux (dir.), *Malthus hier et aujourd'hui*, Paris, Éditions du CNRS, 1984, p. 159-165.
- SUBRAHANYAM, Sanjay, « On World Historians in the Sixteenth Century », *Representations*, 91, 1, 2005, p. 26-57.
- TAFURI, Manfredo, *Venezia e il Rinascimento. Religione, scienza, architettura*, Turin, Einaudi, 1985.
- , *Ricerca del Rinascimento. Principi, città, architetti*, Turin, Einaudi, 1992.
- TOPALOV, Christian, et alii (dir.), *L'Aventure des mots de la ville à travers le temps, les langues, les sociétés*, Paris, Robert Laffont, 2010.
- VALLAT, Colette, MARIN, Brigitte et BIONDI, Gennaro, *Naples. Démythifier la ville*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- VERHULST, Adriaan, « The Origins of Towns in the Low Countries and the Pirenne Thesis », *Past and Present*, 122, 1989, p. 3-35.
- VEYNE, Paul, *Le Pain et le cirque. Sociologie historique d'un pluralisme politique*, Paris, Le Seuil, [1976] 1995.
- ZANCARINI, Jean-Claude, « Une philologie politique. Les temps et les enjeux des mots (Florence, 1494-1530) », *Laboratoire italien. Politique et société*, 7, 2007, p. 61-74.

Index des noms de lieux

A

Abyssinie, 92 (note 312)
Açores, îles des, 32, 75 (note 58)
Adda (rivière), 22, 23
Adige (rivière), 23
Adriatique, mer (voir aussi golfe de Venise), 14, 24, 58, 73 (note 32), 73 (note 37), 76 (note 74)
Afrique, 27, 58, 61, 89 (note 267), 92 (note 312), 95
Agrippine, 12
Albe la Longue, 32, 74 (note 38)
Alep, 76 (note 78)
Alexandrie, 12, 16, 45, 50, 74 (note 47)
Alger, 89 (note 267)
Algérie, 89 (note 267)
Allemagne, 22, 25, 45, 47
Alpes, 18, 23, 95
Amazone (voir Marañon), 77 (note 97)
Amérique (voir Nouveau Monde), 75 (note 59), 92 (note 309)
Amsterdam, 45
Angleterre, 14, 20, 39, 42, 44, 60
Angola, 27
Angora (Ancyre, aujourd’hui Ankara), 58, 88 (note 260)
Antilia : voir L’Île des Sept Villes, 73 (note 30)
Antioche, 12, 15, 58

Anti-Taurus, 13
Anvers, 19, 45
Apamée, 12, 73 (note 29)
Apennin, 23, 24, 58
Aragon, 13, 73 (note 34)
Arctique (océan) : voir Scythes (océan des)
Arménie, 49, 84 (note 190)
Arno (fleuve), 24
Arras, 44
Asie, 17, 27, 51, 52, 53, 58, 68, 75 (note 52), 95
Assyrie, 50
Athènes, 37, 47, 72 (note 22), 96
Atlantique (océan), 91 (note 306)
Augsbourg, 47
Augusta, 12
Aventin (mont), 15, 26

B

Babylone, 16, 51, 74 (note 47)
Bagdad, 85 (note 204), 85 (note 206)
Baltique, mer, 19
Barbarie (Maghreb), 14, 68, 73 (note 33)
Barcelone, 60
Beauce, 46
Bétis : voir Guadalquivir (fleuve), 61, 89 (note 277)
Birmanie, 92 (note 311)

- Biscaye, 13
Bithynie, 15, 74 (note 45)
Bohême, 60
Boulaq (quartier du Caire), 50
Bourges, 20
Bourgogne, 20, 46
Brescia, 47, 71 (note 4)
Brésil, 12, 19, 60, 67, 72 (notes 24 et 25), 75 (note 59), 92 (note 309)
Bretagne, 20
Bruges, 22
Burgos, 60
Bursa (Brousse), 15, 59, 74 (note 45), 88 (note 261)
- C**
- Calicut, 44, 58
Cambalu (voir aussi Pékin), 53, 57
Cambay, 52, 85 (note 213), 86 (note 219)
Canada (fleuve Saint-Laurent), 27, 77 (note 100)
Canton, 54, 58, 87 (note 240)
Cap-Vert, îles du, 32, 75 (note 56)
Capitole, 15, 72 (note 13)
Capraia, 73 (note 32)
Caprea, 13, 73 (note 32)
Carthage, 32, 47
Carthagène, 26
Caspienne, mer, 13, 18, 27, 78 (note 110)
Cathay (voir aussi Chine), 52, 57, 66, 86 (note 220)
Cattaro (Kotor), 26, 77 (note 95)
Césarée, 12
Ceylan, 44
Champagne, 20
Changshu, 54, 87 (note 245)
Chao Praya (fleuve, voir Ménam)
Chine (voir aussi Cathay), 20, 44, 46, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 86 (notes 220 et 222), 87 (note 238), 88 (note 251)
Chiraz, 44
Chittor, 52, 85 (note 214), 86 (note 218)
Chypre, 44
Cité des Héros (Héroopolis), 22, 76 (note 77)
Città del Sole, 12, 73 (note 28)
Cochin, 44
Compostelle, 34
Constantinople, 15, 39, 45, 54, 59, 61, 74 (note 41)
Copenhague, 75 (note 60)
Cordoue, 15, 60
Corniculum, 14
Cosmopolis (Portoferraio), 12, 72 (note 27)
Cracovie, 61
Crema, 13
Cuzco, 45, 48
- D-E**
- Damas, 15, 44, 52, 58
Danemark, 19
Danube (fleuve), 22
Dantzig, 45
Démétrias, 12
Derbent, 18, 75 (note 55)
Dominique (île), 67, 92 (note 309)

- Écosse, 39
Égée (mer), 22, 88 (note 264)
Égypte, 21, 22, 24, 33 (note a), 34 (note b), 49, 74 (notes 42 et 47)
Elbe (île d'), 72 (note 27)
Equilio, 14
Eraclea, 14
Escaut (fleuve), 22, 23, 75 (note 62)
Espagne, 13, 14, 15, 19, 20, 26, 34, 44, 57, 60, 61, 73 (note 35), 80 (note 143), 81 (note 152), 89 (note 276)
Éthiopie, 58, 60, 68, 92 (note 312)
Euphrate, 76 (note 78)
Europe, 16, 23, 41, 43, 45, 48, 54, 59, 61, 68, 75 (note 66), 88 (note 252), 95
- F-G**
- Fès, 89 (note 267)
Ficana, 15
Fiesole, 26
Flandre, 22, 23, 41, 43, 47, 60
Flessingue, 19, 75 (note 62)
Florence, 26, 40, 43, 44, 47, 48, 49, 79 (note 120), 82 (note 164)
France, 20, 24, 25, 34, 41, 46, 48, 59, 81 (note 152), 82 (note 165)
Francfort, 45
Gambie (fleuve), 27
Gand, 22, 47, 60, 89 (note 272)
Gange (fleuve), 27, 52, 58, 78 (note 107)
Gaule belgique, 23
Gaule celtique, 23
Gaule transpadane, 13
Gênes, 14, 19, 22, 26, 40, 44, 45, 47, 48, 82 (note 164)
Genève, 29, 30, 78 (note 116)
Germanique, océan (mer du Nord), 19, 75 (note 61)
Golfe de Venise (mer Adriatique), 21, 49
Grenade, 60
Guadalquivir (fleuve, appelé aussi Bétis), 61, 89 (note 277)
Guadalupe, 34
Guinée, 68
Gujarat, 85 (note 213), 85 (note 215), 86 (note 219)

H-I

- Hangzhou (voir Suntien)
Hankou, 54, 87 (note 243)
Heidelberg, 79 (note 118)
Héroopolis : voir Cité des Héros
Hongrie, 41
IJssel (bras du Rhin), 76 (note 84)
L'Île des Sept Villes (Antilia), 13, 73 (note 30)
Ilhéus, 92 (note 310)
Inde, 45, 53, 55, 60, 66
Indes (Asie du Sud-Est), 18, 19, 45, 75 (note 59)
Indien, océan, 22, 92 (note 312)
Indus (fleuve), 27, 52
Ionienne, mer, 22, 76 (note 85)
Israël, 33
Istrie, 13
Italie, 13, 14, 19, 22, 23, 24, 32, 34, 36, 40, 41, 43, 48, 58, 62, 81 (note 152), 95

Ivrée, 22, 76 (note 81)

J-K-L

Jalisco, 41, 82 (note 167)

Jérusalem, 32, 33, 59, 79 (notes 130 et 132), 79 (note 134)

Justinopolis, 13

Kotor (voir Cattaro)

Kwanza (fleuve), 27

Lambro (rivière), 23

Languedoc, 20

Laodicée, 12, 73 (note 29)

Las Palmas (Canaries), 19, 75 (note 57)

Le Caire, 15, 18, 39, 45, 50, 59, 76
(note 78)

Lek (bras du Rhin), 76 (note 84)

Lenza (rivière), 23

León, 60

Levant, 14, 21, 55, 58, 59

Lisbonne, 19, 32, 44, 45, 54, 58, 60, 61,
89 (notes 272 et 276)

Lituanie, 61

Livourne, 30

Loire (fleuve), 22

Lombardie, 14, 22, 23, 49

Londres, 14, 20, 60, 73 (note 35), 89
(note 272)

Lorette, 34

Lubeck, 47

Lucques, 47

Lybie, 92 (note 312)

Lysimachie, 12

M

Macao, 87 (note 240)

Madère, 32, 44

Madrid, 61, 89 (notes 279 et 280)

Maghreb : voir Barbarie

Majeur, lac, 22

Malacca, 45, 58

Malamocco, 14, 73 (note 37)

Manfredonie, 12

Marañon (fleuve Amazone), 26, 77
(note 97)

Marrakech, 89 (note 267)

Marseille, 22

Médie, 51

Méditerranée (mer), 22, 45, 91 (note 306)

Mékong (fleuve), 27, 58, 88 (note 257)

Memphis, 16, 50, 84 (note 194)

Ménam (fleuve Chao Praya), 27, 58, 78
(note 105), 88 (note 257)

Mer du Nord : voir Germanique, océan

Mer Rouge, 19, 22, 45, 76 (note 77)

Mésopotamie, 67, 91 (note 307)

Messine, 22, 26, 45

Meuse (fleuve), 23

Mexico (lac de), 22

Mexique : voir aussi Nouvelle-Espagne,
44, 57, 82 (note 167)

Milan, 6, 22, 23, 35, 36, 41, 44, 60, 64, 76
(note 81), 82 (note 164), 83 (note 179), 84
(note 189), 89 (note 272)

Moeris (lac de), 21

Moluques (îles), 44

- Montserrat, 34
- Moscou, 61, 90 (note 285)
- Moselle (rivière), 23
- Mytilène, 16
- N**
- Nankin, 53, 54, 87 (note 236)
- Naples, 26, 43, 60, 82 (note 171), 89 (notes 272 et 274)
- Narbonne, 32
- Narva, 45
- Naviglio Grande (canal), 76 (note 79), 83 (note 179)
- Naviglio della Martesana (canal), 76 (note 80)
- Neustadt-an-der-Haardt, 78 (note 118)
- Niers (rivière), 23
- Nil (fleuve), 22, 24, 25, 45, 76 (note 77), 77 (note 87)
- Ninive, 50, 51
- Normandie, 20
- Nouveau-Caire (quartier du Caire), 50
- Nouveau Monde (Amérique), 19, 60, 67, 68, 75 (note 59), 91 (note 307)
- Nouvelle-Espagne : voir aussi Mexique, 22, 41, 44, 57
- Novgorod, 61, 90 (note 282)
- Nuremberg, 45, 47
- O-P**
- Ob (fleuve), 27, 78 (note 110)
- Olinda, 72 (note 25)
- Orléans, 20
- Ormuz, 45, 58
- Ostie, 47
- Otricoli, 47, 84 (note 187)
- Oural (fleuve), 78 (note 110)
- Palerme, 22, 61, 71 (note 9), 90 (notes 287 et 289)
- Palestine, 44
- Panaro (rivière), 23
- Paraguay, 72 (note 24)
- Paris, 20, 54, 59, 60, 61, 71 (note 9), 75 (note 66), 77 (note 88), 80 (note 144), 89 (notes 268 et 270)
- Pavie, 22, 37
- Pays-Bas, 14, 60, 73 (note 35)
- Pegu, 68, 92 (note 311)
- Pékin (voir aussi Cambalu), 53, 54, 86 (notes 222 et 226), 87 (note 236)
- Pelestina (Pellestrina), 14, 73 (note 37)
- Pellestrina : voir Pelestina
- Pergame, 16
- Pernambouc, 12, 72 (note 25)
- Pérou, 26, 41, 44, 48, 55, 92 (note 311)
- Perse, 13, 18, 51, 53
- Persépolis, 51
- Philippines (îles), 44, 57
- Philippopolis, 12
- Piémont, 19, 123, 154
- Piratininga (São Paulo), 12, 72 (note 25)
- Pise, 14, 30, 47
- Pô (fleuve), 22, 23, 24
- Poitou, 20, 46
- Politorium, 15
- Pologne, 40

- Pométia, 14
- Pont-Euxin (mer Noire), 59
- Portoferraio : voir Cosmopolis,
- Porto Seguro, 12, 72 (note 25), 92
(note 310)
- Potosí, 41, 82 (note 167)
- Prague, 60, 89 (note 272)
- Propontide (mer de Marmara), 59
- Ptolémaïs, 12
- Pulisanghin (fleuve Qiantang), 53
- Q-R**
- Qiantang (fleuve, voir Pulisanghin), 86
(note 230)
- Quinsai, 53, 86 (notes 224 et 228)
- Quirinal, 15
- Rāmaññadesa, 92 (note 311)
- Reno (fleuve), 23
- Rhin (fleuve), 22, 23, 30, 76 (note 84)
- Rhodes, 14, 16, 37, 74 (note 47), 81
(note 148)
- Rialto, 14
- Río de La Plata, 25, 26, 77 (notes 93
et 99)
- Roer (rivière), 23
- Romagne, 24
- Rome, 14, 15, 16, 24, 26, 29, 30, 31, 32,
35, 47, 59, 62, 64, 66, 70 (note 2), 71
(note 9), 74 (note 38), 95, 96
- S**
- Sabée (Yémen), 44, 83 (note 178)
- Saint-Jacques (Santiago, île de
l'archipel du Cap-Vert), 19, 75 (note 56)
- Saint-Laurent (fleuve, voir Canada), 77
(note 100)
- Saint-Michel (mont), 34
- Saint-Sauveur (Salvador de Bahia), 12,
72 (note 25)
- Saintonge, 20, 46
- Salonique, 14
- Salvador de Bahia : voir Saint-Sauveur
- Samarcande, 15, 52
- Samos, 16
- Santiago (Cap-Vert) : voir Saint-Jacques
- São Paulo : voir Piratininga
- Saragosse, 60,
- Scythes, océan des (océan Arctique),
27, 78 (note 109)
- Scythie, 27, 51
- Sébaste, 12
- Seine (fleuve), 24
- Séleucie, 12, 73 (note 29)
- Sénégal (fleuve), 27
- Serio (rivière), 23
- Séville, 15, 44, 54, 58, 60, 89 (notes 276
et 280)
- Sicile, 61, 96
- Sienne, 47
- Smyrne, 16
- Sparte, 47
- Suède, 19
- Suez, 18, 45
- Suntien (Hangzhou), 53, 54, 86 (notes
224 et 228), 87 (note 235)
- Suzhou, 54, 87 (note 241)

- Syracuse, 16, 61
Syrie, 15
- T**
Taro (rivière), 23
Tartarie, 18, 51
Tauris (Tabriz), 15, 39, 51, 74 (note 44)
Taurus, 13
Tellènes, 15
Tenochtitlan (appelée Temistian), 22, 76 (note 76)
Terceira (Açores), 19, 75 (note 58)
Tessin (rivière), 22, 23, 83 (note 179)
Thèbes, 49, 50, 84 (note 194)
Thespies, 15, 74 (note 46)
Tibre (fleuve), 24, 26, 77 (note 87)
Tigranocerte, 49, 84 (note 190)
Tlemcen, 89 (note 267)
Tolède, 60, 89 (note 280)
Touraine, 20
Tours, 75 (note 66)
- Transylvanie, 41
Trébizonde, 15, 58
Tunis, 89 (note 267)
Turin, 71 (note 9), 75 (note 65)
Turquie, 39
Tyrrhénienne (mer), 24, 58
- V-W-Y-Z**
Valence, 60
Valladolid, 61, 89 (note 278)
Véies, 14
Venise, 14, 16, 19, 21, 40, 43, 44, 45, 48, 49, 64, 82 (note 164), 83 (notes 175 et 176)
Verceil, 76 (note 81)
Vieux-Caire (quartier du Caire), 50
Vilnius, 61
Vladimir, 61, 90 (note 281)
Waal (bras du Rhin), 76 (note 84)
Yémen : voir Sabée
Zacatecas, 82 (note 167)

Index des noms de personnes

A

Aboujafar (Abu Ja'far al-Mansur, deuxième calife abbasside), 51, 85 (note 204)
Alexandre le Grand, 12, 17
Altempo, Marco Sittico cardinal d' (Mark Sittich von Hohenems), 9, 10, 70 (note 2), 71 (notes 10 et 12)
Altempo, Roberto, 70 (note 2), 71 (note 10)
Álvarez, Francisco, 58, 88 (note 258)
Álvarez de Toledo, García, 90 (notes 287 et 289)
Amphion, 11, 72 (note 21)
Ancus Marcius, 15
Arioste (Ludovico Ariosto), 50, 84 (note 196)
Aristote, 51, 63, 70 (note 4), 72 (note 15), 75 (note 63), 85 (note 202), 90 (note 292)
Athénée, 97 (note 5)
Athénion, 96
Attila, 14, 17
Auguste, 96, 97 (note 13)
Aulus Virginius Tricostus Rutilus, 95, 97 (note 1)

B-C

Bâbur (Zâhir-ad-dîn Mohammed, empereur moghol, appelé Mohammed par l'auteur), 51, 52, 85 (note 210), 86 (note 219)

Bahadur Shah, sultan du Gujarat, 85 (note 215), 86 (note 219)
Barros, João de, 76 (note 69)
Basha, 34
Boccace (Giovanni Boccaccio), 43, 83 (notes 173 et 174)
Bodin, Jean, 75 (note 63), 80 (note 135)
Borromée, Charles (Carlo Borromeo), 80 (notes 140 et 141)
Borromée, Frédéric (Federico Borromeo), 10, 70 (note 2), 71 (note 11)
Brancesco, Giovanni, 80 (note 143)
Caïn, 11
Caligula, 77 (note 87)
Campanella, Tommaso, 80 (note 143)
Casimir, Jean (comte palatin du Rhin), 29, 78 (notes 117 et 118)
César, 92 (note 308)
Charles Quint, empereur, 41
Charles VIII, roi de France, 17, 75 (note 54)
Charles Emmanuel I^{er}, duc de Piémont, 77 (note 88)
Chi-Houang-ti, premier empereur de Chine, appelé Vitei par l'auteur, 56, 88 (note 256)
Cicéron, 11, 61, 72 (note 18), 74 (note 46), 80 (note 143), 81 (note 148), 90 (note 286)
Colomb, Christophe, 92 (note 309)

Côme I^{er}, grand-duc de Toscane, 30, 72
(note 27), 73 (note 28), 79 (note 120)
Cortés, Hernán, 76 (note 76)
Crassus (Marcus Licinius Crassus), 96
Clementina : voir Rani Karnavati
Cyrus, roi de Perse, 51

D-E-F

David, 33, 65
Denys d'Halicarnasse 64, 91 (note 298),
95, 97 (note 2)
Diodore de Sicile, 50, 51, 76 (note 71),
84 (note 193), 85 (note 198)
Eunus, 96, 97 (note 8)
Ferdinand II « le Catholique », roi
d'Aragon, 73 (note 34)
Flavio Biondo, 78 (note 111)
Flavius Josèphe, 79 (note 132)
Florus, 97 (notes 9, 11 et 12)
Fontana, Domenico, 75 (note 51), 77
(note 86)
François I^{er}, roi de France, 37, 80 (note
144)
François I^{er}, grand-duc de Toscane
(Francesco I de' Medici), 30, 79 (note
120)

G-H

Gengis Khan, 52, 75 (note 52), 86 (note
221)
González de Mendoza, Juan, 87 (notes 238
et 245)
Guazzo, Stefano, 71 (note 4)
Henri, duc d'Anjou, roi de Pologne, roi
de France (Henri III), 82 (note 163)

Hercule I^{er}, duc de Ferrare (Ercole I
d'Este), 81 (note 147), 84 (note 189)
Hérodote, 51, 76 (note 71), 85 (note 200),
92 (note 312)
Homère, 50
Horace, 72 (note 21)

I-J

Isaïe, 34
Jéroboam, 33, 34, 79 (note 134), 80
(note 135)
Jérôme, 96, 97 (note 7)
Jove, Paul (Paolo Giovio), 51, 85 (note
206)

L-M

léon l'Africain, 89 (note 267)
Louis XII, roi de France, 17, 75 (note 54)
Lucinge, René de, 80 (note 135)
Ludovic Sforza, dit le More (Lodovico
Sforza), 84 (note 189)
Lycurgue, 63
Machiavel (Niccolò Machiavelli), 73
(note 38), 75 (note 63), 78 (note 111),
79 (note 121), 90 (notes 292 et 296), 91
(note 299)
Maffei, Giovanni Pietro, 72 (note 24), 76
(note 69), 85 (notes 214 et 216), 86 (notes
218 et 219), 87 (note 238), 88 (note 251)
Manuel I^{er}, roi du Portugal, 14, 73 (note
34), 88 (note 258)
Mehmed II, 15, 74 (note 41)
Milon, 96
Mohammed : voir Bâbur
Moïse, 65

N-O

- Nabuchodonosor, 51
Nadab, 34
Numance, 63, 91 (note 297)
Orphée, 11, 72 (note 21)
Orsini d'Altemps, Cornelia, 9, 70 (note 2), 71 (note 10), 72 (note 13)

P

- Paula (sainte), 96
Pépin, roi de France, 14
Philippe II, 38, 41, 42, 43, 73 (note 73), 75 (note 59), 81 (note 150), 89 (note 279)
Pie IV, 70 (note 2)
Pline l'Ancien, 32, 76 (note 77), 77 (notes 87 et 91), 79 (note 128), 82 (note 166), 92 (note 312)
Plutarque, 72 (note 22), 90 (note 292), 97 (note 6)
Polo, Marco, 54, 86 (notes 221, 222, 224 et 227)
Pompée, 37, 81 (note 148), 91 (note 297)
Posidonius, 81 (note 148)
Praxitèle, 74 (note 46)
Prêtre Jean (le Grand Négus), 58, 88 (note 259)
Ptolémées (dynastie égyptienne), 50
Pyrrhus, 63, 90 (note 297)

R

- Ramusio, Giovanni Battista, 76 (note 76), 86 (notes 222, 227 et 228), 88 (note 258), 89 (note 267)
Rani Karnavati, reine du Mewar (appelée

Clementina par l'auteur), 52, 86 (note 219)

- Roboam, 79 (note 134)
Roi Catholique (voir Philippe II)
Romulus, 15, 29, 64, 90 (note 298)

S

- Séleucus I^{er} Nicator, 12, 73 (note 29)
Sélim I^{er}, 15, 39, 74 (note 42)
Sémiramis, 51
Septime Sévère, 74 (note 51)
Sertorius, 63, 91 (note 297)
Servius Tullius, 14, 64
Sextus Pompée, 96
Sigismond I^{er}, roi de Pologne, 37, 81 (note 149)
Sixte Quint (pape), 71 (note 10), 90 (note 291)
Soliman Le Magnifique (Suleyman I^{er}), 15, 74 (note 43)
Solon, 63
Spartacus, 96
Spurius Servilius Priscus Structus, 95, 97 (note 1)
Strabon, 92 (note 312)

T-V-Z

- Tamerlan (Timur-Lang), 13, 15, 17, 52, 73 (note 31), 85 (note 211)
Tarquin l'Ancien, 14
Tatius, 15
Thésée, 11
Tigrane II le Grand, roi d'Arménie, 49, 84 (note 190)
Timur-Lang : voir Tamerlan

Tite-Live, 73 (note 38), 78 (notes 111, 112 et 115), 91 (notes 299 et 300), 97 (note 3)

Titus Vespasien, 33, 79 (note 130)

Tullus Hostilius, 14

Vespucci, Amerigo, 92 (note 307)

Visconti, Galeazzo, 37, 81 (note 146)

Vitei : voir Chi-Houang-ti

Viriathe, 63, 90 (note 297)

Zeuxis, 41

Glossaire et index des notions

NB : Les mots « ville » (*città*) et « grand » / « grandeur » (*grande, grandezza*), extrêmement fréquents, n’ont pas été indexés.

- abondance (*abbondanza, dovizia*), 15, 19, 20, 37, 47, 56, 65, 68, 69. Voir aussi : opulence, profusion
- abondant (*abbondante, copioso, dovizioso*), 19, 20, 61. Voir aussi : opulent, riche
- abonder (*abbondare*), 42, 46, 56, 60
- accroissement (*incremento*), 35
- (s’)accroître (*crescere*), 31, 39, 50, 58, 61. Voir aussi : croître
- (s’)agrandir (*aggrandire, ingrandire, ringrandire, augmentare*), 9, 14, 15, 30, 32, 36, 39, 40, 48, 49, 51, 63
- art (*arte, artificio*), 9, 15-17, 21-22, 36, 39-42, 44, 46-48, 56, 57, 69, 95. Voir aussi : artifice, métier
- artifice (*arte, artificio*), 14, 39-42. Voir aussi : art
- artisan (*artefice*), 15, 16, 36, 39-42, 44, 47, 53, 56, 62, 96
- assemblée (*ragunanza*), 11, 30. Voir aussi : rassemblement
- assembler (*metter insieme*), 20. Voir aussi : rassembler
- augmentation (*augumento*), 31, 65
- augmenter (*augumentare*), 46, 95. Voir aussi : renforcer
- avantages (*utilità*, au plur., *opportunità*), 11, 26, 59. Voir aussi : profits, utilité
- biens (*beni*), 9, 15, 18, 21, 22, 49
- bourg (*terra*), 11, 14, 18, 19, 22, 29, 30, 47, 50, 58
- bourgade (*terrificuola*), 26
- campagne (*contado*), 14, 19, 24, 44, 47, 48, 60, 61, 65
- capitale (*capo*), 32, 52, 53, 61, 62. Voir aussi : ville capitale
- civil (*civile*), de façon civile (*civilmente*), 11, 12, 26, 39, 62, 63
- commerce (*traffico, commercio*), 9, 13, 14, 16, 18, 19, 22-23, 26, 44-45, 53-54, 57-61, 66, 69. Voir aussi : négocios
- commode (*commodo*), 25, 26, 36, 39, 45, 54, 59, 66-68
- commodité (*commodità*), 14, 15, 17-23, 26-27, 31, 36-38, 42, 45, 50, 56, 59, 67
- communauté (*communanza*), 17
- communes (*communità, communi*), 14, 47
- communication (*comunicazione*), 9, 11, 21, 32
- consistance (de l’eau : *sodezza*), 23-24. Voir aussi : densité
- conversation (*conversazione*), 9, 11
- croître (*crescere*), 13, 14, 17, 23, 31, 33, 38, 47, 48, 49, 61, 64, 65, 66, 67, 68. Voir aussi : s’accroître

- délectation (*diletto*), 15-17, 46. Voir aussi : plaisir
- délecter (*dilettare*), 16, 37
- densité (de l'eau : *grossezza*), 21, 25. Voir aussi : consistance
- droit (*ragione*), 38-39, 63. Voir aussi : raison, raison d'État
- effort (*fatica*), 20-21, 26
- empire (*imperio*), 49, 51, 52, 61, 95.
- enrichir (*arricchire*), 15, 18, 22-24, 41, 45, 52
- force (*forza, fortezza*), 9, 11, 12-14, 17, 19, 24, 30, 33, 36, 38, 41, 52, 58, 63, 67, 95
- forme, former (*forma, formare*), 9, 13, 14, 17, 18, 20, 22, 39-42, 56, 58, 59, 63
- gabelle (*gabella*), 43
- genre humain (*genere umano*), 65, 67
- gens (*gente*), 14, 20, 26, 29, 30-32, 35, 36, 38, 40-44, 47, 50, 60, 62, 63, 65, 68, 93, 95. Voir aussi : habitants
- habitant (*abitante, abitatore, gente*), 11, 19, 20, 31, 38-40, 43-44, 50, 52-54, 56, 59, 61, 64, 65, 67, 68, 96. Voir aussi : gens
- habiter (*abitare*), 12, 14, 15, 26, 27, 30, 32, 48, 60
- hameaux (*ville*), 11
- imposer (*gravare*), 43
- impôts (*gravezze*), 43
- indigence (*inopia*), 68
- industrie (*industria*), 9, 18, 39-42, 46, 57, 60, 66, 82 (n. 165)
- informer (*avvisare*), 34. Voir aussi : nouvelles
- instituer (*costituire*), 35, 37, 58
- marchand (*mercantante*), 18, 41, 43, 45, 47, 54, 62, 66
- marchandise (*mercatazia, mercanzia, merce*), 20, 22, 41, 43, 44-46, 53, 57, 59
- métier (*mestiere*), 40, 44, 56, 95. Voir aussi : art
- métropole (*metropoli*), 22. Voir aussi : capitale, ville capitale, ville métropolitaine
- négoces (*negozi*), 18, 32, 47, 53, 66, 96
- nouvelles (*avvisi*), 55. Voir aussi : informer
- octroi (*dazio*), 41, 42
- opulence (*abbondanza, dovizia*), 20, 47. Voir aussi : richesse
- opulent (*abbondante, copioso, opulento*), 20, 22, 24, 32, 39, 41, 45, 53. Voir aussi : abondant, riche
- peuple (*popolo*), 11-15, 18-20, 26, 27, 29, 32-34, 36, 38, 43, 45, 48, 50, 51-53, 55, 57, 59, 60, 64, 66-69, 95-96
- peuplement (*popolazione*), 22, 30, 34
- peupler (*popolare, appopolare, frequentare*), 12, 14, 15, 24, 26, 29, 30, 37, 39-43, 61-63
- plaisir (*piacere*), 11, 15-18
- populeux (*popoloso*), 32, 42, 60
- possession (*possanza*), 44
- profits (*utilità*, plur.), 40. Voir aussi : avantages, utilité
- profusion (*copia*), 20, 38, 57, 60
- propagation (*propagazione*), 29, 65, 95
- (se) propager (*propagare*), 31, 67
- prospère (*facoltoso*), 15, 30, 47, 49

- puissance (*potenza, possanza*), 11, 12, 31, 35, 49, 51, 52, 60, 63, 64. Voir aussi : possession
- raison (*ragione*), 10, 33. Voir aussi : droit
- d'État (*ragion di Stato*), 33, 34, 38, 63
- rassemblement (*ragunanza*), 17. Voir aussi : assemblée
- (se) rassembler (*ragunare*), 12, 17
- (se) regrouper (*congregare*), 15
- renforcer (*augmentare*), 32
- rentes (*entrate*), 40, 47, 49, 62, 82 (note 165). Voir aussi : revenu
- réunir (*ridurre*), 11-14, 47
- revenu (*emolumento, entrata*), 40, 42, 45. Voir aussi : rentes
- riche (*ricco*), 14, 22, 30, 52, 53, 59-61.
- Voir aussi : abondant, opulent
- richesse (*facoltà, ricchezze*), 13, 14, 16, 26, 32, 36, 38, 42, 44, 47, 49, 50, 52-54.
- Voir aussi : opulence
- transport (*condotta*), 18, 20-27, 29, 45, 46, 59, 66
- unir (*unire*), 11, 17, 20, 22, 33. Voir aussi : assembler rassembler, regrouper, réunir
- univers (*universo*), 51, 65
- université (*studio, università*), 36-38
- utilité (*utilità*, au sing.), 11, 17-18, 21, 22, 38. Voir aussi : avantages, profits
- vertu (*virtù*), 9, 27, 33, 36, 55
- attractive (*virtù attrattiva*), 66
- générative (*virtù generativa*), 65
- nutritive (*virtù nutritiva*), 65, 67
- village (*villaggio*), 11, 61
- villages fortifiés (*castella*), 26
- villas (*ville*), 46, 48
- ville capitale (*città capitale*), 51, 58.
- Voir aussi : capitale
- matrice (*matrice*), 32. Voir aussi : métropole, ville métropolitaine
- métropolitaine (*città metropolitana*), 38. Voir aussi : métropole, ville matrice

Table des matières

5	Note sur l'édition
7	Des causes de la grandeur des villes
11	Livre premier
11	[1] <i>Ce qu'est une grande ville</i>
11	[2] <i>De l'autorité</i>
12	[3] <i>De la force</i>
14	[4] <i>De la destruction des bourgs voisins</i>
15	[5] <i>De la conduite des peuples depuis leur patrie jusqu'à notre ville</i>
15	[6] <i>Du plaisir</i>
17	[7] <i>De l'utilité</i>
18	[8] <i>De la commodité du site</i>
19	[9] <i>De la fécondité du terrain</i>
20	[10] <i>De la commodité du transport</i>
29	Livre deux
29	[1]
29	[2] <i>De quatre façons propres aux romains</i>
31	[3] <i>Des colonies</i>
32	[4] <i>De la religion</i>
36	[5] <i>Des universités</i>
38	[6] <i>Des tribunaux de justice</i>
39	[7] <i>De l'industrie</i>
43	[8] <i>De l'immunité</i>
44	[9] <i>Avoir en sa possession quelque marchandise d'importance</i>
47	[10] <i>De la seigneurie</i>
48	[11] <i>De la résidence de la noblesse</i>
49	[12] <i>De la résidence du prince</i>

63	Livre trois
63	<i>[1]</i>
64	<i>[2] D'où il vient que les villes ne croissent pas à proportion</i>
69	<i>[3] Des causes qui conservent la grandeur des villes</i>
70	Notes du traducteur
93	Combien de gens contenait Rome au comble de sa grandeur
Discours de Giovanni Botero	
97	Notes du traducteur
99	Sur la langue des <i>Causes</i> et leur traduction
par Romain Descendre	
101	<i>Construction phrastique</i>
103	<i>Lexique</i>
Les villes et le monde. Comparatisme géographique et théorie de la croissance urbaine au début de l'âge moderne	
107	par Romain Descendre
107	<i>Une œuvre à nulle autre pareille</i>
112	<i>Urbi et orbi</i>
117	<i>De la magnificence à la grandeur</i>
125	<i>De la coupole au globe : lorsque comparaison est raison</i>
134	<i>La ville organique</i>
140	<i>L'empire du commode</i>
151	<i>Population : des causes au principe</i>
158	<i>Une fortune cachée</i>
163	Bibliographie
173	Index des noms de lieux
180	Index des noms de personnes
184	Glossaire et index des notions

Dans la collection « Versions françaises »

Curiosité, intérêt, admiration, attachement – tout lecteur a, un jour ou l'autre, éprouvé ces sentiments pour un texte qu'il lui semblait découvrir, réinventer, s'approprier. Ce texte est devenu le sien, celui qu'il voudrait lire et relire, éditer, traduire, annoter, présenter, commenter.

Rejoignant l'une des traditions les plus anciennes de l'École normale, ses élèves et anciens élèves, enseignants et chercheurs s'attachent ici à faire connaître « leur » texte, un auteur, une période, un mouvement d'idées, une forme d'écriture dont ils sont parfois devenus « spécialistes ». Texte important, souvent négligé, jamais traduit, inédit ou épuisé, indisponible.

Ainsi peuvent se redessiner, à partir de fragments divers, certains ensembles oubliés, et s'affirmer peu à peu la cohérence de ces « versions françaises ».

Collection fondée et dirigée par Lucie Marignac

Theodor W. ADORNO, *L'Actualité de la philosophie et autres essais*, édition de Jacques-Olivier Bégot, 2008, 102 pages.

Lou ANDREAS-SALOMÉ, *Le Diable et sa grand-mère*, édition de Pascale Hummel, 2005, 96 pages.

—, *L'Heure sans Dieu et autres histoires pour enfants*, édition de Pascale Hummel, 2006, 192 pages.

Pietro ARETINO, *Trois livres de l'humanité de Jésus-Christ*, édition d'Elsa Kammerer, 2004, 232 pages.

Cesare BECCARIA, *Recherches concernant la nature du style*, édition de Bernard Pautrat, 2001, 216 pages.

Jeremy BENTHAM, *Garanties contre l'abus de pouvoir et autres écrits sur la liberté politique*, édition de Marie-Laure Leroy, 2001, 288 pages.

Tommaso CAMPANELLA, *Sur la mission de la France*, édition de Florence Plouchart-Cohn, 2005, 256 pages.

Edmondo DE AMICIS, *Le Livre Cœur*, suivi de deux essais d'Umberto Eco, édition de Gilles Pécout, traduction de Piero Caracciolo, Marielle Macé, Lucie Marignac et Gilles Pécout, 2^e éd., 2005, 2^e tirage, 2011, 496 pages.

- Frederick DOUGLASS, Henry David THOREAU, *De l'esclavage en Amérique*, édition de François Specq, 2006, 208 pages.
- William E. B. DU BOIS, *Les Âmes du peuple noir*, édition de Magali Bessone, 2004, 344 pages.
- Konrad FIEDLER, *Sur l'origine de l'activité artistique*, édition de Danièle Cohn, 2008, 160 pages.
- , *Aphorismes*, édition de Danièle Cohn, 2013, 128 pages.
- Moderata FONTE, *Le Mérite des femmes*, édition de Frédérique Verrier, 2002, 272 pages.
- Margaret FULLER, *Des femmes en Amérique*, édition de François Specq, 2011, 116 pages.
- Nathaniel HAWTHORNE, *La Semblance du vivant. Contes d'images et d'effigies*, édition de Ronald Jenn et Bruno Monfort, 2010, 368 pages.
- Jose Natividad IC XEC, *La Femme sans tête et autres histoires mayas*, édition de Nicole Genaille, 2013, 146 pages.
- Sarah Orne JEWETT, *Le Pays des sapins pointus et autres récits*, édition de Cécile Roudeau, 2004, 368 pages.
- Immanuel KANT, *Sur le mal radical dans la nature humaine*, édition de Frédéric Gain, 2^e éd., 2011, 176 pages.
- Herman MELVILLE, *Derniers poèmes*, édition d'Agnès Derail et Bruno Monfort, avec la collaboration de Thomas Constantinesco, Marc Midan et Cécile Roudeau, préface de Philippe Jaworski, 2010, 224 pages.
- KANEKO Mitsuharu, *Histoire spirituelle du désespoir*, édition de Benoît Grévin, 2009, 272 pages.
- Le Conseil de la cloche et autres nouvelles grecques (1877-2008)*, édition de Stéphane Sawas, 2012, 202 pages.
- Le Lai du cor et Le Manteau mal taillé. *Les dessous de la Table ronde*, édition de Nathalie Koble, préface d'Emmanuèle Baumgartner, 2005, 184 pages.
- LU Xun, *Errances*, édition de Sebastian Veg, 2004, 360 pages.
- , *Cris*, édition de Sebastian Veg, 2010, 304 pages.
- José ORTEGA Y GASSET, *L'Homme et les gens*, édition de François Géal, préface de Christian Baudelot, 2008, 278 pages.
- Friedrich von SCHELLING, *De l'âme du monde*, édition de Stéphane Schmitt, 2007, 322 pages.
- Niccolò TOMMASEO, *Fidélité*, édition d'Aurélie Gendrat-Claudel, 2008, 272 pages.
- Henry David THOREAU, *Les Forêts du Maine*, édition de François Specq, 2004, 528 pages.
- Dorothy WORDSWORTH & William WORDSWORTH, *Voyage en Écosse. Journal et poèmes*, édition de Florence Gaillet, 2002, 384 pages.

Imprimerie Maury

N° d'impression :

Dépôt légal : janvier 2014